



ŒUVRES

DE

M. DE LA HARPE.

TOME TROISIÈME.

ŒUVRES
DE
M. DE LA HARPE,
DE
L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
NOUVELLEMENT RECUEILLIES.

TOME TROISIÈME.



ÉLOGES ACADÉMIQUES,
DISCOURS ORATOIRES, &c.







A PARIS,
Chez PISSOT, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXVIII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.





ÉLOGE
DE CHARLES V, ROI DE FRANCE.

ON a proftitué la louange. C'eft une ufurpation du vice & de la médiocrité fur le talent & la vertu. La louange, pour avoir été prodiguée, eft devenue fufpecte; elle ceffe de l'être, quand elle eft le tribut de la poftérité reconnaiffante; il lui faut le fceau des âges pour la confacrer. Les mauvais Princes ne font loués après leur mort, que dans le moment des cérémonies funèbres. C'eft à la vaine dignité de leurs cendres que s'adreffent les derniers menfonges de la flatterie, qui s'éloigne enfuite de leur tombeau pour aller tromper leur Succeffeur; & fi les hommages qu'ils ont reçus, s'étaient jamais étendus plus loin, je n'aurais pas la force de commencer l'éloge d'un grand Roi.

Un Corps respectable, qui a rappellé l'éloquence à l'une de ses plus nobles fonctions, celle de célébrer les Hommes supérieurs, après avoir honoré la mémoire de deux Guerriers illustres dans un genre différent, d'un vrai Magistrat, d'un grand Ministre, d'un Philosophe, propose enfin l'éloge d'un Monarque. C'est peut-être nous faire entendre, que le Monarque doit réunir, du moins en partie, tous ces talens divers, dont dépend le sort des Nations; qu'il doit rassembler sous ses regards la Guerre & les Loix; l'administration intérieure & étrangère, & qu'il doit avoir surtout ces vues générales & bienfaisantes, qui font la Philosophie du Trône. C'est à ces titres que CHARLES V a mérité l'hommage public qu'on lui décerne aujourd'hui.

Cet honneur ne peut pas sans doute émouvoir une cendre insensible. La foible voix de l'Orateur ne pénétrera pas dans la tombe, où repose depuis tant d'années ce Roi toujours cher à la France; mais ne peut-on louer le mérite que pour lui-même? Il en a si peu besoin! Ah! c'est pour ceux qui savent le chérir ou l'imiter. Et quelle est l'ame froide, qui entend sans émotion l'éloge du grand Homme? Quel est le cœur dur, qui n'écoute pas avec avidité l'histoire des bienfaits? Quel est le Prince dont

l'orgueil dédaignerait la réconnaissance des Peuples, & ne desirerait pas d'en recevoir de pareils témoignages plusieurs siècles après sa mort?

CHARLES V se présente à nous sous le double aspect de Restaurateur de la France, & de Législateur. Il soutint & remplit également ces deux titres. Son nom seul suffit pour intéresser quiconque est né François; mais j'ajouterai qu'il n'est aucun Citoyen d'un Etat policé dont je n'attirasse l'attention, si je lui disois: je vais vous parler d'un Homme qui fut nommé Sage, & ce Sage étoit Roi.

PREMIERE PARTIE.

Les premiers regards qu'il nous faut jetter sur la France, avant de parler du Prince qui sut la rétablir, sont des regards de douleur. La naissance & la jeunesse de CHARLES furent placées dans les orages, entre deux époques fatales à la Nation, les journées de Crécy & de Poitiers. Il fut témoin de la seconde, qui rouvrit les plaies sanglantes qu'avait laissées la première, & parut les rendre mortelles. L'infortuné Jean II, qui n'eut que l'héroïsme d'un Chevalier, au lieu des qualités d'un Roi, est emmené captif à Londres, où ses ennemis admirent sa constan-

ce, en profitant de ses fautes. La moitié du Royaume est envahie par cet heureux Edouard, pour qui le Prince de Galles avait vaincu. La France démembrée a dans son sein un ennemi puissant & implacable, tout prêt d'en dévorer les restes. Les fléaux domestiques se joignent à tant de désastres. Les habitans des campagnes, accablés par la guerre & par les exactions qu'elle entraîne, enhardis par les malheurs publics, qui leur font espérer l'impunité, se soulèvent contre la Noblesse avec toute l'insolence des esclaves & toute la férocité de ces siècles.

Les Provinces déjà désolées par l'Etranger, sont livrées à de nouveaux ravages & à une destruction plus affreuse. La terre, qui n'a plus ni moissons, ni cultivateurs, est partout arrosée de sang & couverte de cadavres. Partout on repousse la force par la force, & le meurtre par le meurtre, & l'on ne peut lire qu'avec des larmes l'Histoire de ces temps malheureux, où ce Royaume, devenu depuis si florissant, n'offrait dans toute son étendue qu'un vaste théâtre de brigandages, où l'on ne voit aucune borne ni aux calamités du plus foible, ni aux barbaries du plus fort.

C'est dans de telles conjonctures, que CHARLES en l'absence de son Père, est déclaré Ré-

gent à vingt & un ans. C'eſt au plus fort de la tempête qu'il eſt appellé à conduire le vaiſſeau de l'Etat. Entouré d'ennemis au dehors, il en rencontre un dans ſa Famille, plus dangereux peut-être que tous les autres. C'était un de ces hommes, qui nés ſans aucune vertu, ſans amour pour la gloire, & ſans titres pour l'obtenir, ſont d'autant plus à craindre, qu'ils peuvent haſarder tout ſans rougir de rien; un caractère vil & faux, qui dépourvu du talent de s'agrandir, ſe ſervait de ſes vices pour nuire & pour tromper; un eſprit fécond en expédiens, parce que les plus affreux lui étaient familiers; moins adroit qu'audacieux dans ſes artifices; entreprenant tout ſans rien combiner; prodigue de ſermens, de parjures, de baſſeſſes & de trahiſons; abhorré plutôt que craint de ſes ennemis, & mépriſé de ſes complices. Tel était ce fameux Navarrois, nommé ſi juſtement *le Mauvais*, qui ſera toujours en horreur à ceux qui craindraient de deshonorer la politique, en la confondant avec l'art des forfaits.

Il haïſſait d'autant plus le Dauphin, qu'il n'avait pû ni le tromper, ni le ſéduire. Il avait eſſayé vainement de le détacher de ſon Père, & s'était vu enveloppé dans ſes propres piéges. Ses vues chimériques ſe portaient juſqu'au Trône. Il fomentait les troubles de la Capi-

tale, livrée à des Magiſtrats pervers, & à des Citoyens factieux, qui paraiſſaient ne ſentir les diſgraces publiques que pour en augmenter l'amertume, & en éloigner les remèdes.

C'eſt une choſe remarquable, que la reſſemblance qui ſe trouve, du moins dans les premières années de leur gouvernement, entre CHARLES V, qui arracha la France aux Anglais, Henri IV qui la ſauva des Eſpagnols & des Ligueurs, & Louis XIV qui la porta au plus haut point de ſplendeur & de gloire; tous trois nés dans des temps d'égarement & de diſcorde, forcés d'abandonner leur Capitale & de l'aſſiéger, pour y rentrer enſuite en triomphe, ne reçurent d'abord que des outrages de ce même peuple dont ils furent adorés depuis, & ſe virent obligés de le combattre avant de faire ſon bonheur.

Je me hâte de parcourir rapidement cette Régence orageuſe, où CHARLES, revêtu d'un pouvoir précaire, lutte pendant quatre ans contre la fortune des Anglais, contre les perfidies du Roi de Navarre, contre un ſcélérat nommé Marcel, dont on connaît l'audace & la punition. Je ne m'arrête point à cette irruption d'Edouard, que CHARLES rendit inutile, & qui prépara le Traité de Bretigny. Je ne rappelle même qu'à regret ce Traité honteux

& funeste dont il fallut racheter la liberté du Roi de France, que CHARLES rejetta d'abord par amour pour son pays, & qu'ensuite il accepta par amour pour son Père. La rançon du Roi Jean, qui ne fut pas payée toute entière, achève d'épuiser le Royaume. Observateur trop scrupuleux peut-être d'un Traité que l'Anglais n'exécutait pas, le Monarque Français alla mourir à Londres, avec la réputation que l'infortune ne peut ôter à la vertu, & la sagesse se plaça sur un Trône qu'avait ébranlé l'imprudence.

L'école du malheur est faite pour les ames fortes. C'est une éducation pénible & violente qui accable un tempérament foible, & qui affermit un corps robuste. La France, au moment où CHARLES en devint le Maître, n'avait plus de ressources que celles que le génie fait découvrir ou créer. Mais son Roi, nourri dans l'adversité & dans le péril, avait acquis cette fermeté tranquille, qui laisse à l'ame toute sa force, & à l'esprit toutes ses lumières. Combattu sans cesse par les hommes & par les événemens, il avait appris à les mettre également à profit. L'habitude d'une réflexion profonde lui avait fait appercevoir l'origine des fautes & des malheurs du gouvernement, & les moyens de les réparer. Enfin l'amour de la

Patrie, & cette commisération si naturelle pour un peuple accablé & indigent, (car pourquoi ne croirions-nous pas que les sentimens vertueux entrent dans les projets du génie, & encouragent ses efforts?) l'amour, dis-je, de son peuple & de sa patrie se fit sentir à cette ame courageuse, autant que l'intérêt de sa propre grandeur. Il vit toute l'étendue de ses devoirs, & il en accepta le fardeau; & avec une santé faible & altérée, qui ne lui laissait pas entrevoir une longue carrière, il entreprit le grand ouvrage du rétablissement de la France, qu'à peine pouvait-il espérer d'accomplir.

Son premier soin est d'ordonner une diminution de subsides, sans laquelle le peuple ne met point de différence entre la Guerre & la Paix. Le Commerce & l'Agriculture également abandonnés, se raniment sous une administration sage & bienfaisante. Il sentit que le Royaume pourrait bientôt réparer ses pertes, si l'on mettait en œuvre les mains qui savent le rendre fertile; qu'il fallait sur-tout prévenir ce découragement que produit la misère & qui la perpétue; & qu'il importait, après de si terribles disgraces, de rassurer une Nation abattue & intimidée, en lui persuadant qu'elle pouvait encore retrouver la gloire, puisqu'elle retrouvait le bonheur.

Mais comment amener ce changement si heureux & si difficile ? Comment repousser loin de la France désolée & languissante, un ennemi si puissant & si long-temps victorieux ? Comment soulever ce poids d'infortunes accumulées pendant deux règnes? Tout moyen violent, tout effort extraordinaire aurait porté les derniers coups au Royaume, & aurait achevé sa ruine. Il fallait pour son salut que CHARLES eût précisément le caractère & les talens qu'exigeaient une situation si périlleuse, & dont aucun de ses Prédécesseurs ne lui avait donné l'exemple. Il fallait cette politique tranquille & circonspecte, qui sait attendre du temps ce que la force ne peut donner; qui ne pouvant heurter de front son ennemi, amasse & multiplie autour de lui les piéges où il pourra tomber; qui observe toutes les fautes, & qui n'en commet point; qui emploie à reprendre ses forces le temps que l'ennemi perd en négligeant les siennes. Tel fut l'art de CHARLES V: art qui le mit fort au-dessus des deux Edouards, plus habiles à vaincre qu'à gouverner.

Le Monarque Anglais comptait trop sur la foiblesse de la France, & n'en voyait pas assez les ressources. Il méprisait un ennemi qu'il fallait connaître, & qu'il ne sut pas prévenir; il s'endormait dans la mollesse, tandis que

CHARLES veillait en épiant la vengeance. D'un autre côté, le Vainqueur de Poitiers accablait la Guienne du poids des impôts, aliénait des cœurs qu'il aurait dû ménager; violait les priviléges de ses Barons qu'il était dangereux d'irriter, dans un temps où ils étaient la force ou la terreur du Suserain. Il rejetait leurs plaintes en Maître dur & superbe. CHARLES les reçut en Roi & en politique; il exerça avec grandeur les droits de la souveraineté, tandis qu'il s'assurait les moyens de la soutenir.

Enfin l'instant arrive où il doit recueillir le fruit de quatre ans de soins & de prudence. Le Prince de Galles est cité au Tribunal du Roi de France, la Guerre est déclarée dans Londres à l'orgueilleux Edouard; & pendant qu'il s'étonne de cette audace, qu'il croit téméraire & impuissante, le Comté de Ponthieu est saisi par le brave Châtillon, & réuni à la Couronne. La Guienne, confisquée par un Arrêt, est envahie par les armes. Soixante Places sont forcées ou rendues. Les Princes du Sang de France, soutenant l'honneur de ce grand nom, s'emparent du Limosin & de l'Angoumois. Le Prince Noir ne se croit pas en sureté dans Angoulême, & fuit pour la première fois devant les drapeaux Français. Jamais révolution ne fut plus prompte & plus imprévue. Tous les ressorts de la politi-

que de CHARLES étaient prêts depuis long-temps, & ne furent apperçus qu'au moment de leur effet; & Edouard, qui ne les concevait pas encore, ne se consola de tant de pertes qu'en affectant le vain titre de Roi de France, lorsqu'il y perdait ses conquêtes.

On devait s'attendre que l'Anglais, d'autant plus humilié de ses disgraces, qu'il les avait moins prévues, allait faire les plus grands efforts pour ressaisir sa gloire & ses avantages, qui lui échappaient à la fois. Une armée nombreuse avait traversé la mer, & se répandait dans la France : il est vrai qu'elle n'avait pas pour Chef le Héros de l'Angleterre. Londres voyait alors expirer à la fleur de son âge cet illustre Fils d'Edouard, dont CHARLES V admira les vertus aimables qu'il savait égaler, & les talens rares qu'il combattit avec succès; qui vit détruire à ses derniers momens l'ouvrage de ses victoires; qui avait effacé la gloire de son Père, & parut emporter au tombeau la fortune de son pays.

CHARLES voit sans s'allarmer le terrible appareil de la vengeance des Anglais. Accablé de maladies continuelles, il ne pouvoit être à la fois l'ame & le bras de la France; il fallait que l'œil du Monarque rencontrât l'homme qui pouvait la défendre. C'est ici que CHARLES

apprend à tous les Souverains avec quelle circonfpection, j'oferois dire avec quelle frayeur religieufe, ils doivent ufer du droit de donner ces grandes places, émanations fi importantes de la fouveraineté. Qu'ils font heureux quand ils ont foufcrit au choix de la patrie & de la renommée! Qu'ils font à plaindre quand ils l'ont trompé! Ne doivent-ils arrêter leurs yeux que fur ce qui les environne? Le mérite eft-il toujours fi près d'eux? Ne peut-il habiter que dans l'enceinte de leurs palais? S'il n'a pour lui ni les avantages du hafard, ni les reffources de l'intrigue, ô Rois! il n'attend que vos regards, & vos regards ne le chercheraient pas! Vous avez dans vos mains le grand reffort des ames, l'émulation, & vous négligeriez de vous en fervir! Eft-ce donc à ceux qui commandent aux hommes, d'ignorer l'art de les employer! Quel eft le Prince dont le règne fera glorieux? C'eft celui qui, comme CHARLES V, aura dit à l'homme fupérieur: viens, achevons l'ouvrage de la nature; elle t'a donné des talens, je vais te donner ta place.

Il avait reconnu le Général dans celui qui, pour le vulgaire, n'eût été qu'un Guerrier courageux. Il l'avait d'abord oppofé au Roi de Navarre. Affermi dans fon choix par le fuccès, il l'oppofe à toutes les forces de l'Angleterre;

il le préfère même aux Princes de son Sang, quoique distingués par leurs exploits. Ce n'est qu'à du Guesclin qu'il veut confier la patrie.

Un choix si glorieux à ce Guerrier ne fut pas contredit par ceux mêmes qui pouvaient être ses concurrens. Le temps des dangers & des malheurs est vraiment le règne du génie : à force d'être nécessaire, il cesse d'être méconnu ; l'intérêt d'être juste est alors le seul qu'on écoute ; & l'envie, qui n'est point consultée, attend en silence le jour de l'ingratitude. Mais le Roi que nous louons n'avait pas besoin, pour être équitable, d'être averti par le péril. Les grands talens & les grands Rois se recherchent & s'attirent. Il aimait du Guesclin : il lui destinait la première dignité militaire. C'est dans ces mains victorieuses, qui venaient de couronner en Castille Henri de Transtamare, qu'il voulait remettre l'épée de Connétable. Un simple Gentilhomme fut élevé à ce rang, qu'avaient illustré les Châtillons, les de Nesles, les Briennes & les Montmorencis. Il le refusa d'abord en Guerrier modeste, il le reçut en Sujet soumis, & l'exerça en Héros.

Nous sera-t-il permis d'observer que la science d'évaluer les hommes est peut-être plus rare dans les grandes Monarchies, que dans cet ancien Gouvernement féodal, qui joignait

quelques avantages à beaucoup d'inconvéniens? Les Puiſſances, plus multipliées, plus faibles & moins riches, payaient moins de Troupes, & recherchaient plus avidement le mérite qui peut y ſuppléer. L'adreſſe d'attirer dans ſon parti les talens connus, faiſait une grande partie de la politique de ces ſiècles. Des dangers plus fréquens & des mœurs plus ſimples, rendaient les Princes plus attentifs & plus ſenſibles aux ſervices, & la majeſté faſtueuſe des Cours n'avait pas mis tant d'intervalle entre le Souverain qu'on trompe, & le mérite qu'on éloigne. Aujourd'hui que la conſtitution des Etats eſt plus affermie & plus robuſte, il ſemble qu'on ſente moins les fautes de la médiocrité & le beſoin du génie; il eſt confondu dans l'immenſité d'un vaſte Empire, étouffé par la foule, avili par le luxe; il s'arrête las & abattu dans une route ſemée d'obſtacles & de dégoûts; & ce ne ſont pas, le plus ſouvent, les talens & les hommes qui manquent au choix du Maître, c'eſt le choix du Maître qui manque aux hommes & aux talens.

Le Connétable attendu par la Nation, & redouté de l'Angleterre, ne trompa ni les craintes de l'une, ni les eſpérances de l'autre. Idole des Français, chéri de ceux même de ſes ennemis qui avoient aſſez de mérite pour ſentir

le ſien ; né pour commander une Armée, comme CHARLES pour gouverner un Empire, il joignait à la valeur, à la franchiſe, vertus chevalereſques de ſon temps, des talens qui n'en étaient pas. Il ſut le premier en France aſſujettir à des combinaiſons ſavantes & à des principes certains, les opérations militaires, livrées juſqu'alors à une audace aveugle & ignorante. Il donna peu de batailles, & il connut la ſcience d'une campagne; illuſtre en ce que la gloire de ſes actions fut au-deſſus de ſes dignités; heureux en ce qu'il vécut ſous un Prince, qui ſut le connaître & le récompenſer; remarquable en ce qu'il mit un Roi ſur le Trône, & qu'il ſervit le ſien, ſans que l'un ni l'autre fût ingrat.

CHARLES, inſtruit par l'expérience & les réflexions, lui avait recommandé ſur-tout d'éviter une action générale & déciſive, qui pouvait expoſer l'Etat. Crécy & Poitiers lui avaient appris à ne pas confier le ſort du Royaume à la ſeule valeur de cette Gendarmerie brillante & indiſciplinée, qui ſavait mieux combattre qu'elle ne ſavait vaincre. La bravoure impétueuſe du Connétable ſe ſoumit aux grandes vues de CHARLES. Le génie du Général fut d'accord avec la ſageſſe du Roi, & c'eſt l'éloge de ce dernier.

Nous ne ſuivrons point le cours des exploits

de du Guesclin, qui, dans un siècle d'ignorance, & dans l'enfance de l'art, donne le modèle de cette campagne savante & célèbre, le chef-d'œuvre du plus grand de nos Généraux dans un siècle de lumières. L'ascendant des Français ne se dément plus; le soldat qui se fie à son Général & à lui même, est bien près d'être vainqueur. Les nouveaux efforts des Anglais ne font que leur préparer de nouveaux affronts. Par-tout ils sont dissipés ou détruits. Le Poitou, la Saintonge & l'Aunis, qui portaient à regret le joug de la domination étrangére, reçoivent avec transport l'heureux Guerrier qui les rend à la France. CHARLES désarme cet infatigable Navarrois qu'il avait trop épargné, saisit ses Places & ses trésors en Normandie, & reçoit son hommage & son serment en méprisant l'un & l'autre.

Mais il méditait contre l'Anglais une vengeance plus éclatante, & qu'il ne dut qu'à son génie. Ses regards s'étendaient sur tout. Il vit la Marine languissante & négligée depuis Saint Louis, & il se proposa de la tirer de ses ruines. L'empire de la Mer n'avait pas alors sans doute cette influence si puissante qu'il dût avoir ensuite, depuis que le nouveau monde est devenu l'ambition & la richesse de l'ancien; que la balance du Commerce est en quelque sorte celle des Etats; que l'on calcule la possibilité des succès par les dépense

penses qu'ils doivent coûter, & qu'il faut des amas d'or pour renverser avec le fer les murailles & les bataillons. Mais CHARLES s'indignait avec justice que les Anglais tentassent de continuelles invasions dans la France, & que la France ne reportât pas à son tour la terreur & le ravages chez ses implacables ennemis. Il voulut régner sur les deux élémens, il voulut avoir une Flotte puissante qui garantît nos Côtes en menaçant celles de l'Etranger, & il l'eut. Les obstacles & les dépenses n'effrayèrent point son activité; & son économie habile & prévoyante lui avait préparé des ressources. Bientôt les ports de la Normandie retentissent des apprêts de cet armement. Les bienfaits & les récompenses du Prince encouragent les travaux & l'émulation. Ses lumières président à la construction des vaisseaux. L'Angleterre voit ces préparatifs effrayans, & n'a pas le temps de les prévenir. La flotte Française se porte successivement dans le Comté de Kent, à l'Isle de Wigth, à Plimouth, semblable à ces orages qui parcourent rapidement un horison immense, & multiplient de tous côtés les traces de la dévastation & de la terreur. Les Français exercent ces tristes vengeances, que le droit de la victoire semblait autoriser contre des ennemis qui avaient tant de fois abusé de leurs avantages. Les An-

glais s'arment en foule pour arrêter la deſtruction & défendre leurs foyers. Mais malheureux par-tout, ils tombent ſous le glaive ou dans les chaînes, & l'Angleterre épouvantée croit voir dans ces déſaſtres un préſage ſiniſtre pour le règne de ſon nouveau Monarque. C'eſt dans ce moment qu'elle venait de perdre cet Edouard III, qu'elle a compté parmi ſes plus grands Rois, qui connut les faveurs de la fortune & ſes retours, qui avait commencé par accabler la France & fini par la redouter; qui, après avoir vécu dans la gloire, vieillit dans l'aviliſſement & les faibleſſes, & mourut dans l'abandon.

A quel point CHARLES V avait changé la face du Royaume! Il l'avait vu épuiſé de Défenſeurs & de tréſors; & cinq corps d'armée répandus dans les Provinces pourſuivaient de tous côtés nos ennemis, leur enlevaient leurs poſſeſſions, & aſſuraient les nôtres. Les richeſſes qui ſuffiſaient à l'entretien de tant de troupes & à celui des forces navales, n'étaient dûes qu'à ce talent ſi rare & ſi néceſſaire dans un Prince, d'éclairer l'adminiſtration des finances, & non pas à des exactions odieuſes. Son épargne était le fruit de ſes ſoins, & non la dépouille de l'indigence. Le traité de Bretigny avait livré le tiers de la France aux Anglais;

& douze ans après ils n'y possédaient plus que Calais & Bordeaux. Ils avaient même perdu cette belle Province d'Aquitaine, l'héritage de leurs Rois. La réputation qui suit les succès & qui les fait naître, avoit relevé le nom Français dans l'Europe, & le rendait formidable à ses ennemis. Une flotte victorieuse dominait sur les mers, protegeait notre commerce, & défendait nos ports; & depuis les extrémités de la Navarre jusqu'aux Isles qui bordent l'Angleterre, tout avait plié devant les Français qui avaient un Général & un Roi. Si quelques hommes trop frappés de la gloire militaire regrettaient que CHARLES n'eut pas joint ce titre brillant à tant de titres qui l'honorent, qu'ils se souviennent que deux Rois guerriers avaient perdu le Royaume, & qu'un Roi sage l'a sauvé. Que ferait-il arrivé, si ce Prince s'était aveuglément soumis aux préjugés de son tems, qui ne distinguant point assez les Rois des anciens Chefs de Barbares, faisaient consister leur principal mérite à s'exposer comme un soldat à la tête d'une armée? Que devenait la France, si son Souverain avait eu le caractère de Jean II, & la destinée qui en fut la suite? Les braves de son siècle l'auraient loué sans doute, mais la postérité aurait-elle ho-

noré en lui le Reſtaurateur d'une Nation ?

Quand il n'aurait fait que tirer la France de l'état d'abaiſſement où elle était ; quand au milieu de tant de dangers & du tumulte de la guerre, il n'eût pas trouvé les moyens & les momens d'extirper les abus deſtructeurs, qui, comme un poiſon ſecret, dévorent la ſubſtance des Etats, il aurait encore des droits à notre reconnoiſſance & un rang diſtingué parmi les Rois. Mais nous n'avons vu que la moitié de ſon ouvrage. Son caractère diſtinctif (& c'eſt celui des hommes rares) était cette intelligence vaſte & rapide qui voit par tout ce qui manque, & ce qui pourrait être ſuppléé, & qui ſuffit à la fois au travail de produire & à celui de perfectionner. Parmi les fonctions royales, il en eſt dont la gloire doit être néceſſairement partagée ; il en eſt dont l'honneur appartient tout entier au Prince qui fait penſer & vouloir. C'eſt dans cette belle partie des devoirs du trône que nous allons ſuivre CHARLES V, & il s'offre à nous un grand ſpectacle, l'ame d'un Monarque méditant le bonheur des hommes.

SECONDE PARTIE.

SI les Peuples ne prononcent pas le nom de leurs Rois sans être frappés de respect, le Philosophe ne peut contempler leurs devoirs sans être frappé de terreur. Quand cette grande pensée a saisi son ame, elle le remplit & l'agite long-temps, & l'humanité entière paraît devant lui. Il voit une foule immense d'hommes qui vivent sous le regard d'un seul, & qui attendent de lui le bonheur qu'ils méritent en échange de leurs droits qu'ils ont abandonnés. Ils se sont tous soumis à lui, il s'est donné tout entier à eux, & l'on ne saurait trop dire de quel côté est le plus grand fardeau. C'est à lui que s'adressent tous les hommages, mais c'est à lui que s'adressent toutes les plaintes publiques & secrettes. L'honneur de ce qui s'est fait de glorieux sous ses ordres lui appartient, mais le blâme du mal qu'il n'a pas empêché tombe sur lui. Aucune de ses actions, aucune de ses paroles n'est indifférente. Il ne peut être injuste sans être parjure, car il a promis la justice; & s'il lui arrive, comme à tous les hommes de se tromper, son erreur s'étend & se multiplie dans les siècles.

Le temps où a vécu CHARLES, est tel qu'on doit lui savoir gré des fautes qu'il n'a pas com-

mifes, autant que du bien qu'il a fait. Des Coutumes groffières, établies jadis par des Conquérans barbares, & non encore rédigées, mêlées de quelques notions du Droit Romain mal interprêté, formaient une Jurifprudence bizarre, où rien n'était clair & décidé, que la tyrannie des Nobles & l'oppreffion du Peuple. L'ignorance générale, qui s'étendait jufqu'aux Miniftres des Loix, jetait encore des ténèbres fur leur adminiftration. Les droits de l'humanité étaient partout méconnus, les droits de la guerre étoient affreux. Tout ce qui diftinguait une certaine claffe d'hommes, c'eft cet efprit de Chevalerie qui élevait l'ame, & mettait du moins dans les mœurs une forte de nobleffe, au lieu de cette douceur qui eft le fruit des arts & des lumières. Cet héroïfme des Chevaliers faifait une loi de la clémence & de la générofité envers l'ennemi, & un crime de la mauvaife foi; & c'eft être voifin de la vertu que d'avoir fenti la honte de tromper, & l'honneur d'être humain & bienfaifant.

Les paffions font ingénieufes même dans les temps d'ignorance, & l'intérêt eft le trait de reffemblance où fe reconnaît l'efprit humain dans tous les fiècles. Quelqu'informe que fût la juftice que l'on rendait alors au Peuple, l'avidité avait pourtant trouvé les moyens de la rendre difpendieufe, & l'art de faire payer la chicane

était déja fort avancé. Un des premiers actes d'autorité de CHARLES V fut de réprimer ces vexations aussi injurieuses à la dignité des Tribunaux, qu'odieuses aux Citoyens. Nous avons encore l'Ordonnance, où il met des bornes à la longueur & aux frais des procédures, & restraint cette multitude, dont tout l'emploi est de les prolonger & de les embarrasser. Il veut sur-tout que la justice soit prompte & gratuite pour l'indigent qu'elle doit protéger, & qu'elle achève d'accabler, si elle est lente & coûteuse. Il fixe le salaire des Gens de Loi ; car il a toujours manqué à l'humanité l'établissement qui lui ferait le plus d'honneur; celui d'un certain nombre d'hommes, qui, avec une fortune médiocre & un grand courage, consacreraient leur étude & leur travail à défendre la fortune, l'honneur & la vie de leurs concitoyens, sans autre salaire que la reconnaissance publique, & les regrets du pauvre après leur mort.

Les soins de CHARLES se portaient en même temps sur un autre abus non moins funeste, je veux dire l'altération de ces signes arbitraires, qui représentant tous les biens & portant le nom du Prince, doivent être aussi invariables, que sa parole est sacrée. Il les rapprocha de leur première valeur, qu'on avait rabaissée beaucoup dans les besoins de l'Etat. Il sentit combien il

était dangereux d'employer un pareil remède ; qui détruit cette confiance, le fondement nécessaire de toute société. Il fut d'autant plus empressé à guérir ce mal toujours contagieux, que le Commerce était un des objets sur lesquels il exerça le plus l'esprit réformateur, qui caractérise son gouvernement. Ce n'est pas que cet échange des denrées & des productions de tous les climats, si utile & si fructueux pour tous, lorsqu'il est bien entendu, eût alors des moyens aussi vastes & aussi multipliés, qu'il les eut depuis, lorsqu'on eut acquis un nouveau monde. Ce grand arbre du Commerce, qui ombrage aujourd'hui & enrichit tant de Peuples, n'avait pas étendu ses rameaux aussi loin, & ne portait pas d'aussi beaux fruits. Mais le sage Monarque ne l'en cultiva pas avec moins d'attention. Il pensait que l'encouragement le plus solide qu'on pût donner aux Commerçans, c'était la liberté. Persuadé qu'il falloit mettre sous les yeux de ses sujets les exemples & les avantages de l'industrie, il appelait les étrangers dans ses Ports par toute sorte de franchises & d'exemptions. Il crut, avec raison, que la circulation plus abondante, & l'émulation qu'ils produisaient, étaient pour le Prince d'un prix plus réel, que les impositions qui les gênaient auparavant, & dont le Royaume souffrait, sans que le trésor public

en fût accru. C'eſt dans le même principe qu'il augmenta les priviléges de tous les Négocians Français. L'eſtime qu'il témoigna pour leurs travaux les leur rendait plus doux & plus chers, & ſes bienfaits les rendaient plus faciles.

Mais s'il eut jamais beſoin de toute la pénétration d'un Légiſlateur & de toute la vigilance d'un Roi, ce fut ſur-tout lorſqu'il entreprit de réformer la perception des deniers publics. Rien ne fait mieux voir les inconvéniens preſque inévitables attachés à un grand Empire, que ce cri de douleur & de reproche que les Peuples ont élevé dans tous les temps contre les abus cruels, qui leur rendent la levée des tributs inſuportable. On peut croire ces plaintes exagérées; mais en les réduiſant beaucoup, il en reſte aſſez pour gémir. Et comment, en jetant les yeux ſur tant de millions d'hommes contribuables, ne pas croire que l'Exacteur peut impunément trouver ſa proie par-tout où le Prince demande un ſubſide? Combien de fois la voix de l'opprimé doit ſe perdre & être repouſſée avant d'arriver juſqu'au Trône? Par combien de moyens que la fraude invente, & que la ſageſſe du Maître ne peut deviner, l'or qui doit être porté au dépôt de l'Etat, s'arrête-t-il ſouvent dans les canaux par où il paſſe? L'intérêt d'éclairer tant d'abus peut-il être égal à l'intérêt d'en profiter? Et l'art de la

finance compliqué pendant des ſiècles, n'eſt-il pas comparable à la langue Hiéroglyphique, qui cachait au Peuple les myſtères des Prêtres Egyptiens? Sully, le grand Sully avouoit qu'il ne le connoiſſait pas tout entier, & l'Hiſtoire nous le repréſente déjà comme une ſcience inextricable dès le règne de CHARLES V. Les calamités publiques avaient encore augmenté le déſordre. Car c'eſt toujours lorſque l'indigence eſt au comble, que les déprédations ont plus de prétextes & de moyens. Le Monarque eut le courage de contenir & de réprimer les Adminiſtrateurs des finances au moment où il avait beſoin d'eux. Dans les extrémités les plus preſſantes, où tant d'autres Princes auraient vendu leurs Peuples à l'avidité des Traitans, pour avoir de quoi repouſſer l'ennemi, il dédaigna ces honteuſes reſſources, & en chercha dans ſon génie qui s'accordaſſent avec ſon amour pour ſes Sujets. Il porta le flambeau dans ce dédale d'iniquités; il en punit pluſieurs, en prévint d'autres; & coupa une des racines du mal, en écartant de ce miniſtère des hommes à qui leur rang & leurs fonctions ſemblaient en interdire l'approche, & qui par un traité infâme s'étaient rendus protecteurs des coupables, en partageant le profit de leurs crimes. Il ſe fit rendre un compte exact de ceux

qui devaient être chargés de la collection des impôts ; il obferva leur conduite, & la régla par les plus fages Ordonnances. Il ne détruifit pas tous les maux fans doute ; & qui l'aurait pu ? Mais c'était beaucoup de les adoucir, & la reconnoiffance de fon Peuple fut à la fois la preuve & le prix de fes foins. Il ne trouva pas ce fyftême aujourd'hui tant cherché, qui, en réduifant à des opérations fimples & lumineufes la perception des revenus du Prince, augmenterait les richeffes publiques, & diminuerait les charges des particuliers. Ce ferait là le chef-d'œuvre de l'adminiftration. Mais fi CHARLES V n'a pas été jufques-là, avons-nous le droit de le lui reprocher ?

Il luttait contre les obftacles en tout genre, & fon règne n'eft qu'un combat perpétuel contre l'Etranger qui menaçait fes Etats, & contre les fléaux qui les défolaient. La barbarie de ces fiècles avait trouvé le fecret funefte de rendre la paix plus affreufe que la guerre. La difcipline févère de ces nombreufes armées toujours fubfiftantes, qui défendent & fatiguent un Royaume, n'avait pas encore été établie pour ces troupes paffagères levées dans le befoin, & congédiées dès qu'elles étaient inutiles. Ces foldats devenus brigands, accoutumés à la licence & au pillage, raffemblés fous

les ordres des plus hardis d'entr'eux, se déclaraient les ennemis de toutes les Nations au moment où elles n'en avaient plus. Nourris de rapines & de sang, payés par les Peuples qui achetaient à prix d'argent une sûreté précaire, quelquefois exterminés, ils avaient toujours des successeurs moins effrayés de leur punition, qu'avides de dépouilles & de brigandage. Nous rougissons en voyant ce qu'ont été nos ancêtres, en voyant ces mœurs féroces, dignes des Hordes les plus sauvages, & des Arabes du désert. Souvenons-nous que c'est à quelques hommes tels que CHARLES V, que nous devons ce que nous sommes aujourd'hui, & apprenons à respecter l'ouvrage du génie.

CHARLES apperçut la source de ces horribles désordres qui empoisonnaient les douceurs de la paix, dans ceux que l'on tolérait pendant la guerre pour flatter l'humeur avide & indépendante de la soldatesque, & sur-tout dans le privilége que s'arrogeait le premier aventurier courageux de se faire Chef d'une Compagnie, qu'il cherchait ensuite à enrichir par des crimes. Il jugeait qu'on ne pouvait trop assujettir aux Loix ces hommes armés du glaive qui peut en rompre le joug ; & la police militaire fut le fruit de ses réflexions. Il défendit qu'on levât des Compagnies sans une permission expresse du

Prince, & cette permiſſion devait être le prix des ſervices. Il voulut que les Chefs nommés par lui fuſſent reſponſables de la conduite de leurs ſoldats, & il contint les uns & les autres par des Réglemens ſévères, qui mirent le Peuple à l'abri des violences. Cet ordre introduit pour la première fois dans nos armées, & l'une des principales cauſes des proſpérités de ſon règne, fut perfectionné dans la ſuite ſur le modèle qu'il en avait tracé. Toute légiſlation demande à être affermie & achevée par le temps, & c'eſt ſur-tout en ce genre que le grand Homme travaille pour les ſiècles.

Nous ne devons pas oublier une coutume conſtante dont CHARLES ne s'écarta jamais, & qui peint ſon caractère. Voulait-il ſtatuer quelque choſe ſur la Juriſprudence? Il aſſemblait les Magiſtrats. S'agiſſoit-il de Commerce? Il appellait les Négocians. Etait-il queſtion d'Ordonnances Militaires? Il conſultait les Guerriers. Il s'éclairait toujours des lumières des autres, & décidait par les ſiennes. Il n'eſt peut-être point de marque plus sûre de ſupériorité. Car l'homme faible craint toujours de paraître gouverné par autrui, & les penſées d'autrui ſont ſtériles pour l'homme médiocre qui ne penſe point.

Mais ſa propre expérience lui tint lieu de

tous les conseils, lorsqu'il porta cette fameuse loi devenue fondamentale, qui avançait de sept années la majorité des Rois, fixée auparavant à vingt-un ans. C'est un des monumens de sa prudence encore subsistant; il connaissait le danger de laisser trop long-temps dans un Royaume une autorité passagère, qui n'a pas toujours les intérêts de l'autorité permanente; & il savait que le mal que peuvent faire les Rois, est toujours moindre que celui qu'on peut faire en leur nom.

En préparant à ses successeurs une puissance plus assurée & plus tranquille, il sut défendre la sienne propre & celle des Loix, contre des usurpations d'autant plus dangereuses qu'elles avaient un prétexte sacré. Des Ministres de l'Eglise poussés par un esprit d'intérêt & d'ambition qu'elle désavoue, évoquaient souvent à leur Tribunal des causes, qui n'intéressant que la fortune ou la vie des citoyens, & non pas leur conscience, appartenaient aux Magistrats séculiers. Ces appels éternisaient les procès, & faisaient naître des exactions & des injustices. CHARLES, plein de zèle pour une Religion sainte, ne voulut pas qu'elle devînt un objet de plainte & de scandale pour le Peuple, qui ne doit que la bénir & la respecter. Il resserra dans de justes bornes la Jurisdiction du Sacerdoce,

ſi digne de vénération, lorſqu'il n'exerce que le règne de Dieu; mais qui ſemble avertir les hommes de le juger, lorſqu'il affecte un autre empire.

Toute oppreſſion était odieuſe à ce Roi, qui aimait ſon peuple. Il étendit les effets de ſa bonté juſques ſur cette nation, qui paroît, en déteſtant toutes les autres, leur avoir donné le droit de la rejetter de leur ſein; qui a été cruelle, & qui a ſouffert des cruautés; qui a puiſé dans la proſcription & dans la misère les leçons de l'induſtrie, & qui a fini par s'enrichir au milieu des Peuples qui la maudiſſent. Quelques Juifs, qui ſemblaient n'avoir embraſſé notre Religion que pour la deshonorer, croyaient ſe rendre agréables à leurs nouveaux frères, en devenant les perſécuteurs de leurs compatriotes. Ils élevaient tous les jours contre ces malheureux de nouvelles accuſations, toujours reçues avec avidité par le peuple qui ne juge point, & adoptées légèrement par des Juges qui étaient peuple. Le Monarque, qui doit la juſtice à tous, la rendit à des infortunés. Il ordonna, & cette loi ſuffirait pour faire connaître l'eſprit qui régnait alors, qne les Juifs ne fuſſent pas condamnés ſans preuve. Ce n'eſt pas ſans demander pardon à l'humanité, que je loue un Roi d'avoir défendu qu'on fût injuſte,

& d'avoir rempli le premier de ses devoirs; mais les devoirs changent de forme & d'espèce avec les temps. Le Philosophe voit le grand homme placé dans son siècle entre les lumières & les ténèbres, & il le juge sur ce qu'il a ôté aux unes & ajouté aux autres. Si nous étions portés à nous enorgueillir de nos progrès; si nous félicitant du chemin que nous avons fait dans la carrière de la raison, nous ne regardions pas avec assez de respect les hommes courageux qui nous en ont ouvert l'entrée, en arrachant les ronces qui la fermaient; c'est alors que le Philosophe aurait droit de nous dire : » Eh ! d'où naît donc votre orgueil ?
» Pourquoi vous regardez-vous avec tant de
» complaisance dans la route que l'on vous a
» tracée, au lieu de songer à la poursuivre ?
» Pensez-vous donc avoir tout fait ? CHARLES
» avançait son siècle, & vous retardez le vô-
» tre. CHARLES, dans un règne trop court, &
» dans des temps trop grossiers, a donné des
» Loix sages, lorsqu'à peine on connaissait des
» Loix. Et vous, quatre cens ans après lui, en-
» tourés de lumières & de secours, avez-vous
» perfectionné votre Législation ? C'est en
» vain que la raison vous crie, qu'en emprun-
» tant une Jurisprudence étrangère, il fallait,
» pour vous la rendre propre, ou la concilier

» avec

» avec vos Traditions locales & vos Coutu-
» mes antiques, ou les lui sacrifier ; que le Code
» d'un Peuple éclairé doit former un tout aussi
» parfait que peut l'être l'ouvrage des hommes ;
» que l'on ne doit y trouver ni interprétations
» arbitraires, ni contradictions absurdes : voilà
» le vœu général de vos meilleurs Citoyens.
» L'avez-vous rempli ? Songez-vous à le rem-
» plir ? Et que vous sert que votre langue soit
» la langue de l'Europe, & que vos chef-d'œu-
» vres fassent ses plaisirs ? Que vous servent
» tant de connaissances, si ce n'est pas à
» porter au plus haut dégré de perfection ce
» qui rend une Nation heureuse & respectable,
» les Loix ?

Il est doux pour ces esprits paisibles, occupés dans la retraite des Arts qui élèvent l'ame & embellissent la vie, de trouver dans l'Histoire leur goût justifié par l'exemple des Hommes célèbres. CHARLES aimait les Lettres. Il encouragea le petit nombre de ceux que l'on appelait alors Savans, c'est-à-dire qui avaient l'amour de la Science, & n'en avaient pas l'idée, & qui, dans des temps plus heureux, auraient su la connaître & l'acquérir. Les prospérités de son règne permirent à la Nation de développer dans quelques Poësies, encore informes, la gaieté qui fait son caractère, & qui dicta les Ouvrages

de nos premiers Ecrivains. Il rassembla plus de Livres qu'aucun de ses Prédécesseurs n'en avait eu; & on le regarde comme le fondateur de cet immense dépôt des productions de l'esprit humain, que le travail augmentera d'un côté, tandis que la raison en retranchera de l'autre, & dans lequel on peut se représenter l'erreur & le mauvais goût, entourés de monumens innombrables, & la vérité & le génie qu'on distingue à peine, appuyés sur quelques chef-d'œuvres. On doit rappeler ici, pour l'honneur des Lettres, ce mot si connu de CHARLES V, que la France doit être heureuse & florissante tant que la Science y sera en honneur. On oppose avec plaisir ce sentiment d'un Monarque illustre aux déclamateurs chagrins, qui pensent ou feignent de penser que les Lettres ont corrompu les Peuples, parce qu'elles n'ont pu guérir tous leurs maux. On l'oppose encore aux hommes orgueilleux & jaloux, qui blessés en secret d'une gloire qu'on ne peut acheter, & dont on n'hérite pas, voudraient anéantir le règne de l'éloquence & de la raison.

La vie d'un grand Roi appartient toute entière au genre humain. S'il a commis une faute, si cette faute a été éclatante, sur-tout si elle a été réparée, c'est une instruction pour la postérité : elle doit à ce titre entrer dans son éloge. L'adula-

tion la dissimulerait; mais ce n'est pas à elle à sentir ni à louer ce qui est grand. Oui, ne craignons pas de le dire, CHARLES fut injuste une fois; mais il reconnut & corrigea son injustice, & ce trait est digne d'achever le tableau de sa gloire.

Du Guesclin, au moment où il fut nommé Connétable, avait demandé pour toute grace, que, quelques discours qu'on pût tenir contre lui, le Prince, avant de rien décider, daignât du moins l'entendre lui-même. Cette prière est un pressentiment remarquable; elle montre que le grand homme apperçoit l'envie d'aussi loin qu'il en est apperçu. CHARLES, sur la fin de son règne, irrité contre le Duc de Bretagne, dont le penchant pour les Anglais n'était que trop manifeste, avait résolu de confisquer son Duché : & nous n'entreprendrons point de juger cette démarche, condamnée par plusieurs Historiens, & justifiée par d'autres. Toutes ces discussions de la politique & de la jurisdiction féodale, le plus souvent obscurcies à dessein par les Apologistes des deux partis, trompent notre curiosité & nos jugemens. Quoi qu'il en soit, le Connétable, chargé de cette Guerre entreprise contre son Souverain, ne l'approuva pas en effet; mais dans le Conseil où le Roi demanda les avis, il ne s'expliqua que par un silence respectueux. La calomnie, qui ne pouvait lui re-

procher ses paroles, interpréta son silence. On feignit de craindre que du Guesclin ne fût d'intelligence avec le Duc de Bretagne, & ne sacrifiât le Roi de France. La malignité, qui sait si bien ressembler au zèle, fit voir le Royaume en danger, & la trahison prête à éclater. Le Roi fut ému, entraîné, & la disgrace de du Guesclin décidée. Elle ne fut pas longue. L'impulsion étrangère que CHARLES avait suivie, céda aux réflexions de sa sagesse & aux mouvemens de sa générosité. Le Guerrier vertueux, outragé par un reproche de perfidie qu'il avait si peu mérité, avait renvoyé sur le champ les marques de sa dignité au Maître dont il était méconnu. Deux Princes du Sang royal vont de la part du Monarque les reporter à du Guesclin. Ils lui rendent cette épée de Connétable, annoblie dans ses mains, & si terrible aux ennemis. Ils avouent que le Roi a été trompé, & qu'il lui rend justice. Le Héros se défend quelque temps, il craint un second effort de la calomnie. Les Princes insistent, & l'intérêt de l'Etat l'emporte. Le Monarque a fléchi son Sujet. Qui des deux était le plus grand? O majesté des Rois! combien tu t'élèves en t'abaissant devant la vertu!

Pourquoi faut-il que nous mêlions des regrets & des larmes au plaisir de l'admiration? Pourquoi faut-il que la mort d'un bon Roi ait encore

des droits à nos louanges? Qu'elles font triftes & amères! La carrière de CHARLES fut trop tôt bornée. Le Ciel, qui lui prodigua fes dons, ne lui affigna que peu de jours pour en jouir. Une langueur fecrette, attribuée à un poifon lent, & qui du moins en eut les effets funeftes, l'avertiffait à chaque inftant d'une fin prochaine, & marqua le terme de fes années dans l'âge où les hommes ont toute la force de la maturité. Les germes du trépas, qui fe développaient dans fon fein, n'ôtèrent rien à fon courage. Plus il fentait défaillir fa vie, plus il fe hâtait de la remplir de grandes actions, & d'en confacrer les reftes à fon Peuple.

Lorfqu'il vit approcher la mort, il avait déjà recueilli toute fa prudence pour raffurer le Royaume, qui allait être abandonné à un enfant. La Régence était réglée & reftrainte, & la forme du gouvernement fixée. Prêt à fe féparer de fes Sujets, qui lui avaient toujours été fi chers, il voulut leur laiffer une dernière marque de fon amour, en aboliffant une partie des tributs qu'ils n'avait jamais impofés qu'à regret, & qu'ils avaient toujours payés fans murmure. Il figna cet Edit quelques heures avant d'expirer. Ses dernières paroles furent des voeux pour fon Peuple, & fon dernier inftant fut un bienfait.

Une idée accablante & terrible s'offre à moi,

& doit s'offrir ſans doute à tous les eſprits: Nous avons vu CHARLES V travailler vingt ans au bonheur de la France. Hélas! quel en fut le fruit? O inévitable révolution des choſes humaines! O deſtinées des hommes, dépoſées dans les mains d'un homme! CHARLES meurt, & tout eſt changé. Il meurt; & ce que la ſageſſe, la conſtance & la modération avaient fait, la démence, l'ambition, la férocité l'ont détruit. Ah! s'il eût été donné à ce Prince de lire dans l'avenir; ſi dans l'inſtant de ſa mort, où il ſe conſolait ſans doute d'être ſitôt enlevé à ſon Peuple, par la penſée du bien qu'il avait fait, il eût pu prévoir les malheurs affreux qui allaient accabler la France! Si cette ſcène effrayante de déſaſtres & d'horreurs s'était ouverte devant ſes yeux prêts à ſe fermer!...... Mais détournons les nôtres du tableau de ces infortunes, qu'un autre CHARLES ſut réparer. La machine des grands Etats ne s'affermit & ne ſe fixe dans un ſûr équilibre qu'après de violentes ſecouſſes, & ſous les coups de l'adverſité. O mes Concitoyens! quelques diſgraces paſſagères n'ébranleront point votre courage. Vous ne perdrez jamais cette fierté nationale, le principe de l'héroïſme & du ſuccès; vous entendrez l'ombre de CHARLES V qui vous crie: » Français, ſi vous n'avez pas été invincibles, vos

» ennemis le font-ils? Quelle Nation doit avoir
» plus de fermeté dans les revers, que celle qui
» se connaît tant de ressources? Quel Peuple
» doit être moins effrayé de ses défaites, que ce-
» lui qui fut tant de fois vainqueur? Avez-vous
» éprouvé plus de maux que ceux qui m'ont
» précédé & qui m'ont suivi? Venez, descen-
» dez dans ces tombes augustes où mon brave
» Connétable est placé à côté du Roi qui fut
» son ami, où j'ai vu descendre Turenne, où
» j'attendais Villars. Venez jurer à tous ces
» Héros, à moi, de ne jamais vous défier de
» votre courage ni de votre fortune; & que
» ces grands noms & le mien, répétés sans
» cesse parmi vous, soient l'aiguillon de votre
» valeur, le présage de vos prospérités, & le
» signal de vos victoires.



ÉLOGE

DE FRANÇOIS

DE SALIGNAC DE LA MOTTE-FENELON,

ARCHEVÊQUE DE CAMBRAY,

PRÉCEPTEUR DES ENFANS DE FRANCE.

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX
de l'Académie Françoise en 1771.

Non illum Pallas, non illum carpere livor
Possit. Ovid.

ÉLOGE
DE FRANÇOIS
DE SALIGNAC
DE LA MOTTE-FÉNELON.

PARMI les noms célèbres qui ont des droits aux éloges publics & aux hommages des peuples, il en eſt que l'admiration a conſacrés, qu'il faut honorer ſous peine d'être injuſtes, & qui ſe préſentent devant la poſtérité, environnés d'une pompe impoſante & des attributs de la grandeur ; il en eſt de plus heureux, qui réveillent dans les cœurs un ſentiment plus flatteur & plus cher, celui de l'amour ; qu'on ne prononce point ſans attendriſſement, qu'on n'oublieroit pas ſans ingratitude ; que l'on exalte à l'envi, non pas tant pour remplir le devoir de l'équité, que pour ſe livrer au plaiſir de la reconnoiſſance ; & qui, loin de rien perdre en paſſant à travers les âges, recueillent ſur leur route de nouveaux honneurs, & arriveront à la dernière poſtérité, précédés des acclamations de

tous les peuples & chargés des tributs de tous les siècles.

Tels sont les caractères de gloire qui appartiennent aux vertus aimables & bienfaisantes, & aux talens qui les inspirent. Tels sont ceux du grand Homme que la Nation célèbre aujourd'hui par la voix de ses Orateurs, & sous les auspices de sa première Académie. FENELON est parmi les Gens de Lettres ce qu'Henri IV est parmi les Rois. Sa réputation est un dépôt conservé par notre amour, & son Panégyriste, quel qu'il soit, est surpassé d'avance par la sensibilité de ceux qui l'écoutent. Il n'est peut-être aucune classe d'hommes à qui l'on ne puisse offrir son Eloge, & qui ne doive s'y intéresser. Je dirai aux Littérateurs, il eut l'éloquence de l'ame & le naturel des Anciens; aux Ministres de l'Eglise, il fut le père & le modèle de son peuple; aux Controversistes, il fut tolérant, il fut docile; aux Courtisans, il ne rechercha point la faveur, & fut heureux dans la disgrace; aux Instituteurs des Rois, la Nation attendait son bonheur du Prince qu'il avait élevé; à tous les hommes, il fut vertueux, il fut aimé. Ses Ouvrages furent des leçons données par un génie ami de l'humanité à l'héritier d'un grand Empire. Ainsi je rapprocherai l'histoire de ses écrits de l'auguste éducation qui en fut l'objet.

Je le ſuivrai de la gloire à la diſgrace, de la Cour à Cambray, ſur le théâtre de ſes vertus épiſcopales & domeſtiques; & je puis remarquer d'avance, comme un trait rare & peut-être unique, que l'honneur d'être compté parmi nos premiers Ecrivains, qui ſuffit à l'ambition des plus beaux génies, eſt le moindre de FENELON.

PREMIERE PARTIE.

Entre les avantages que FENELON dut à la nature ou à la fortune, à peine faut-il compter celui de la naiſſance. Un homme tel que lui devoit répandre ſur ſes ancêtres plus d'illuſtration qu'il n'en pouvait recevoir. Un haſard plus heureux peut-être, c'était d'être né dans un ſiècle où il pût prendre ſa place. Cette ame douce & tendre, toute remplie de l'idée du bonheur que peuvent procurer aux Nations policées les vertus ſociales & les sacrifices de l'intérêt & des paſſions, ſe ſerait trouvée trop étrangère dans ces temps d'ignorance & de barbarie, où l'on ne connoiſſait de prééminence que la force qui opprime, ou la politique qui trompe. Sa voix ſe fût perdue parmi les clameurs d'une multitude groſſière & dans le tumulte d'une Cour orageuſe. Ses talens euſſent

été méconnus ou ensevelis. Mais la nature le plaça dans un temps de lumière & de splendeur. Lorsqu'après des études distinguées qui annonçaient déjà tout ce qu'il serait un jour, après les épreuves nécessaires pour être admis aux honneurs du Sacerdoce, il parut à la Cour de Louis XIV. La France était à son époque la plus brillante. Le trône s'élevait sur des trophées & ne foulait point les peuples. Le Monarque entouré de tous les arts, était digne de leurs hommages, & leur offrait son règne pour objet de leurs travaux. L'activité inquiète & bouillante du caractère Français, long-temps nourrie de troubles & de discordes, semblait n'avoir plus pour aliment que le désir de plaire au Héros couronné, qui daignait encore être aimable. L'ivresse de ses succès & les agrémens de sa Cour avaient subjugué cette Nation sensible, qui ne résiste ni aux grâces, ni à la gloire. Les sentimens qu'il inspirait étaient portés jusqu'à un excès d'idolâtrie dont l'Europe même donnait l'excuse & l'exemple. Tout était soumis & se glorifiait de l'être. Il n'y avoit plus de grandeur qu'aux pieds du trône, & l'adulation même avait pris l'air de la vérité & le langage du génie.

Fenelon apportant au milieu de la Cour la plus polie de l'univers des talens supérieurs, des

mœurs douces, des vertus indulgentes, devait être accueilli par tout ce qui avait aſſez de mérite pour ſentir le ſien, & attirer les regards d'un maître à qui nulle eſpèce de mérite n'échappoit. Dès l'âge de dix-neuf ans, il s'était eſſayé dans le miniſtère de la parole évangélique, & avait réuſſi après Boſſuet & Bourdaloue. Ses ſuccès même avaient été ſi brillans, que ſon oncle, le Marquis de Fenelon, homme de mœurs ſévères, & d'une probité reſpectée, craignit que le jeune Apôtre ne ſe livrât trop aux impreſſions d'une gloire mondaine, & l'obligea de ſe renfermer dans les fonctions les plus obſcures d'un état dont tous les devoirs ſont également ſacrés. Il fallut, dans l'âge où l'on eſt avide de ſuccès & plein du ſentiment de ſes forces, que ce génie naiſſant ralentît ſon eſſor & deſcendît de ſa hauteur. Cette première épreuve qui était pénible, parut cependant ne pas coûter beaucoup à ſa docilité naturelle. Il étudia tous les exercices de la religion & de la piété ſous la conduite du Supérieur de Saint Sulpice. Mais ceux qui le voyaient obéir, le jugèrent bientôt digne de commander. On crut pouvoir confier à ſa jeuneſſe une place qui ſemblait demander de la maturité, celle de Supérieur des *Nouvelles Catholiques*. C'étaient pour la plûpart de jeunes perſonnes arrachées à l'héréſie, &

qu'il fallait affermir dans une croyance qui n'était pas celle de leurs pères. Pour cet emploi sans doute on ne pouvait mieux choisir. Personne n'était plus capable que lui de tempérer l'austérité de sa mission en faveur d'un sexe délicat & sensible, près de qui le don de persuader ne peut guère être séparé de celui de plaire, & à qui le Législateur de l'Evangile n'a jamais adressé que des paroles de grâce, de clémence & de paix. Là commencèrent à se développer les qualités apostoliques de FENELON. C'est alors qu'il composa le Traité *de l'Education des Filles*, & celui *du Ministère des Pasteurs*, premières productions de sa plume. Le bruit de ses travaux vint jusqu'aux oreilles de Louis XIV, d'autant plus flatté de ce genre de succès, qu'il croyait sa gloire intéressée à effacer jusqu'aux derniers vestiges du Calvinisme. C'est à regret, c'est en gémissant, que pour ne pas trahir la mémoire de FENELON, je rappelle ici des violences odieuses exercées contre des sujets paisibles, qu'on pouvait ramener par la tolérance, ou du moins contenir par l'autorité. Je ne recherche point le triste plaisir d'accuser les mânes d'un Monarque illustre. En déplorant ces abus horribles, dont je suis forcé de parler, je ne les impute ni au Prince qui fut séduit, ni à la Religion qui les désavoue, ni à la Nation qui

qui les détefte. Mais je ne dois pas omettre l'un des plus beaux traits de la vie de FENELON, celui qui décela le premier toute la bonté de fon ame & la fupériorité de fes lumières. Le Roi le charge d'une Miffion dans la Saintonge & dans l'Aunis; miffion, il faut bien le dire, qui devoit comme les autres être foutenue par les armes & efcortée de foldats. Qu'il ait eu horreur de cet affreux miniftère, ce n'eft pas là ce que j'admire. Etait-il donc le feul qui éprouvât un fentiment fi jufte & fi naturel? Ferons-nous cette injure à une Nation telle que la nôtre, de croire que lui feul connût alors l'humanité? Non, mais lui feul la défendit. Hélas! il eft fi commun d'être humain par caractère & cruel par principe! On ne connaît que trop cette pitié ftérile & barbare qui plaint les malheureux qu'elle immole. Ce n'était pas celle de FENELON. Une fenfibilité profonde & éclairée, qui, lorfqu'il s'agit de morale, devient une raifon fublime, l'élevait alors au-deffus de fon fiècle, & lui faifait voir les fuites funeftes de ce fyftême d'oppreffion. Il déclare qu'il ne fe chargera point de porter la parole divine, fi on lui donne des foutiens qui la deshonorent, & qu'il ne parlera au nom de Dieu & du Roi, que pour faire aimer l'un & l'autre. Ce courage de la vérité en impofa aux préjugés

& au pouvoir. Deux Provinces, grâces à ſes ſoins, furent préſervées du fléau de la perſécution qui en accablait tant d'autres. Lui ſeul offrit à la Religion des conquêtes dignes d'elle & de lui. D'autres ſe contentèrent de gémir en exécutant des ordres rigoureux; d'autres eurent des remords; lui ſeul eut de la vertu.

S'il eſt pour l'homme vertueux une récompenſe qui puiſſe le toucher après le témoignage de ſon propre cœur, c'eſt l'amitié de ceux qui lui reſſemblent, & c'eſt le tribut que recueillit FENELON en reparaiſſant à Verſailles. Les Beauvilliers, les Chevreuſes, les Langerons, parurent s'honorer du titre de ſes amis. Les belles ames ſe jugent, s'entendent & ſe recherchent. Ces hommes rares ſe faiſaient reſpecter par une conduite irréprochable & des connaiſſances étendues, dans une Cour où les principes de l'honneur & l'élévation du caractère entraient au moins pour quelque choſe dans les talens de plaire & les moyens de s'agrandir. Content de leurs ſuffrages, heureux dans leur ſociété, FENELON négligeait d'ailleurs tout ce qui pouvait l'avancer dans la carrière des Dignités Eccléſiaſtiques. Il les méritait trop pour les briguer. Il eſt bien rare que les diſtributeurs des grâces, même en reconnaiſſant le mérite, aillent au-devant lui. La vanité veut des clients,

& l'intérêt veut des créatures. FENELON recommandé par la voix publique, allait pourtant être nommé à l'Evêché de Poitiers; il était même inscrit sur la feuille. Mais ses concurrens mirent plus d'art à le traverser qu'il n'en mit à se maintenir. Il fut rayé, & déjà s'ouvrait devant lui un autre champ de gloire & de travaux. L'éducation du petit-fils de Louis XIV devenait un objet de rivalité entre tout ce que la Cour avait de plus éminent en mérite. Beauvilliers, Gouverneur du jeune Prince, devait desirer un associé tel que FENELON. Louis XIV crut Beauvilliers & la renommée, & FENELON fut chargé de former un Roi.

L'orgueil peut être flatté d'un pareil choix; l'ambition peut s'en applaudir. Combien les sentimens qu'éprouve FENELON sont plus nobles & plus purs! Cette ame enflammée de l'amour des hommes va donc travailler pour leur bonheur! Elle pourra faire passer dans l'ame d'un Prince ce feu sacré qui l'anime elle-même, & qui semblable au feu de Vesta qui assurait jadis les destins de Rome, tant qu'il brûlait sur les autels, assurerait de même le bonheur des Empires, s'il brûloit toujours dans le cœur des Souverains! Combien FENELON se croit heureux! Ses pensées ne seront point vaines, & ses

voeux ne feront point ftériles. Tout ce qu'il a conçu & défiré en faveur du genre humain, va germer dans le fein de fon augufte Elève, pour porter un jour des fruits de gloire & de profpérité. Il va fe faire entendre à cette ame neuve & fléxible; il la nourrira de vérités & de vertus. Il y imprimera les traits de fa reffemblance. Voilà le bonheur dont il jouit. Telle était, s'il eft permis de s'exprimer ainfi, telle était la penfée du Créateur, quand il dit : *faifons l'homme à notre image.*

Plein de ces grandes efpérances, il embraffe avec tranfport les laborieufes fonctions qui vont occuper fa vie. Ceffer d'être à foi, & n'être plus qu'à fon Elève; ne plus fe permettre une parole qui ne foit une leçon, une démarche qui ne foit un exemple; concilier le refpect dû à l'enfant qui fera Roi, avec le joug qu'il doit porter pour apprendre à l'être; l'avertir de fa grandeur pour lui en tracer les devoirs! & pour en détruire l'orgueil; combattre des penchans que la flatterie encourage, des vices que la féduction fortifie; en impofer par la fermeté & par les mœurs au fentiment de l'indépendance fi naturel dans un Prince; diriger fa fenfibilité & l'éloigner de la foibleffe; le blâmer fouvent fans perdre fa confiance; le punir quelquefois fans perdre fon amitié; ajouter fans ceffe à l'idée de ce qu'il doit,

& reſtreindre l'idée de ce qu'il peut; enfin, ne tromper jamais ni ſon Diſciple, ni l'Etat, ni ſa conſcience, tels ſont les devoirs que s'impoſe un homme à qui le Monarque a dit, je vous donne mon fils; & à qui les peuples diſent, donnez-nous un père.

A ces difficultés générales ſe joignaient des obſtacles particuliers qui appartenaient au caractère du jeune Prince. Avec des qualités heureuſes, il avait tous les défauts qui réſiſtent le plus au frein de la diſcipline; un naturel hautain, qui s'offenſait des remontrances & s'indignait des contradictions; une humeur violente & inégale, qui ſe manifeſtait tantôt par l'emportement, tantôt par le caprice; une diſpoſition ſecrette à mépriſer les hommes, qui perçait à tout moment: voilà ce que l'inſtituteur eut à combattre, ce que lui ſeul peut-être pouvait ſurmonter. Il y avait deux écueils également à craindre pour lui, & où viennent échouer preſque tous ceux qui ſe condamnent à élever la jeuneſſe; c'était ou de céder par laſſitude & par foibleſſe à des penchans ſi difficiles à rompre, ou d'aigrir & de révolter ſans retour une ame ſi prompte & ſi fière, en la heurtant avec trop peu de ménagement. Mais FENELON ne pouvait pas être dur, & il ſut n'être pas faible. Il n'ignorait pas que dans tous les caractères il y a une impulſion irréſiſtible dont

on ne peut briser le ressort, mais que l'on peut tromper & détourner par degrés en la dirigeant vers un but. Le Duc de Bourgogne avait l'ame impérieuse & pleine de tous les désirs de la domination. Son maître sut tourner cette disposition dangereuse au profit de l'humanité & de la vertu. Sans trop blâmer son Elève de se croire fait pour commander aux hommes, il lui fit sentir combien son orgueil se proposait peu de chose en ne voulant d'autre empire que celui dont il recueillerait l'héritage, comme on hérite du patrimoine de ses pères, au lieu d'ambitionner cet autre empire fait pour les ames vraiment privilégiées, & fondé sur les talens qu'on admire & sur les vertus qu'on adore. Il s'emparait ainsi de cette ame dont la sensibilité impétueuse ne demandait qu'un aliment. Il l'enivrait du plaisir si touchant que l'on goûte à être aimé, du pouvoir si noble que l'on exerce en faisant du bien, de la gloire si rare que l'on obtient en se commandant à soi-même. Lorsque le Prince tombait dans ces emportemens dont il n'était que trop susceptible, on laissait passer ce moment d'orage où la raison n'aurait pas été entendue. Mais dès ce moment tout ce qui l'approchait avait ordre de le servir en silence & de lui montrer un visage morne. Ses exercices même étaient suspendus; il semblait que personne n'osât plus communi-

quer avec lui, & qu'on ne le crût plus digne d'aucune occupation raifonnable. Bientôt le jeune homme épouvanté de fa folitude, troublé de l'effroi qu'il infpirait, ne pouvant plus vivre avec lui ni avec les autres, venait demander grâce & prier qu'on le réconciliât avec lui même. C'eft alors que l'habile maître, profitant de fes avantages, faifait fentir au Prince toute la honte de fes fureurs, lui montrait combien il eft trifte de fe faire craindre & de s'entourer de la confternation. Sa voix paternelle pénétrait dans un cœur ouvert à la vérité & au repentir, & les larmes de fon Elève arrofaient fes mains. Ainfi c'était toujours dans l'ame du Prince qu'il prenait les armes dont il combattait fes défauts: il ne l'éclairait que par le témoignage de fa confcience & ne le puniffait qu'en le faifant rougir de lui-même. Cette efpèce de châtiment eft fans doute la plus falutaire. Car l'humiliation qui nous vient d'autrui eft un outrage; celle qui vient de nous eft une leçon.

Il n'oppofait pas un art moins heureux à la légéreté de l'efprit & aux inégalités de l'humeur. La jeuneffe eft avide d'apprendre, mais fe laffe aifement de l'étude: un travail fuivi lui coûte, il coûte même à la maturité. FENELON, pour fixer l'inconftance naturelle de fon Difciple, femblait toujours confulter fes goûts, que pour-

tant il faifait naître. Une converfation qui paroiffait amenée fans deffein, mais qui toujours en avait un, réveillait la curiofité ordinaire à cet âge, & donnait à une étude néceffaire l'air d'une découverte agréable. Ainfi paffaient fucceffivement fous fes yeux toutes les connaiffances qu'il devait acquérir, & qu'on faifait reffembler à des grâces qu'on lui accordait, dont le refus même devenait une punition. L'adreffe du maître mettait de l'ordre & de la fuite dans ce travail, en paraiffant n'y mettre que de la variété. Le Prince s'accoutumait à l'application, & fentait le prix du favoir. Un des fecrets de l'inftituteur était de paraître toujours le traiter en homme & jamais en enfant. On gagne beaucoup à donner à la jeuneffe une haute opinion de ce qu'elle peut faire. Elle vous croit aifément quand vous lui montrez de l'eftime. Cet âge n'a que la candeur de l'amour-propre, & n'en a pas les défiances.

A des foins fi fagement ménagés & fi conftamment fuivis, que l'on joigne la douceur attirante & affectueufe de FENELON, fa patience inaltérable, la flexibilité fon zèle & fes inépuifables reffources quand il s'agiffait d'être utile, & l'on ne fera pas furpris du prodigieux changement qu'on remarqua dans le jeune Prince, devenu depuis l'idole de la Cour

& de la Nation. Oh ! si nous pouvions réveiller du sommeil de la tombe les générations ensevelies, ce serait à elles de prendre la parole, de tracer le portrait de ce Prince, qui serait vraiment l'éloge de FENELON. » C'est » lui, diraient-elles, dont l'enfance nous avait » donné des alarmes, dont la jeunesse nous » rendit l'espérance, dont la maturité nous » transporta d'admiration, dont la mort trop » prompte nous a coûté tant de larmes. C'est » lui que nous avons vu si affable & si accessible dans sa Cour, si compatissant pour les » malheureux, adoré dans l'intérieur de sa » maison, ami de l'ordre, de la paix & des » loix. C'est lui qui, lorsqu'il commanda les » armées, était le père des soldats, les con- » consolait dans leurs fatigues, les visitait » dans leurs maladies ; c'est lui dont l'ame était » ouverte à l'attrait des beaux Arts, aux lu- » mières de la Philosophie, lui qui fut le bien- » faiteur de Lafontaine ; c'est lui que nous » avons vu verser sur les misères publiques, des » pleurs qui nous promettaient de les réparer » un jour. Hélas ! les nôtres ont coulé trop » tôt sur ses cendres ; & quand le Grand Louis » fut frappé dans sa postérité de tant de coups » à la fois, nous avons vu descendre dans le » cercueil l'espoir de la France & l'ouvrage de » FENELON. »

Ce qui peut achever l'éloge du Maître & du Disciple, c'est le tendre attachement qui les liait l'un à l'autre, & qui ne finit qu'avec leur vie. Le Duc de Bourgogne voulut toujours avoir pour ami & pour père son respectable instituteur. On ne lit point sans attendrissement les lettres qu'ils s'écrivaient. Plus capable de réflexion, à mesure qu'il avançait en âge, le Prince se pénétrait des principes de gouvernement que son éducation lui avait inspirés, & l'on croit que s'il eût régné, la morale de FENELON eût été la politique du trône. Ce Prince pensait (du moins il est permis de le croire en lisant les écrits fait pour l'instruire) il pensait que les hommes, depuis qu'ils ont secoué le joug de l'ignorance & de la superstition, sont dignes de ne plus porter que celui des loix dont les Rois justes sont les vivantes images; que les Monarques ayant dans leurs mains les deux grands mobiles de tout pouvoir, l'or & le fer, & redevables au progrès des lumières du progrès de l'obéissance, en doivent d'autant plus respecter les droits naturels des peuples qui ont mis sous la protection du trône tout ce qu'ils ne peuvent plus défendre; que l'autorité qui n'a plus rien à faire pour elle-même, est comptable de tout ce qu'elle ne fait pas pour l'Etat; qu'on ne peut alléguer aucune

excuſe à des peuples qui ſouffrent & qui obéiſſent ; que les plaintes de la ſoumiſſion ſont ſacrées, & que les cris du malheur, s'ils ſont repouſſés par le Prince, montent au trône de Dieu ; qu'il n'eſt jamais permis de tromper ni ſes ſujets, ni ſes ennemis, & qu'il faut, s'il eſt poſſible, ne faire ſentir aux uns & aux autres ni trop de faibleſſe, ni trop de puiſſance ; que toutes les Nations étant fixées dans leurs limites, & ne pouvant plus craindre ni méditer ces grandes émigrations qui jadis ont changé la face de l'univers, la fureur de la guerre eſt une maladie des Rois & des Miniſtres, dont les peuples ne devraient reſſentir ni les accès, ni les fléaux ; qu'enfin, excepté ces momens de calamité où l'air eſt infecté de vapeurs mortelles & où la terre refuſe le tribut de ſes moiſſons, excepté ces jours de déſaſtres marqués par les rigueurs de la nature, dans tout autre temps, lorſque les hommes ſont malheureux, ceux qui les gouvernent ſont coupables.

Telles ſont les maximes répandues en ſubſtance dans les *Dialogues des Morts*, Ouvrage rempli des notions les plus ſaines ſur l'Hiſtoire, & des vues les plus pures ſur l'adminiſtration ; dans *les directions pour la conſcience d'un Roi*, que l'on peut appeller l'abrégé de la ſageſſe & le catéchiſme des Princes ; mais ſur-tout dans le

Télémaque, chef-d'œuvre de ſon génie, l'un des ouvrages originaux du dernier ſiècle, l'un de ceux qui ont le plus honoré & embelli notre langue, & celui qui plaça FENELON parmi nos plus grands Ecrivains.

Son ſuccès fut prodigieux, & la célébrité qu'il eut n'avait pas beſoin de ces applications malignes qui le firent rechercher encore avec plus d'avidité, & laiſsèrent dans l'ame de Louis XIV. des impreſſions qui ne s'effacèrent point. La France le reçut avec enthouſiaſme, & les étrangers s'empreſsèrent de le traduire. Quoiqu'il ſemble écrit pour la jeuneſſe, & particulièrement pour un Prince, c'eſt pourtant le livre de tous les âges & de tous les eſprits. Jamais on n'a fait un plus bel uſage des richeſſes de l'antiquité & des tréſors de l'imagination. Jamais la vertu n'emprunta pour parler aux hommes un langage plus enchanteur, & n'eut plus de droits à notre amour. Là ſe fait ſentir davantage ce genre d'éloquence qui eſt propre à FENELON ; cette onction pénétrante ; cette élocution perſuaſive ; cette abondance de ſentiment qui ſe répand de l'ame de l'Auteur, & qui paſſe dans la nôtre ; cette aménité de ſtyle qui flatte toujours l'oreille & ne la fatigue jamais ; ces tournures nombreuſes où ſe développent tous les ſecrets de l'harmonie périodique, & qui pourtant ne ſemblent être

que les mouvemens naturels de ſa phraſe & les accens de ſa penſée ; cette diction toujours élégante & pure qui s'élève ſans effort, qui ſe paſſionne ſans affectation & ſans recherche ; ces formes antiques qui ſembleraient ne pas appartenir à notre langue, & qui l'enrichiſſent ſans la dénaturer ; enfin cette facilité charmante, l'un des plus beaux caractères du génie, qui produit de grandes choſes ſans travail, & qui s'épanche ſans s'épuiſer.

Quel genre de beautés ne ſe trouve pas dans le Télémaque ? L'intérêt de la fable, l'art de la diſtribution, le choix des épiſodes, la vérité des caractères, les ſcènes dramatiques & attendriſſantes, les deſcriptious riches & pittoreſques, & ces traits ſublîmes, qui toujours placés à propos & jamais appellés de loin, tranſportent l'ame & ne l'étonnent pas.

Il avait formé ſon goût ſur celui des Anciens, c'eſt-à-dire, que la trempe de ſon eſprit ſe trouvait analogue à celle des meilleurs Ecrivains de la Grèce & de Rome ; car l'étude & la méthode ne ſervent qu'à mettre nos ſentimens en principes ; & c'eſt toujours notre caractère qui anime notre ſtyle, & qui lui donne ſon empreinte. En obſervant de près quel eſt ce caractère dans l'Auteur du Télémaque & dans ſes illuſtres modèles, on trouvera que c'eſt une

ſenſibilité exquiſe du cœur & des organes. Il ne faut pas ſe méprendre à ce mot. Ce n'eſt point cette chaleur apprêtée qui couvre d'expreſſions vives & de figures violentes des idées communes ou fauſſes, comme un Acteur médiocre geſticule avec force & pouſſe de grands cris, ſans être ému & ſans émouvoir. La ſenſibilité dont je parle réſulte à la fois d'une ame prompte à s'affecter & d'un eſprit prompt à appercevoir; c'eſt celle qui ne réſiſtant point à l'impreſſion des objets, les rend comme elle les a reçus, ſans ſonger à leur ajouter rien, mais auſſi ſans leur rien ôter; qui gardant des traces fidèles de ce qu'elle a éprouvé, ſe trouve toujours d'accord avec ce qu'ont éprouvé les autres, & leur raconte leurs ſenſations; c'eſt elle qui laiſſe tomber une larme au moindre cri, au moindre accent de la nature, mais qui demeure l'œil ſec à toutes les contorſions de l'art; qui dans ce qu'elle compoſe donne aux lecteurs plus de plaiſir qu'ils ne lui ſuppoſent de mérite, leur inſpire plus d'intérêt que d'admiration, & ſe rapprochant toujours d'eux, les attache toujours davantage; c'eſt elle qui faiſait les vers de Racine, qui prête tant de charmes aux tendreſſes de Tibulle, & même à la négligence de Chaulieu; c'eſt elle enfin qui répandit ſur les Ecrits de FENELON des couleurs ſi douces &

ſi aimables, & qui nous y rappelle ſans ceſſe, comme nous ſommes rappellés vers une ſociété qui nous charme, ou vers l'ami qui nous conſole.

Le Diſcours qu'il prononça dans l'Académie lorſqu'elle le reçut parmi ſes membres, la Lettre qu'il lui adreſſa ſur la Poëſie, *les Dialogues ſur l'Eloquence*, ſont autant de monumens de la plus belle littérature & de la critique la plus lumineuſe. Il eſt impoſſible en les liſant de ne pas aimer les Anciens, la Poëſie, les Arts, & ſurtout de ne pas l'aimer lui-même. Mais cet amour qu'il inſpire à ſes lecteurs n'a-t-il pas un peu égaré ceux qui ont voulu regarder le Télémaque comme un poëme-épique? C'eſt dans l'Eloge même de FENELON, c'eſt en invoquant ce nom cher & vénérable qui rappelle les principes de la vérité & du goût, qu'il faut repouſſer une erreur que ſans doute il condamnerait lui-même. Ne confondons point les limites des Arts, & reſſouvenons-nous que la proſe n'eſt jamais la langue du Poëte. Il ſuffit pour la gloire de FENELON qu'elle puiſſe être celle du génie.

Le Télémaque dérobé à la modeſtie de l'Auteur, comme tous ſes autres Ecrits, lui donnait une renommée qu'il ne cherchait pas; l'Archevêché de Cambray qu'il n'avait pas demandé,

le mettait au rang des Princes de l'Eglise, & l'éducation du Duc de Bourgogne achevée; au rang des bienfaiteurs de l'Etat, lorsqu'une déplorable guerre, que son nom seul pouvait rendre fameuse, vint troubler son heureuse & brillante carrière, & versa les chagrins dans son cœur & l'amertume sur ses jours.

Arrêtons-nous un moment avant d'entrer dans ces tristes détails, & considérons le sort de l'humanité. Comment cet homme si aimé & si digne de l'être trouva-t-il des persécuteurs? O! que désormais nul mortel ne se flatte d'échapper à la haine & à l'envie; la haine & l'envie n'ont pas épargné FENELON. Mais quoi! oublions-nous que la disgrace est le moment du grand Homme? Ne nous hâtons pas de le plaindre. Quand nous le verrons aux prises avec le malheur, nous ne pourrons que l'admirer.

SECONDE PARTIE.

* L'enthousiasme de Religion est le plus

* Quelques lignes de ce morceau ayant été mal interprétées, l'Auteur a trouvé plus court & plus facile de les supprimer que d'accorder la précision & l'énergie oratoires avec l'exactitude théologique dans des matières délicates.

puissant

puiſſant de tous & le plus exalté. Comme il appartient tout entier à l'imagination, il eſt ſans bornes comme elle. Il s'élance au-delà des temps & habite dans l'éternité. Il ajoute aux terreurs d'une ame craintive, & le ſolitaire vit immobile, l'œil attaché ſur les menaces de l'autre vie & ſur les profondeurs des enfers; il tranſporte une ame impétueuſe, & l'ardent Miſſionnaire vole aux extrémités du monde pour y porter les dogmes révélés, & y chercher le trépas; enfin donnant toujours à tous les caractères une nouvelle énergie, il dut embraſer l'ame pure & tendre de FENELON de l'amour de l'ordre, de la vérité & de la paix, réunis dans l'idée d'un Dieu.

Puiſque FENELON était deſtiné à l'erreur, cette erreur au moins ne pouvait être qu'un excès d'amour. C'était l'eſſence de ſon caractère. L'amitié, toute ſublime qu'elle eſt quand elle eſt jointe à la vertu, ne ſuffiſait pas à cette intariſſable ſenſibilité. Il lui fallait un objet immortel, & l'on conçoit ſans peine qu'il fut vivement frappé de l'idée d'aimer toujours, & d'aimer ſans intérêt & ſans crainte. Sa religion n'était qu'amour. Toutes ſes penſées étaient céleſtes. Il ſuffit de lire dans ſon Télémaque la deſcription de l'Eliſée, pour voir combien il ſe tranſportait facilement dans un autre ordre.

de choses. Ce morceau est le chef-d'œuvre d'une imagination passionnée : toutes les expressions semblent au-dessus de l'humain. C'est la peinture d'un bonheur qui n'appartient pas à l'homme terrestre, & qui ne peut être conçu & senti que par une substance immortelle. En le lisant, on est enlevé dans les cieux, & l'on respire en quelque sorte l'air de l'immortalité. Ceux qui ont observé que l'on a toujours réussi à peindre l'Enfer & jamais le Paradis, n'ont qu'à jetter les yeux sur l'Elisée du Télémaque, & ils feront du moins une exception.

Plus susceptible qu'aucun autre d'affections extrêmes & de jouissances spéculatives, FENELON parut avoir porté trop loin le plaisir d'aimer Dieu. Il n'est point de mon devoir de discuter cette controverse théologique, ni même d'examiner comment l'amour de Dieu a pu être l'objet d'une controverse. Je ne retracerai point non plus l'histoire de cette secte appellée Quiétisme, & j'écarte de FENELON cet odieux nom de secte qui semble si peu fait pour lui. J'en crois ses protestations renouvellées tant de fois pendant sa vie & au moment de sa mort, contre l'abus qu'on pourrait faire de ses expressions pour les tourner en hérésie, & je ne saurais croire que la secte de FENELON ait pu jamais être autre chose que cette grande & respectable

ſociété d'hommes vertueux répandus ſur la terre & éclairés par ſes Ecrits. Ce qui intéreſſe ſa mémoire & notre admiration, c'eſt le contraſte de ſa conduite avec celle de ſes adverſaires. Ce n'eſt pas qu'on veuille obſcurcir du moindre nuage la victoire décernée à leur doctrine; mais on ne peut ſe diſſimuler tout ce que mêlèrent les intérêts humains à ces combats d'opinions & de dogmes. En parcourant les mémoires du ſiècle, on voit les athlètes de Port-Royal fatigués de cette longue & pénible lutte où ils triomphaient par écrit, tandis qu'on les accablait par le pouvoir, ſe retirer de la lice avec adreſſe, & allarmer la Religion & la Cour ſur une héréſie naiſſante. On arme la jalouſie ſecrette de tous ceux qu'avait bleſſés l'élévation de l'Archevêque de Cambray. Deſmarêts, l'Evêque de Chartres, plus ardent que les autres, entraîne Madame de Maintenon qu'il dirigeait. Cette adroite favorite née avec un eſprit délicat & un caractère foible, qui avait plus de vanité que d'ambition, & plus d'ambition que de ſenſibilité, qui ne pouvait ni être heureuſe à la Cour, ni la quitter; plus jalouſe de gouverner le Roi que l'Etat, & ſur-tout plus ſavante à gouverner l'un que l'autre; cette femme qui eut une deſtinée ſingulière, ſans laiſſer une réputation éclatante, avait aimé FENELON

comme elle aima Racine, & les abandonna tous les deux. Elle fit plus, elle ſe joignit à ceux qui ſollicitaient à Rome la condamnation de l'Archevêque, ſoit qu'elle fût bleſſée, comme on l'a dit, de n'avoir pas obtenu ſur ſon eſprit & ſur ſes opinions tout l'aſcendant qu'elle prétendait, ſoit qu'elle n'eût jamais la force de réſiſter à Louis XIV, alors conduit par Boſſuet. A ce nom juſtement reſpecté, à ce nom qu'on ne peut pas confondre dans la foule des ennemis de Fenelon, étouffons, s'il eſt poſſible, les idées peu favorables qui s'élèvent dans tous les eſprits! Ne voyons dans la violence de ſes écrits & de ſes démarches que la dureté naturelle à un eſprit nourri de controverſe, & le zèle inflexible d'un Théologien qui craint pour la ſaine doctrine. Il n'eſt pas en moi de fouiller dans le cœur d'un grand homme pour y chercher des ſentimens peu propres à faire chérir ſa mémoire! Il eſt triſte de repréſenter le génie perſécutant la vertu. Je veux croire que Boſſuet, qui avait vu s'élever la jeuneſſe de Fenelon & naître ſa fortune & ſa gloire, qui même avait voulu lui imprimer de ſes mains le caractère de la Dignité Epiſcopale, ne le vit pas avec les yeux d'un concurrent, après l'avoir vu ſi longtemps avec les yeux d'un père; qu'il était vraiment effrayé des erreurs de Fenelon, & non

pas de ses succès & de sa renommée ; qu'il poursuivit sa condamnation avec la vivacité d'un Apôtre plutôt qu'avec l'animosité d'un rival, & qu'en demandant pardon à Louis XIV de ne lui avoir pas révélé plutôt une hérésie plus dangereuse encore que le Calvinisme, il n'était agité que des saintes terreurs d'un Chrétien & d'un Evêque, & non pas animé de l'ambition d'un courtisan qui voulait se rendre de plus en plus considérable, & qui flattait les dispositions secrettes du Monarque, moins blessé peut-être des *Maximes des Saints* que des maximes du Télémaque.

Mais s'il est possible de contester sur les reproches qu'on a faits à Bossuet, on ne peut pas se refuser aux éloges que mérita FENELON. Jamais on n'a su mieux accorder cette fermeté qui naît de l'intime persuasion & du témoignage de la conscience, avec l'inaltérable modération que les violences & les outrages ne peuvent ni vaincre, ni fatiguer. En même temps qu'il persévère à désavouer les conséquences que l'on tire de ses principes, en même temps qu'il persiste dans le refus d'une rétractation qui pouvait prévenir sa disgrâce, il déclare que s'il ne croit pas devoir céder à ses adversaires qui interprètent mal ses pensées, il ne résistera jamais à l'autorité du Saint Siége qui a le droit de les juger.

Il attend ce jugement avec une ſoumiſſion profonde; il ne ſe plaint ni des déclamations injurieuſes qu'on ſe permet contre lui, ni des manœuvres qu'on emploie pour le perdre; lui-même il couvre d'un voile tous ces reſſorts odieux que font jouer les paſſions humaines; il défend à ſon Agent à la Cour de Rome de ſe prévaloir des découvertes qu'il a pu faire ſur les intrigues de ſes ennemis, & ſur-tout de ſe ſervir des mêmes armes. Il écrit à Boſſuet qui le traite de blaſphémateur: *je prie Dieu qu'il vous enflamme de ce feu céleſte que vous voulez éteindre.* Il écrit à Beauvilliers: *ſi le Pape me condamne, je ſerai détrompé; s'il ne me condamne pas, je tâcherai par mon ſilence & mon reſpect d'apaiſer ceux de mes confrères qui ſont animés contre moi.* Enfin Louis XIV laiſſe éclater ſa colère. Les ſervices de FENELON ſont oubliés. Il reçoit l'ordre de quitter la Cour & de ſe retirer à Cambray. Ses amis ſont exilés, ſes parens privés de leurs emplois. On preſſe à Rome l'arrêt de ſa condamnation, que l'on arrache avec peine, & que les Juges donnent à regret, & même avec des réſerves aſſez obligeantes, pour que l'inexorable Evêque de Meaux ſe plaigne que Rome n'en a pas fait aſſez. Ses ennemis ſemblent ne pas trouver leur triomphe aſſez complet. Ils ne ſavaient pas alors qu'ils lui en préparaient un bien plus digne d'envie, & auquel rien n'a

manqué que des imitateurs. Dans le temps même où l'esprit de discorde & de résistance semblait répandu dans l'Eglise, où l'on voyait de tous côtés l'exemple de la révolte, & nulle part celui de l'obéissance, FENELON monte en chaire, annonce qu'il est condamné & qu'il se soumet, invite tous les peuples de son diocèse & tous les Chrétiens à se soumettre comme lui; s'oppose au zèle des Ecrivains de Port-Royal, qui ne voyent plus alors que la gloire de le défendre & le plaisir d'attaquer Rome; enfin il publie ce Mandement qui nous a été conservé comme un modèle de l'éloquence la plus touchante & de la simplicité évangélique. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *qu'il soit jamais parlé de nous, que pour se souvenir qu'un Pasteur a cru devoir être aussi soumis que le dernier de son troupeau!* Cet acte de résignation écrit en peu de mots & contenu dans une page, a mérité d'échapper à l'oubli où sont plongés ces innombrables volumes, monumens de dispute & de démence, qui ont fait à la Religion tout le mal qu'ils pouvaient lui faire, sans produire jamais aucun bien; au lieu qu'il est vrai de dire que si Dieu voulait faire un miracle pour amener à la foi tout le reste de la terre, il n'en pourrait choisir un plus grand & plus efficace, que de renouveler souvent l'exemple & les vertus de FENELON

Qui croirait que cet effort de docilité & de patience ne désarma pas ses ennemis? La haine alla plus loin que Rome, & voulut joindre les humiliations de l'Auteur à la proscription de l'Ouvrage. Ses propres Suffragans assemblés pour recevoir le Bref qui le condamne, osent lui reprocher que son Mandement ne marque pas un *acquiescement total*, & laisse encore un prétexte à la *résistance intérieure*. Ils décident contre l'avis du Saint Siége, & malgré les réclamations de FENELON, que tous ses écrits apologétiques sont proscrits avec son Livre; & cet avis passe en sa présence à la pluralité. Ainsi l'on accumulait outrage sur outrage, ainsi au moment même de son abaissement, on se vengeait de sa faveur passée, de sa dignité même qui joignait les honneurs de la principauté à ceux de la prélature; on se vengeait de la gloire qu'il avait acquise en se soumettant; on se vengeait de sa renommée & du Télémaque. Qu'on ne dise point qu'il est des moyens d'adoucir l'envie. On peut quelquefois terrasser ce monstre, mais on ne l'apprivoise jamais. Il s'indigne également & qu'on lui résiste, & qu'on lui cède. Il vous poursuit sans relâche, si vous le combattez; & si vous lui demandez grâce, il vous déchire & vous foule aux pieds.

Bossuet après sa victoire, passa pour le plus savant & le plus orthodoxe des Evêques;

FENELON après sa défaite, pour le plus modeste & le plus aimable des hommes. Bossuet continua de se faire admirer à la Cour; FENELON se fit adorer à Cambray & dans l'Europe. Peut-être serait-ce ici le lieu de comparer les talens & la réputation de ces deux hommes également célèbres, également immortels. On pourrait dire que tous deux eurent un génie supérieur; mais que l'un avait plus de cette grandeur qui nous élève, de cette force qui nous terrasse; l'autre, plus de cette douceur qui nous pénètre & de ce charme qui nous attache. L'un fut l'oracle du dogme, l'autre celui de la morale; mais il paraît que Bossuet, en faisant des conquêtes pour la foi, en foudroyant l'hérésie, n'était pas moins occupé de ses propres triomphes que de ceux du Christianisme; il semble au contraire que FENELON parloit de la vertu comme on parle de ce qu'on aime, en l'embellissant sans le vouloir, & s'oubliant toujours sans croire même faire un sacrifice. Leurs travaux furent aussi différens que leurs caractères. Bossuet né pour les luttes de l'esprit & les victoires du raisonnement, garda même dans les écrits étrangers à ce genre cette tournure mâle & nerveuse, cette vigueur de raison, cette rapidité d'idées, ces figures hardies & pressantes, qui sont les armes de la parole. FENELON fait pour aimer la paix & pour

l'inſpirer, conſerva ſa douceur même dans la diſpute, mit de l'onction juſques dans la controverſe, & parut avoir raſſemblé dans ſon ſtyle tous les ſecrets de la perſuaſion. Les titres de Boſſuet dans la poſtérité ſont ſur-tout ſes Oraiſons funèbres & ſon Diſcours ſur l'Hiſtoire; mais Boſſuet Hiſtorien & Orateur peut rencontrer des rivaux *. Le Télémaque eſt un Ouvrage unique, dont nous ne pouvons rien rapprocher. Au Livre des *Variations*, aux combats contre les Hérétiques, on peut oppoſer le Livre ſur l'*Exiſtence de Dieu*, & les combats contre l'Athéiſme, doctrine funeſte & deſtructive, qui deſsèche l'ame & l'endurcit, qui tarit une des ſources de la ſenſibilité, & briſe le plus grand appui de la morale, arrache au malheur ſa conſolation, à la vertu ſon immortalité, glace le cœur du juſte en lui ôtant un témoin & un ami, & ne rend juſtice qu'au méchant qu'elle anéantit.

Cet Ouvrage ſur l'*Exiſtence de Dieu*, en réunit toutes les preuves; mais la meilleure, c'étoit l'Auteur lui-même. Une ame telle que la ſienne, prouve qu'il eſt quelque choſe digne d'éxiſter éternellement. C'eſt ſur-tout lorſqu'il ſe vit fixé dans ſon Diocèſe, c'eſt pendant ſon ſéjour à

---

* Les Diſcours de Fleury ſur l'Hiſtoire de l'Egliſe, les Ouvrages de Maſſillon, &c.

Cambray, (que par habitude on appellait ſon exil, comme ſi l'on pouvait jamais être exilé là où notre devoir nous a placés) c'eſt dans ce temps qu'il ſignala davantage toutes ſes qualités perſonnelles, qui le rendaient vraiment digne de ce nom de Paſteur des peuples qu'autrefois on donnait aux Rois. On a prétendu qu'il regrettait la Cour. N'eſt-ce point vouloir trop lire dans le cœur des hommes? Il ſe peut qu'attaché tendrement à la perſonue du jeune Prince, peut-être même à celle de Louis XIV, qu'il était difficile de ne pas aimer, attaché ſur-tout à des amis tels qu'il ſavait les choiſir & les mériter, il regrettât quelquefois & les charmes de leur commerce, & la vue de l'enfant auguſte & chéri qu'il avait élevé pour la France, & qu'il portait toujours dans ſon cœur. Mais quel cenſeur aſſez ſévère, quel homme aſſez dur pourrait lui reprocher ces ſentimens ſi juſtes & ſi naturels? Qu'ils ſont loin de cette dégradation trop honteuſe & trop ordinaire aux Courtiſans dépouillés, qui du moment où ils n'ont plus ni théâtre, ni ſpectateurs, tombent auſſi-tôt accablés du poids d'eux-mêmes, & ne ſe relèvent plus! FENELON avait perdu quelque choſe ſans doute; on tient à ſes premières affections, à ſes liens habituels; on tient à ſes travaux & à ſes

eſpérances. On peut même croire que les vertus qui lui reſtaient à pratiquer, ſeules conſolations d'un homme tel que lui, pouvaient être d'un plus difficile uſage que celles qui l'avaient diſtingué juſqu'alors. Les grands objets appellent les grands efforts, & les épreuves violentes avertiſſent l'ame de raſſembler ſes forces. Il eſt des ſacrifices plus pénibles, parce qu'ils ſont plus durables, qui demandent un courage de tous les momens & un dévoûment continuel. On pouvait, occupant une place à la Cour, s'être montré vigilant & irréprochable, & s'endormir dans la molleſſe & l'oiſiveté ſur le Siége Epiſcopal. Pour ſe refuſer à cette facilité encouragée par l'exemple, de remettre ſes fonctions à des mains ſubalternes, pour échapper aux ſéductions inſéparables de l'autorité, pour réſiſter aux douceurs d'un repos qui ſemble permis après des occupations laborieuſes & des ſuccès brillans, pour ſe dérober même à l'attrait ſi noble des arts & de l'étude, enfin pour s'oublier ſoi-même & appartenir tout entier aux autres, il fallait avoir un tréſor inépuiſable d'amour pour l'humanité, & ne plus rien voir dans la nature que le plaiſir de faire du bien. Il y a peu d'hommes aſſez corrompus pour n'avoir pas connu quelquefois cette eſpèce de plaiſir; mais il eſt au moins auſſi rare

de n'en pas connaître d'autre. Ce fut le ſeul de FENELON, dès qu'il fut rendu à ſes Diocéſains; & il ne paraît pas en liſant les Hiſtoriens de ſa vie, qu'il pût y avoir dans ſa journée des momens dérobés aux fonctions de ſon miniſtère. Veiller lui-même ſur les exercices d'un Séminaire qu'il rapprocha de ſa réſidence pour s'en occuper de plus près; inſtruire & former toute cette jeuneſſe qui doit fournir des ſoutiens à l'Egliſe, & aux fidèles des Paſteurs; parcourir ſans ceſſe les villes & les campagnes pour y préſider au maintien de la diſcipline & au ſoulagement des peuples; ne croire aucune fonction du Sacerdoce indigne de l'Epiſcopat: un tel plan de conduite ne laiſſe aucun accès à la diſſipation, & permet à peine le délaſſement. Je ne trace point ici un modèle imaginaire. Je n'uſe point du droit des Panégyriſtes, d'écrire quelquefois ce qu'on a dû faire, plutôt que ce qu'on a fait. L'éloge doit être fidèle comme l'hiſtoire; & l'éloquence, ſoit qu'elle loue, ſoit qu'elle raconte, a toujours à perdre en ſe ſéparant de la vérité. C'eſt cette vérité même, c'eſt FENELON, c'eſt la foule des monumens hiſtoriques, c'eſt cet amas d'autorités que j'atteſte ici. Je croirais affaiblir leur témoignage, ſi j'avais eu la vaine prétention d'y ajouter. Oui, c'eſt lui, c'eſt cet Ecrivain ſi riche & ſi ſublime, cet eſprit ſi bril-

lant & si délicat qui descendait jusqu'aux moindres détails de l'administration ecclésiastique, si pourtant on peut descendre en remplissant ses devoirs. Il prêchait dans une Eglise de Village aussi volontiers que dans la Chapelle de Versailles. Cette voix qui avait charmé la Cour de Louis XIV, ce génie qui avait éclairé l'Europe, se faisait entendre à des pâtres & à des artisans, & nul langage ne lui était étranger, dès qu'il s'agissait d'instruire les hommes & de les rendre meilleurs. Il se mettait sans peine à la portée de ces esprits simples & grossiers. Il ne préparait point ses discours. C'était un père qui parlait à ses enfans, & qui leur parlait d'eux-mêmes. Il était sûr d'être inspiré par son cœur; & il sentait que lorsqu'il n'aurait rien à leur dire, c'est qu'il cesserait de les aimer. Il ne combattait point les incrédules en parlant à des laboureurs. Il savait que s'il est des esprits infortunés & superbes qui ne connoissent la Religion que par des abus, le peuple ne doit la connaître que par des bienfaits.

Les siens se répandaient autour de lui avec abondance & avec choix. Son bien était vraiment le bien des pauvres. Le désintéressement lui était naturel, & quand le Roi lui donna l'Archevêché de Cambray, il résigna l'Abbaye de Saint Valery, disant qu'il avait assez & même

trop d'un ſeul bénéfice. Il eût été à ſouhaiter qu'il pût en adminiſtrer pluſieurs. La bienfaiſance n'a jamais trop à donner. Ses revenus étaient diſtribués entre des Eccléſiaſtiques, qui s'acquittant des devoirs de leur état, n'en recevaient pas aſſez de ſecours, & ces maiſons de retraite où le ſexe en ſe mettant à l'abri de la ſéduction, n'eſt pas toujours à l'abri de la pauvreté, & ces aſiles conſacrés au ſoulagement de l'humanité où quelquefois elle manque du néceſſaire, & ces malheureux qui ſouffrent en ſecret plutôt que de s'expoſer à rougir, & qui ſouvent périraient dans l'obſcurité, s'il n'y avait pas quelques ames divines qui cherchent les beſoins qui ſe cachent. Mais que dis-je? Il ne s'agit plus d'infortunes ſecrètes ou particulieres. Une plus vaſte ſcène de malheur s'offre à la ſenſibilité de FENELON. Elle n'eſt point effacée de notre mémoire cette époque déſaſtreuſe & terrible, cette année, la plus funeſte des dernières années de Louis XIV, où il ſemblait que le ciel voulût faire expier à la France ſes proſpérités orgueilleuſes, & obſcurcir l'éclat du plus beau règne qui eût encore illuſtré ſes annales. La terre ſtérile ſous les flots de ſang qui l'inondent, devient cruelle & barbare comme les hommes qui la ravagent; & l'on s'égorge en mourant de faim. Les peuples accablés à la fois par une

guerre malheureuſe, par les impôts & par le beſoin, ſont livrés au découragement & au déſeſpoir. Le peu de vivres qu'on a pu conſerver ou recueillir, eſt porté à un prix qui effraye l'indigence, & qui pèſe même à la richeſſe. Une armée, alors la ſeule défenſe de l'Etat, attend envain ſa ſubſiſtance des magaſins qu'un hiver deſtructeur n'a pas permis de remplir. FENELON donne l'exemple de la générosité; il envoie le premier toutes les récoltes de ſes terres, & l'émulation gagnant de proche en proche, les pays d'alentour font les mêmes efforts, & l'on devient libéral même dans la diſette. Les maladies, ſuite inévitable de la misère, déſolent bientôt & l'armée & les Provinces. L'invaſion de l'ennemi ajoute encore la terreur & la conſternation à tant de fléaux accumulés. Les campagnes ſont déſertes; & leurs habitans épouvantés fuyent dans les villes. Les aſiles manquent à la foule des malheureux. C'eſt alors que FENELON fit voir que les cœurs ſenſibles à qui l'on reproche d'étendre leurs affections ſur le genre humain, n'en aiment pas moins leur patrie. Son palais eſt ouvert aux malades, aux bleſſés, aux pauvres, ſans exception. Il engage ſes revenus pour faire ouvrir des demeures à ceux qu'il ne ſaurait recevoir. Il leur rend les ſoins les plus charitables, il veille ſur ceux qu'on doit leur

leur rendre. Il n'eſt effrayé ni de la contagion, ni du ſpectacle de toutes les infirmités humaines raſſemblées ſous ſes yeux. Il ne voit en eux que l'humanité ſouffrante. Il les aſſiſte, leur parle, les encourage. Oh! comment ſe défendre de quelque attendriſſement, en voyant cet homme vénérable par ſon âge, par ſon rang, par ſes lumières, tel qu'un génie bienfaiſant, au milieu de tous ces malheureux qui le béniſſent, diſtribuer les conſolations & les ſecours, & donner les plus touchans exemples de ces mêmes vertus dont il avait donné les plus touchantes leçons!

Hélas! la claſſe la plus nombreuſe des humains eſt dans preſque tous les Etats réduite à un tel dégré d'impuiſſance & de misère, tellement dévouée à l'oppreſſion & à la pauvreté, que plus d'un pays ſerait devenu peut-être une ſolitude, ſi des vertus ſouvent ignorées ne combattaient ſans ceſſe les crimes ou les erreurs de la politique. Plus d'un homme public, plus d'un particulier même a renouvellé ces traits d'une bonté compatiſſante & généreuſe. Mais leurs belles actions ont obtenu moins d'éloges, parce que leur nom avait moins d'éclat. Celui de FENELON était en vénération dans l'Europe; & ſa perſonne était chère aux étrangers, & même à nos ennemis. Eugène & Marlborough qui accablaient alors la France, lui prodiguèrent

toujours ces déférences & ces hommages que la victoire & l'héroïsme accordent volontiers aux talens paisibles & aux vertus désarmées. Des détachemens étaient commandés pour garder ses terres, & l'on escortait ses grains jusqu'aux portes de sa Métropole. Tout ce qui lui appartenait était sacré. Le respect & l'amour que l'on avait pour son nom avaient subjugué même cette espèce de soldats qui semblent devoir être plus féroces que les autres, puisqu'ils se sont réservé ce que la guerre a de plus cruel, la dévastation & le pillage. Leurs chefs lui écrivaient qu'il était lib e de voyager dans son Diocèse sans danger & sans crainte, qu'il pouvait se dispenser de demander des escortes Françaises, & qu'ils le priaient de permettre qu'eux-mêmes lui servissent de gardes. Ils lui tenaient parole, & l'on vit plus d'une fois l'Archevêque FENELON conduit par des Hussards Autrichiens. Il doit être bien doux d'obtenir un pareil empire; il l'est même de le raconter.

S'il avoit cet ascendant sur ceux qui ne le connoissaient que par la renommée, combien devait-il être adoré de ceux qui l'approchaient ! On croit aisément, en lisant ses écrits & ses lettres, tout ce que ses contemporains rapportent des charmes de sa société. Son humeur était égale, sa politesse affectueuse & simple, sa

conversation féconde & animée. Une gaîté douce tempérait en lui la dignité de son ministère, & le zèle de la Religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse ni amertume. Sa table était ouverte pendant la guerre à tous les Officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attirait en foule à Cambray. Il trouvait encore des momens à leur donner au milieu des devoirs & des fatigues de l'Episcopat. Son sommeil était court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connoissait ni le jeu, ni l'ennui. Son seul délassement était la promenade, encore trouvait-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des paysans, il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois Saint Louis sous le chêne de Vincennes. Il entrait même dans leurs cabanes, & recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, qne leur toît rustique avait reçu FENELON.

Vers ses dernières années, il se trouva engagé dans une sorte de correspondance philosophique avec le Duc d'Orléans depuis Régent de France, sur ces grandes questions qui tour-

mentent la curioſité humaine, & auxquelles la révélation ſeule peut répondre. C'eſt ce commerce qui produiſit les *Lettres ſur la Religion.* C'eſt vers ce temps que l'on crut qu'il déſiroit de revenir à la Cour. On prétendait qu'il ne s'était déclaré contre le Janſeniſme que pour flatter les opinions de Louis XIV, & pour ſe venger du Cardinal de Noailles qui avait condamné le Quiétiſme. Mais FENELON connaiſſait-il la vengeance? N'était-il pas fait pour aimer le pieux Noailles, quoiqu'il ne pensât pas comme lui? N'avait-il pas été toujours oppoſé à la doctrine de Port-Royal? Enfin eſt-ce dans la retraite & dans la vieilleſſe que cet homme incorruptible qui n'avait jamais flatté, même à la Cour, aurait appris l'art des ſoupleſſes & de la diſſimulation? Nous avons des lettres originales où il proteſte de la pureté de ſes intentions, & ne parle du Cardinal de Noailles que pour le plaindre & pour l'eſtimer. Gardons-nous de récuſer ce témoignage. Quelle ame mérita mieux que la ſienne de n'être pas légérement ſoupçonnée? Il me ſemble que dans tous les cas, le parti qui coûte le plus à prendre, c'eſt de croire que FENELON a pu tromper.

Sa vie qui n'excéda pas le terme le plus ordinaire des jours de l'homme, puiſqu'elle

ne s'étendit guère au-delà de soixante ans, éprouva cependant l'amertume qui semble réservée aux longues carrières. Il vit mourir tout ce qu'il aimait. Il pleura Beauvilliers & Chevreuses; il pleura le Duc de Bourgogne, cet objet de ses affections paternelles, qui naturellement devait lui survivre. C'est alors qu'il s'écria : *tous mes liens sont rompus.* Il suivit de près son Eleve. Une maladie violente & douloureuse l'emporta en six jours. Il souffrit avec constance, & mourut avec la tranquilité d'un cœur pur, qui ne voit dans la mort que l'instant où la vertu se rapproche de l'Etre suprême dont elle est l'ouvrage. Ses dernières paroles furent des expressions de respect & d'amour pour le Roi qui l'avait disgracié, & pour l'Eglise qui le condamna. Il ne s'était jamais plaint ni de l'un, ni de l'autre.

Sa mémoire doit avoir le même avantage que sa vie, celui de faire aimer la Religion. Ah! si elle eût toujours été annoncée par des Ministres tels que lui, quelle gloire pour elle, & quel bonheur pour les humains! Quel honnête homme refusera d'être de la religion de FENELON?

Grand Dieu! car il semble que l'hommage que je viens de rendre à l'un de tes plus dignes adorateurs soit un titre pour t'implorer; confirme nos vœux & nos espérances. Fais que les

vertus de tes Miniſtres impoſent ſilence aux détracteurs de leur foi; que les maximes de FENELON qu'un grand Roi trouva *chimériques*, ſoient réaliſées par de bons Princes qui ſeront plus grands que lui; qu'au lieu de ces prétendus ſecrets de la politique, qui ne ſont que l'art facile & mépriſable de l'intrigue & du menſonge, on apprenne de FENELON qu'il n'eſt qu'un ſeul ſecret vraiment rare, vraiment beau, celui de rendre les peuples heureux; que tous les hommes ſoient convaincus que leur vraie gloire eſt d'être bons, parce que leur nature eſt d'être faibles; que cette gloire ſoit la ſeule qu'ambitionnent les Souverains, la ſeule dont leurs ſujets leur tiennent compte; que l'on ſonge que dix années du règne d'Henri IV font diſparaître devant lui comme la pouſſière toute cette foule de héros imaginaires, qui n'ont ſu que détruire ou tromper; qu'enfin toutes les Puiſſances de la terre qui ſe glorifient d'être émanées de toi, ne s'en reſſouviennent que pour ſonger à te reſſembler.



ÉLOGE

DE NICOLAS
DE CATINAT,
MARÉCHAL DE FRANCE.

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX
de l'Académie Françaiſe, en 1775.

Juſtum & tenacem propoſiti virum. HOR.

ÉLOGE DU MARECHAL DE CATINAT.

DANS cette foule de Génies célèbres en tout genre, que la Nature ſemblait avoir de loin préparés & mûris, pour en faire l'ornement d'un ſeul règne, l'orgueil de nos annales & l'admiration du monde; dans ce ſiècle reſplendiſſant de gloire, dont tous les rayons viennent ſe confondre & ſe réunir au trône de Louis XIV, j'obſerve avec étonnement un homme qui prenant ſa place au milieu de tous ces grands hommes, ſans avoir rien qui leur reſſemble, & ſans être effacé par aucun d'eux, forme ſeul avec tout ſon ſiècle un contraſte frappant, digne de l'attention des Sages & des regards de la Poſtérité. Placé dans une époque & chez une Nation où tout eſt entraîné par l'enthouſiaſme, lui ſeul, dans ſa marche tranquille, eſt conſtamment guidé par la raiſon. Sur un théâtre où l'on ſe diſpute les regards, où l'on brigue à l'envi la place la plus brillante, il attend qu'on

l'appelle à la ſienne, & la remplit en ſilence; ſans ſonger à être regardé. Quand l'idolâtrie vraie ou affectée qu'inſpire le Monarque eſt le principe de tous les efforts, eſt dans tous les cœurs ou dans toutes les bouches, il ne s'occupe que de la Patrie, n'agit que pour elle, & n'en parle pas. Autour de lui tout ſacrifie plus ou moins à l'opinion, à la mode, à la Cour; il ne connaît que le devoir, le bien public & ſa propre eſtime. Autour de lui le bruit, l'oſtentation, l'eſprit de rivalité ſemblent inſéparables de la gloire qu'on obtient ou qu'on prétend, & ſe mêlent à toute eſpece d'héroïſme; ſeul il ſemble pour ainſi dire éteindre ſa gloire, étouffer ſa renommée, & ne diſſimule rien tant que ſes ſuccès & ſes avantages, ſi ce n'eſt les fautes d'autrui. Tous les hommes illuſtres de ſon temps ſont marqués par la nature d'un ſigne particulier & caractériſtique qui annonce d'abord le talent dont elle les a doués; il ſemble indifféremment né pour tous, & ſuivant le témoignage remarquable qu'un de ſes ennemis (1) lui rendait devant leur Maître

(1) Louis XIV voulait faire M. de CATINAT Major des Gardes. Le Duc de la Feuillade, Colonel de ce Régiment, n'aimait pas CATINAT; il dit au Roi: *Sire, vous*

commun, *on peut également faire de lui un Général, un Miniſtre, un Ambaſſadeur, un Chancelier :* & en effet il paraît en réunir les qualités, ſans en exercer les fonctions. Enfin (& c'eſt ce qui le diſtingue plus que tout le reſte) parmi tant d'hommes rares qui offraient à la grandeur de leur Monarque le tribut de leurs talens, aucun n'eſt exempt de préjugé ni de faibleſſe ; ces grandes ames ſont égarées par de grandes paſſions, ou dominées par les erreurs du vulgaire ; ſeul il poſsède cette raiſon ſupérieure ; cette inaltérable égalité d'ame, cette philoſophie, en un mot, ſi étrangère à ſon ſiècle, caractère principal qui marque toutes les actions, tous les momens de ſa vie. Ces traits ſinguliers & vraiement admirables, dont aucun n'eſt exagéré, & que l'on peut recueillir dans nos hiſtoires, me frappent & m'attirent comme malgré moi vers le grand homme dont les Interprêtes de la Nation & de la renommée inſcrivent aujourd'hui le nom dans leurs faſtes. J'entre autant que je le puis, MESSIEURS, dans vos vues patriotiques, & je préſente à mes Concitoyens l'éloge

---

pouvez faire de lui un Chancelier, un Miniſtre, un Ambaſſadeur, un Général d'armée, mais non pas un Major des Gardes. V. la Vie de CATINAT.

de Nicolas de CATINAT, Maréchal de France;
& Général des armées de Louis XIV.

Sa nobleſſe était ancienne dans la robe. Ses ayeux, diſtingués dans la Magiſtrature, avaient tranſmis juſqu'à lui une ſuite non interrompue de vertus & de talens héréditaires; eſpèce de ſucceſſion la plus honorable de toutes, & qu'il était digne de recueillir. Le nom des CATINAT, dans la Province dont ils étaient originaires, n'était prononcé qu'avec reſpect. Héritier d'un nom révéré, il préféra d'abord à toute autre profeſſion celle qui avait illuſtré ſes peres. Mais bien différent de ces hommes médiocres & vains, qui fiers d'avoir reçu de la fortune la faculté d'acheter une charge de Juge, dédaignent ceux qui n'ont reçu de la nature que les talens de l'Orateur, il commença par exercer la fonction la plus brillante & la plus pénible du Barreau, celle de ſervir d'organe à la vérité, & de ſoutien à l'innocence; car ces titres ne devraient jamais être ſéparés de celui d'Avocat. On ſait qu'il ne plaida qu'une ſeule cauſe. Il la croyait bonne, & la perdit. Il renonça dès-lors au Barreau, non par reſſentiment ou par orgueil; il ne montra jamais ni l'un, ni l'autre dans aucun moment de ſa vie. Mais ſans doute cet eſprit éminemment juſte ne crut pas pouvoir s'accorder avec une Juriſprudence encore trop

arbitraire, & ne voulut être ni Juge, ni combattant dans cette lice tortueuſe, où les loix & l'équité luttent ſi ſouvent dans les ténèbres.

La fortune de la France appelait CATINAT dans nos armées : il y fut remarqué dès ſes premiers pas. Au ſiége de Lille, il attira les regards de Louis XIV, qui ne les arrêta jamais que ſur le mérite, du moins juſqu'au moment où l'habitude des ſuccès lui perſuada dans ſa vieilleſſe que ſon choix créait les talens. Ceux de CATINAT lui parurent mériter l'encouragement le plus flatteur. Il le plaça dans un Corps dont il avait fait l'objet de ſon affection particulière. C'était le Régiment des Gardes; & ſi l'on fait réflexion que ce Corps était compoſé de ce qu'avaient de plus brillant la Cour, la Nobleſſe & les armées, on comprendra tout ce que le Monarque croyait dès-lors devoir faire pour CATINAT, né d'une famille de robe, & ſimple Lieutenant de Cavalerie. Il dut à ſon nouveau grade le bonheur de ſervir dans la plus illuſtre École de la guerre, dans l'armée du Grand Condé. C'était ſans doute un précieux avantage, & quoique les maîtres de l'art aient obſervé peu de rapports entre les principes militaires de Condé qui oſait tout, & ceux de CATINAT qui ne haſardait rien, cependant il eſt des points où les grands talens doivent ſe rap-

procher, & la maturité de Condé devait ſans doute inſtruire la jeuneſſe de CATINAT. Il combattait à cette ſanglante journée de Sénef, où le génie, après avoir peut-être riſqué trop, eut l'honneur de tout réparer. Il y fut bleſſé. Fait pour être apperçu par le Général, comme il l'avait été par le Maître, il reçut des témoignages de l'intérêt qu'il avait inſpiré à tout ce qui ſavait l'apprécier. *Il y a ſi peu de gens faits comme vous*, lui écrivit le Prince, *qu'on perd trop quand on les perd.* Pour peu que l'on connaiſſe le Grand Condé, on ſent qu'une pareille lettre ne pouvait pas être écrite à un homme médiocre.

Jugé propre à tous les genres de ſervice, on le voit tour-à-tour Major général dans une campagne, Commandant de Cavalerie dans une autre, Négociateur à Pignerol, où il s'agit de faire accepter au Duc de Mantoue l'alliance impérieuſe de Louis XIV, & une garniſon françaiſe dans ſes Etats; Gouverneur à Caſal, dans le Montferrat, où placé au milieu d'une domination étrangère, il rétablit la diſcipline parmi nos troupes, que ce ſéjour avait corrompues; ailleurs dirigeant les fortifications ou les ſiéges avec Vauban, ne ſe refuſant à rien, & réuſſiſſant à tout. Nous pourrons dans la ſuite lui rendre grâces au nom de la Patrie de tous ces

différens travaux eutrepris pour elle, & qui nous le montrant sous différens points de vue, nous apprendront tout ce qu'il pouvait être. Voyons d'abord ce qu'il a été. Cette science militaire, dont on fait la première qualité des Héros, & qu'il posséda dans un dégré éminent, est aussi la première qui s'offre à considérer en lui. C'est sur le théâtre du commandement général, où CATINAT monta de bonne heure, que je me hâte de le suivre. Mon sujet me presse & m'entraîne, & le tableau de l'Europe entière se présente d'abord à nos regards.

La France était alors à cette époque également brillante & dangereuse, où le comble de la sagesse serait de tempérer sa propre force, & de résister à sa fortune. Vingt ans d'un règne dont rien n'avait égalé l'éclat, élevaient Louis XIV à ce degré de pouvoir auquel on n'ajoute pas sans en abuser. C'est dans ces momens, où la modération même aurait peine à faire pardonner tant de supériorité, qu'on affectait cette hauteur inflexible qui avertit les faibles de se réunir & d'environner la puissance. Ombre royale ! ombre auguste ! ce n'est pas dans ce Lycée où tu as été invoquée tant de fois, que j'oserais t'adresser un reproche ; c'est toi-même au contraire que j'atteste ici, toi dont la voix doit se faire entendre, & répéter

un aveu qui honora tes derniers momens en inſtruiſant la poſtérité. Les leçons d'un grand Prince appartiennent à tous les ſiècles, & celles que tu as données en te condamnant toi-même, ſont bien loin d'être une injure à ta mémoire.

Sans doute, MESSIEURS, quand Louis XIV en mourant ſe reprochait trop de penchant pour la guerre, ſes regards ſe reportaient ſur-tout vers le temps où nous nous arrêtons, vers les beaux jours qui ſuivirent la paix de Nimègue. En effet, que pouvait-il encore prétendre, & que manquait-il à ſa gloire? La vieille renommée des armes eſpagnoles s'était éclipſée devant celle de ſes Généraux; le génie à peine naiſſant de la Marine françaiſe avait balancé dès ſes premiers efforts, & enfin terraſſé le génie de Ruyter. Il avait porté la foudre ſur les rives d'Afrique. Alger & Tripoli fumaient encore, & le Corſaire inſolent s'était mis à genoux devant ſes vainqueurs, ſur ces mêmes rochers où il avait coutume d'apporter des fers pour enchaîner ſes eſclaves. Les poſſeſſions de l'Autriche & de l'Eſpagne, ajoutées à nos Provinces, étendaient nos frontières en reculant celles de nos ennemis. L'Aigle de l'Empire, ſi terrible ſous Charles-Quint, expiait ſes anciens ravages; il avait perdu la fierté de ſon vol, & n'étendait

plus

plus ses aîles que pour fuir devant nos étendards. La France n'avait pas un ennemi qu'elle n'eût vaincu, pas un allié qu'elle n'eût servi, pas un rival qu'elle ne fît trembler. L'orgueil Castillan & la politique Romaine avaient fléchi sous l'ascendant de Louis XIV, & ce Monarque enfin avait paru à Nimègue comme le Dieu qui dispense les destinées des Rois. Que manquait-il à tant d'avantages, que de préférer à l'ambition de les accroître, le talent de les conserver?

Mais déjà se prépare dans Augsbourg cette ligue si laborieusement tramée entre tant de Princes, & qui réunit tant d'intérêts différens dans le seul intérêt d'abaisser un vainqueur. Là, se sont rassemblés tous les ennemis humiliés de sa gloire, fatigués de son joug ou aspirant à sa dépouille; c'est-là qu'ils sont venus tous mettre en commun leurs affronts & leur vengeance; le Palatin racontant l'embrasement de ses Villes; le Batave, l'inondation de ses Campagnes; l'Empereur réclamant Strasbourg & la Flandre; l'Espagnol révendiquant la Franche-Comté; le Savoyard mettant à prix son alliance, & marchandant quelques cantons d'Italie; l'Electeur de Brandebourg irrité de ses défaites, & dévouant au service de la Maison d'Autriche une puissance devenue depuis si formidable à cette même Maison, sous le plus grand de ses succes-

ſeurs ; c'eſt dans Auſbourg qu'après avoir fermenté long-temps, s'embrâſent enfin par leur mélange tant de rivalités, de haines & de fureurs ; c'eſt de ce foyer que part l'incendie dont les flammes menacent d'envelopper la France. Une main infatigable en alluma les feux, & les nourrit ſans relâche. C'eſt celle de Naſſau, ce dangereux ennemi, ce rival conſtant de Louis XIV, compté parmi les Guerriers célèbres, malgré ſes fréquentes défaites, & parmi les grands Princes, malgré ſon uſurpation ; dont l'ambition ſourde & diſſimulée ſe ſervit avec tant d'art des alarmes qu'inſpirait l'ambition éclatante du Roi de France ; qui parut rechercher la gloire d'être le vengeur de l'Europe, comme Louis XIV celle d'en être l'Arbitre ; & qui par l'activité de ſes négociations & de ſa haine, fut peut-être auſſi funeſte à ce Monarque, qu'Eugène & Malboroug par leurs talens & leurs victoires.

Tranquille au milieu de tant d'ennemis, Louis XIV diſtribue ſes ordres à cette foule de grands hommes qui ſemblaient ſe multiplier avec ſes dangers, & ſe ſuccéder les uns aux autres pour le défendre & le ſervir. Condé, Turenne, Créqui n'étaient plus : Luxembourg, Boufflers, CATINAT ſe préſentaient pour les remplacer. Tandis que Luxembourg triomphe ſur les bords

de la Moselle, tandis que les pavillons réunis d'Angleterre & de Hollande, long-temps dominateurs des mers, en abandonnent l'empire au pavillon Français, & fuient, à la vue de Dieppe, devant Tourville & Châteaurenaud, CATINAT, déjà digne de mêler son nom à tous ces noms fameux, va porter les drapeaux de Louis XIV dans les Vallées du Piémont, & la même année déjà mémorable par les trophées de Fleurus & par nos victoires sur l'Ocean, devait l'être encore par la journée de Stafarde. Le vulgaire ne se rappelle ces noms, si souvent répétés, que comme des titres de la vanité nationale; le Moraliste n'y voit que des jours de destruction; le Militaire y cherche les leçons détaillées & approfondies de son art; l'Orateur citoyen, chargé d'y retracer le génie de son Héros, ne peut qu'en saisir les principaux traits, & les offrir dans tout leur jour à la Patrie reconnaissante & à l'admiration des hommes.

Le Duc de Savoie, déjà lié depuis long-temps par un traité secret avec l'Espagne & l'Empire, prétendait dérober à la France ses fraudes politiques, du moins jusqu'au moment où les secours de ses nouveaux alliés pourraient repousser la vengeance toujours prompte & jusqu'alors inévitable de Louis XIV. Mais

CATINAT était chargé de cette vengeance, & si le Duc la suspendit quelque temps par des paroles trompeuses, il ne l'arrêta point par les armes. Tout ce qu'il obtint à force d'artifices, c'est qu'Eugène eut le temps de le joindre à la tête d'un corps d'Allemands & d'Espagnols, Eugène qui commençait alors, ainsi que CATINAT, la carrière de la gloire dans le commandement des armées. Il semblait que la fortune voulût opposer dès leurs premiers pas ces deux hommes qui devaient immortaliser leur nom, l'un en combattant la France, & l'autre en la servant: & c'était sur les rives du Pô que ces deux Concurrens illustres allaient faire l'un contre l'autre le premier essai de leurs forces & de leurs talens.

Les deux armées, remarquables par leurs Chefs, ne l'étaient point par leur nombre. Eugène & le Duc de Savoie, en réunissant leurs troupes, n'avaient pas vingt mille hommes. CATINAT en avait beaucoup moins. Mais Turenne n'en commandait pas plus, quand il étonna l'Europe des prodiges de la campagne d'Alsace, & la renommée qui était accoutumée dans ce siècle à voir exécuter de grandes choses avec de petites armées, pouvait arrêter ses yeux sur celle de CATINAT. L'ennemi retranché près de Villefranche, dans un camp à l'abri

de toute insulte, semblait vouloir se borner à couvrir ses possessions. CATINAT était chargé de soutenir en Italie l'honneur des armes françaises, par-tout ailleurs triomphantes, & de faire sentir à un Allié infidèle la colère & la puissance de Louis XIV. Pour remplir ces deux objets, ce n'était pas assez des ordres que réitérait Louvois de porter par-tout la flamme & le ravage. Dans ces dévastations qui ajoutent aux horreurs de la guerre, CATINAT ne pouvait trouver que fort peu de gloire & beaucoup d'inhumanité, & cette vengeance ne pouvait lui paraître digne ni d'un Roi, ni d'un Général. Il voulait signaler cette première campagne de Piémont par une action d'éclat, persuadé d'ailleurs que s'il faut éviter les batailles dans son propre pays, où l'on perd tout par une défaite, il faut les chercher dans le pays ennemi, où l'on n'a rien que par la victoire. Mais comment tirer de son poste un ennemi habile qui en sentait tout l'avantage? Comment hasarder devant lui des mouvemens dont il pouvait profiter avec des forces supérieures? Dans ces circonstances, les manœuvres feintes & les menaces simulées sont des pièges dangereux, où peut être pris celui qui les a tendus; en un mot tromper Eugène, le forcer à se battre, & le vaincre, était un coup

d'essai qui pouvait faire honneur aux plus grands Capitaines, & ce fut celui de CATINAT.

Il fait passer le Pô à son avant-garde, qui se porte sur Saluces, dont les fauxbourgs sont aussi-tôt forcés. La Cavalerie couvre le reste de l'armée, qui dans sa marche est obligée de prêter le flanc à l'ennemi. Le Duc de Savoie croit avoir trouvé le moment favorable qu'il faut saisir. Il s'ébranle, & ses troupes sortent du camp qui les renfermait. CATINAT instruit de tout, observait les mouvemens des Alliés. Les derniers rayons du soleil, qui tombant sur leurs armes semblent dénombrer leurs bataillons; les tourbillons de poussière élevés entre leurs colonnes qui se rapprochent & se resserrent de momens & momens, tout lui annonce qu'enfin l'ennemi médite une action générale que la nuit seule va suspendre, & que le jour naissant verra commencer. CATINAT est au comble de ses vœux; il ordonne aussi-tôt que son avant-garde repasse le fleuve à la faveur des ténèbres. Mais la victoire devait lui coûter à obtenir, autant qu'elle avait coûté à préparer. Les premières clartés de l'aurore lui montrent l'armée des Alliés couverte de droite & de gauche par des marais qu'on juge impraticables, & formant un front d'une effrayante pro-

fondeur. Preſſé entr'eux & le Pô[1], il fallait, avec des forces inégales, les renverſer ou périr. A tant de dangers CATINAT oppoſe des troupes que la victoire n'a jamais encore abandonnées, le coup d'œil obſervateur qu'il porte ſur tout, & qui ne l'a jamais trompé, enfin les ſentimens d'un Général de Louis XIV, donnant bataille pour la première fois.

Ce Général qui montra le caractère d'un Sage à la tête des armées, qui ſoumit tous les objets à ſes études & à ſes réflexions, nous pardonnera ſans doute de ſuſpendre un moment le récit de ſes triomphes pour obſerver le ſpectacle de nos guerres oppoſées à celle de l'Antiquité. Dans la manière de s'armer & de combattre, dans l'attaque & la défenſe des places, dans la diſcipline & dans la tactique, quels changemens prodigieux a dû produire la découverte des exploſions du ſalpêtre, ce pas que l'homme ſemble avoir fait vers le ciel pour en dérober le tonnerre, & qui n'a fait que lui ouvrir un chemin plus prompt vers la mort ! Tranſportons ſur nos champs de bataille les Généraux de la Grèce & de Rome ; qu'ils regardent nos ſoldats, ces machines héroïques dont on a exalté la tête & diſcipliné le bras, également admirables dans leurs mouvemens & dans leur immobilité ; qu'ils les voient au milieu du péril,

du carnage, & du fracas des foudres qui grondent, & tombent, & frappent autour d'eux, exécuter des manœuvres dont la précision & la vîteffe feraient encore étonnantes même dans le calme de la fécurité; qu'ils les contemplent dans ces momens d'épreuve, fi fréquens dans nos guerres, où le courage humain eft pouffé jufqu'à fon dernier effort, celui d'attendre la mort fans la repouffer, de la voir fans la fuir, de la recevoir fans fe venger; & fi la prééminence du génie militaire, conteftée entre nos Héros & ceux des Anciens, refte encore indécife, au moins faudra-t-il avouer que dans nos guerres modernes l'homme paroît plus grand; que la mort s'y préfente fous des formes plus multipliées & plus terribles; qu'on y fignale un héroïfme plus rare, une valeur plus réfléchie, plus fublime; qu'enfin l'on doit reconnaître dans nos fiéges & dans nos batailles des chef-d'œuvres d'une induftrie meurtrière, où tous les arts réunis ont perfectionné l'art de détruire.

Si ces grandes leçons ont dû jamais être développées dans toute leur étendue, c'eft fans doute entre Eugène & CATINAT. Le Général Français voyait redoubler les obftacles & les dangers à chaque pas qu'il faifait vers les ennemis. Des haies profondes bordées d'artillerie,

de larges fossés défendent l'accès de ces marais qui sont eux-mêmes une défense, & qui pourtant sont le seul chemin qui puisse mener à la victoire. L'impétuosité française devenue proverbe (1) en Italie depuis les guerres de Charles VIII, fait sentir d'abord son ascendant ordinaire. Les premiers retranchemens, défendus par l'élite des troupes de Savoie & d'Allemagne, défendus par Eugène lui-même, sont emportés, repris & emportés de nouveau. Nos escadrons se précipitent l'épée à main, & percent les bataillons Allemands & Espagnols. La victoire est disputée plus long-temps au centre, où des lignes plus profondes opposent une résistance plus opiniâtre & plus sanglante. Là, combat le jeune Duc de Savoie avec la valeur bouillante de son âge & la résolution d'un Souverain qui défend ses Etats. Mais l'ame ardente du Guerrier Français semble alors s'irriter par l'obstacle, & la tête tranquille du Général semble s'éclairer par le péril. La seconde ligne de notre armée s'ébranle; & comme déjà sûre de décider le sort de cette journée, fait retentir par avance le cri de la victoire & le nom de CATINAT, qui désormais seront toujours réunis.

(1) La Furia Francésé.

Ce double signal n'est pas un présage trompeur : les Alliés plient de tous côtés. Le Vainqueur les poursuit loin du champ de bataille. L'épaisseur des bois & celle de la nuit favorise la fuite des vaincus, & Louis XIV, parmi les titres de son règne, peut compter une victoire de plus.

La prise de Saluces, celle de Suze, place importante & la clef du Piémont, sont les fruits de cette journée, & assurent au Vainqueur ces solides avantages sans lesquels une bataille gagnée n'est qu'un carnage inutile. Déjà le superbe & impatient Louvois se croit maître de Turin, & accuse la lenteur & la timidité de CATINAT. L'un de son Cabinet de Versailles ne voyait que des triomphes, des conquêtes & des vengeances; il envoyait des ordres absolus, & semblait croire que ses ordres devaient applanir les montagnes, ouvrir le passage des rivières, créer des communications & des magasins. L'autre, placé dans le centre des difficultés, les comparaît à ses moyens, jugeait ce qu'on pouvait faire & ce qu'on devait craindre, calculait les hasards d'une entreprise & les suites d'un mauvais succès. Ici commence ce combat du Général & du Ministre, si souvent renouvellé, cette espèce de guerre la plus pénible de toutes, parce que le génie armé contre les

lumières de l'ennemi, ne l'eſt pas contre les erreurs du pouvoir; parce que le plus grand effort de la raiſon qui juge, eſt de ſe ſoumettre à l'autorité qui ſe trompe; enfin parce que s'il eſt pour un grand cœur une plaie douloureuſe & cruelle, c'eſt ſurtout l'injuſtice du maître qu'il ſert, & le mal fait à la Patrie qu'il défend. C'eſt dans cette lutte continuelle dont nul Général n'eut à ſouffrir plus que CATINAT, & dont nul ne ſe tira avec plus de gloire, c'eſt dans cette ſuite de contrariétés que ſon ame toute entière va ſe déployer à nos yeux. D'autres orages vont l'aſſiéger encore, d'autres épreuves lui ſont réſervées. La réputation de ſes talens militaires eſt établie. A meſure que de nouveaux ſuccès vont l'accroître, que de nouvelles récompenſes vont l'honorer, la jalouſie, l'intrigue, la calomnie, l'injuſtice, tout ce cortège du mérite éclatant va s'attacher à ſes pas. Il ne marchera plus que dans le ſentier des contradictions: & c'eſt-là, MESSIEURS, que dans chaque moment de ſa vie vont ſe développer les traits frappans de ce grand caractère annoncé à votre admiration. Dans un ſeul & même tableau vont ſe réunir & briller enſemble ſes exploits guerriers & ſes vertus patriotiques, qui ne peuvent pas être ſéparés. Avec les uns il combattra la Savoie, l'Eſpagne, l'Empire & Eugène; avec

les autres, Louis XIV, Louvois, la Cour & l'Envie. Cette égalité d'ame, de principes & de conduite, cette ſingulière modération qui ne s'eſt jamais démentie, eſt en morale une eſpèce de prodige, qui de tous les ſpectacles que nous offre le règne de Louis XIV, eſt peut-être le plus digne de fixer les yeux du Sage, & d'être propoſé en exemple à tous les Hommes d'Etat.

C'eſt après la campagne de Stafarde, la priſe de Saluces & de Suze que Louvois écrivait à CATINAT ces propres paroles: *Quoique vous ayez fort mal ſervi le Roi cette campagne, ſa Majeſté veut bien vous continuer votre gratification ordinaire.* Nous verrons ailleurs quelle était cette grâce qu'on lui faiſait valoir. Nous aurons lieu d'admirer plus d'une fois ſon extrême déſintéreſſement. Mais eſt-ce bien à lui qu'on écrit cette étrange lettre? Et quel en était le prétexte? Il faut le dire; c'eſt faire connaître à la fois Louvois & CATINAT. D'abord trompé par la parole royale du Duc de Savoie, CATINAT n'avait pu ſe réſoudre à ravager ſon pays avant d'être au moins certain de ſa défection: & par ce délai, il avait donné le temps aux Alliés de ce Prince de le joindre, & d'être battus avec lui à Stafarde. Après cette victoire, la ſaiſon déjà avancée, il avait mieux aimé accorder les honneurs de la

guerre à trois cens braves gens qui défendaient la citadelle de Suze ; que de les réduire au désespoir, en s'obstinant à les prendre à discrétion. Tels étaient les griefs qui effaçaient aux yeux du Ministre une bataille gagnée & deux Villes prises. On conçoit pourtant que CATINAT ait pu se mettre au-dessus de cette injure. La renommée parlait assez pour lui ; d'ailleurs cet homme modeste, qui ne croyait jamais avoir fait plus que son devoir, jouissait du moins, quand il l'avait rempli, d'une satisfaction intérieure qu'il devait être difficile de lui arracher. Il pouvait se consoler sans doute des duretés despotiques de Louvois. Mais quand l'impétueuse fierté de ce Ministre ordonnera des opérations impossibles, faites pour exposer l'armée & les Provinces, c'est alors qu'il faudra plaindre CATINAT. Des circonstances qui lui étaient particulières ajouteront encore à ses perplexités. Il devait à Louvois son avancement, & ce qu'il appelait sa fortune, c'est-à-dire le bonheur de servir l'Etat ; car c'est la seule que lui valut le commandement des armées, & c'est à ce titre qu'il regardait Louvois comme son bienfaiteur. Qu'on ne s'étonne point, malgré la différence de leur caractère, de voir CATINAT avancé par Louvois. Ce Ministre aimait le mérite, du moins jusqu'au

moment où il pouvait en devenir jaloux, & les ames altières & impérieuses n'ont point d'éloignement pour les esprits doux & modérés; elles en attendent de la dépendance. Louvois avait pu haïr dans Turenne un grand Seigneur qui se souvenait de sa naissance, un grand homme qui sentait sa force, quoiqu'il ne la fît pas sentir, & qui plutôt que de plier sous le crédit & la fierté d'un Ministre, consentait à faire souvent la guerre sans argent & sans secours. Il avait pu au contraire accueillir CATINAT, qui n'apportant au service d'autres titres que ceux du talent & du zèle, pouvait paroître sa créature. L'ambition des hommes en place est de dominer sur toute espèce de mérite par le pouvoir ou par les bienfaits, & rarement ils pardonnent à quiconque veut échapper à l'un ou à l'autre.

CATINAT, nous l'avons dit, n'avait d'autre ambition que celle d'être utile. Placé dans tous les emplois qui l'avaient conduit rapidement de grade en grade, trouvant toujours ses récompenses au-dessus de ses services, il joignait à tous les liens qui l'attachaient à Louis XIV & à son Ministre, ceux de la reconnaissance. En travaillant pour l'État, il songeait avec plaisir qu'il travaillait pour leur gloire, & ne croyait jamais s'acquitter envers eux. Mais dans le

commandement qu'ils lui avaient confié, il ne partageait point leur mépris pour les ennemis de la France. Ce mépris était alors parmi nous un préjugé dominant, qui n'eſt peut-être pas ſans excuſe. C'était un des effets de nos proſpérités, & ce fut une des cauſes de nos diſgrâces. Le nom du Roi, l'étoile du Roi, les troupes du Roi, ces mots répétés ſans ceſſe dans Verſailles & dans la Capitale, firent pluſieurs fois commettre des fautes dans nos armées. Par un orgueil mal entendu, on ſe croyait obligé de mépriſer les ennemis de Louis XIV. Ce dédain, dans le temps de nos ſuccès, égara même quelquefois de grands hommes. Car les grands hommes ſont auſſi entraînés par leur ſiècle; il fit battre Créqui à Conſarbruck: Créqui dont tant d'exploits réparèrent d'ailleurs & couvrirent la faute, & qui mourut digne de tant de regrets. C'eſt avec la même infériorité de forces, avec cette même confiance mépriſante que Condé lui-même engagea contre le Prince d'Orange l'affaire de Sénef, où il paya de tant de ſang le vain honneur du champ de bataille & la gloire d'un danger dont lui ſeul pouvait ſortir.

Tels n'étaient point les principes de CATINAT. Portant dans le métier des armes la raiſon d'un Philoſophe & les ſentimens d'un

Citoyen, il ne voyait dans la guerre qu'un crime public, une calamité des peuples, dont on ne se délivrait que par la victoire, & ce n'est qu'à ce titre qu'il estimait l'art de vaincre. Il se voyait, en qualité de Général, chargé de dispenser trois choses, dont l'usage décide du sort de la guerre, le temps, l'argent, & ce qui est infiniment plus précieux, & qu'on prodigue avec la même légèreté, le sang des hommes. Le temps que l'on perd également par trop de précipitation ou de lenteur, il l'employait à méditer mûrement ses projets, persuadé que l'on regagne par la célérité de l'exécution le temps que l'on met à s'assurer des moyens. L'argent qui s'échappait par tant de routes des trésors de l'Etat, l'argent lui manqua souvent. Nul ne sut mieux y suppléer par l'ordre qu'un esprit sage porte dans tous les objets, par l'économie dont il donnait l'exemple, par la patience dont il rendait le Soldat capable, par la réserve qu'il mettait dans les grâces pécuniaires de la Cour, qui multipliées avec trop de profusion, ameneraient l'esprit de finance jusques dans le champ de l'honneur. Enfin de tous les Généraux de Louis XIV, il était celui qui demandait le moins pour lui même, qui distribuait le mieux les grâces dans son armée, & qui coûtait le moins à l'Etat. Si économe des biens

de

de la Patrie, combien devait-il l'être davantage du ſang de ſes enfans ? Il eſt vrai que cette qualité ne tient pas ſeulement aux diſpoſitions de l'ame; elle dépend auſſi de la ſcience du commandement : & l'art d'épargner les hommes à la guerre eſt celui de les conduire. Mais cependant n'eſt-il pas trop commun dans l'hiſtoire du génie de voir l'humanité ſacrifiée à la gloire ? Une entrepriſe douteuſe & brillante, une victoire inutile n'a-t-elle pas plus d'une fois fait couler des flots de ſang ? Si j'étais forcé de louer un de ces Héros deſtructeurs, je croirais, je l'avoue, au milieu de mes louanges, m'entendre appeler par des mânes plaintifs, & environné de ſpectres menaçans, tranſporté ſur un champ couvert d'oſſemens & de tombes, m'entendre dire par cette foule de victimes : c'eſt ici que nous avons été immolés à l'orgueil d'un homme, & enlevés à la Patrie. Ame de CATINAT ! ame pure & éclairée ! des idées juſtes du devoir & de la gloire t'avaient donné des ſentimens plus humains ! O CATINAT ! pour un Sage tel que toi, toute victoire qui n'était pas néceſſaire était un crime.

Hélas ! quand elle eſt néceſſaire, elle eſt encore déplorable, & CATINAT mettait l'honneur de ſon art à la rendre moins ſanglante. Nul Capitaine ne parut plus jaloux que lui de ré-

duire toutes ſes opérations en calculs, & ſes calculs en démonſtrations. Il ne donnait rien à la vaine gloire, tout à l'utilité, & ne laiſſait à la fortune que ce qu'il était impoſſible de lui ôter. On peut, en liſant ſes campagnes, lui rendre ce témoignage, qu'il ne reſta jamais au-deſſous de ce qu'il pouvait, & qu'il ne tenta jamais au-delà. Quand malgré lui on entreprit davantage, le ſuccès juſtifia toujours le plan qu'il avait préféré, & les craintes qu'il oppoſait au plan qu'on avait ſuivi. Cette juſteſſe de vues, cette ſûreté de démarches, cette maturité de réflexions lui avaient fait donner par les Soldats un nom qui le peint bien : ils l'appellaient *le Pere la Penſée*, mot qui comme toutes les dénominations militaires eſt le cri de la vérité. Un Général n'a jamais de meilleur juge que ſon armée.

C'eſt dans les lettres de Louvois & de CATINAT, c'eſt dans cette correſpondance du Général & du Miniſtre qu'il faut obſerver ce choc continuel de deux eſprits ſi différens, dont l'un voulait toujours ce qui pouvait flatter le Roi, l'autre ce qui importait à l'Etat. En preſſant le ſiége de Turin, Louvois n'avait conſulté que l'impatience orgueilleuſe de Louis XIV, ébloui de l'idée d'aſſiéger ſon ennemi dans ſa Capitale. CATINAT n'avait pu l'en détourner qu'en lui

propofant une autre conquête, celle du Comté de Nice; conquête que la facilité de faire paffer par mer des fecours & des munitions rendait auffi fûre, que l'autre était impoffible. Mais quand on eut vu Villefranche prife auffi-tôt qu'attaquée, quand on vit le Château de Nice, ce fameux boulevard, cet écueil où l'on s'était brifé tant de fois, défendu par des troupes d'élite, & approvifionné pour un long fiége, ne coûter à CATINAT que cinq jours de tranchée, des fuccès fi rapides ne permirent plus à Louvois de regarder comme difficile aucune entreprife que Louis XIV & lui auraient ordonnée. Ses avides regards fe tournèrent de nouveau fur Turin. Veillane, Carmagnole, Coni, qu'il fallait prendre, & qu'on laiffait derrière foi, la dangereufe néceffité de tirer de loin des fubfiftances dans un pays coupé de montagnes & de rivières, couvert de gorges & de défilés, le danger certain de voir les communications interceptées, la fituation avantageufe de Turin, qui rend fi difficile à attaquer toute armée qui faura s'y appuyer, tant de périls qui frappaient CATINAT faifant la guerre en Piémont, n'effrayaient point Louvois qui la dirigeait dans Verfailles. Et que d'adreffe encore, que de circonfpection il fallait avec ce Miniftre pour combattre fes idées fans effaroucher fon amour-

propre, & pour le convaincre sans l'humilier! Si quelqu'un pouvait manier avec dextérité cet esprit violent & superbe, c'était sans doute CATINAT. Jamais la raison ne fut plus douce, ni la supériorité plus modeste. D'ailleurs il se souvenait toujours de ce qu'il devait à Louvois; il respectait ses talens réels & ses grands travaux, & avait pour lui le ménagement le plus délicat de la reconnaissance & de l'amitié; celui de ne pas trop heurter des défauts qu'on n'espère pas de corriger. Cependant tout fut inutile. La discussion finit par un ordre, & ce fut celui de marcher sur Ivrée & sur Turin. Toute l'armée est dans l'étonnement & l'inquiétude. *Messieurs*, dit tranquillement CATINAT, *je sais ce que c'est qu'un ordre : marchons.* Et il ne songe plus dès ce moment qu'à faire disparaître par ses efforts les obstacles qu'a montrés sa prudence. Mais pour cette fois pourtant ses épreuves devaient se borner à l'obéissance : la réflexion ramena Louvois, & l'ordre fut révoqué. Il est vrai que le dépit du Ministre, forcé de revenir sur ses pas, eut besoin de se consoler encore par quelques lignes un peu dures. Il reprochait à CATINAT dans sa lettre *de se faire des monstres pour les combattre.* Mais CATINAT venait de sauver l'armée & la gloire de l'Etat. Quelle injure n'aurait-il pas oubliée à ce prix?

Libre enfin de ſuivre une marche régulière, il prend Veillane & Carmagnole. Coni ſeul reſte entre nous & Turin; il fallait aſſiéger Coni. CATINAT qui devait étendre ſa vue ſur tout le théâtre de la guerre, ſe réſerve le ſoin de protéger le ſiége; mais malheureuſement Feuquières y eſt employé; Feuquières qui a déposé dans ſes Mémoires des monumens de ſes connaiſſances, de ſes paſſions & de ſes inimitiés; Feuquières, ennemi de ſon Général, & dont la haine ne ſervira qu'à développer dans CATINAT des vertus & des reſſources nouvelles: Feuquières cependant, doué d'un mérite militaire très-diſtingué, & d'autant moins excuſable d'avoir ſenti l'envie. Envie, partage éternel de la médiocrité, ennemie naturelle du talent, comment peux-tu donc habiter avec lui? Ah! cette alliance monſtrueuſe eſt le plus grand outrage que tu puiſſes lui faire; qu'il ſoit plutôt l'objet continuel de tes fureurs, que d'être un ſeul moment le complice de tes baſſeſſes.

CATINAT n'ignorait pas les ſentimens de Feuquières à ſon égard. Ils étaient publics & prouvés. Cet Officier jaloux du commandement, ne ſongeait qu'à perdre un Général qu'il déſiraît de remplacer, ou qu'au moins il eût voulu conduire. Dans une correſpondance ſecrete avec le Miniſtre, il décriait les démarches prudentes de

CATINAT, & flattait les erreurs audacieuſes de Louvois : enfin, il avait fait échouer une entrepriſe ſur Veillane, par l'ambition coupable de ravir pour lui ſeul une gloire qu'il aurait pu partager. Ah! quand l'ambition n'eſt pas la plus noble des paſſions, elle en devient la plus vile. Devoir, honneur, patrie, y aurait-il donc de la gloire ſans vous? Les verrons-nous ſubſiſter encore ces principes meurtriers, qui plus d'une fois, de nos jours? ... Je m'arrête. Les anciens défendaient de prononcer des paroles ſiniſtres dans des jours favorables ; & ſous un Monarque qui ne chérit & n'appelle que la vertu, qui oſera compter ſur les ſuccès du vice, & ſur l'impunité du crime?

CATINAT, capable de pardonner à ſon ennemi ſans le mépriſer, & de rendre juſtice à ſes talens en excuſant ſes torts & ſes défauts, n'avait pris de lui qu'une vengeance bien généreuſe; il le mettait à portée de réparer ſa faute; mais ce ne fut pour Feuquières que l'occaſion d'en commettre d'autres. Il ne ſe ſert de l'aſcendant de ſes lumières que pour égarer Bulonde qui commande au ſiége. Une attaque riſquée contre toutes les règles, nous coûte nos plus braves ſoldats, qui toujours les premiers au péril, ſont les premières victimes de l'imprudence. Le déſordre & le découragement ſe

mettent dans nos troupes, & s'augmentent encore à l'approche du Prince Eugène. Le siége est levé avec la plus honteuse précipitation ; le fruit de nos conquêtes est perdu. La route de Turin, cette route que Louis XIV désirait tant de voir ouvrir, & que CATINAT avait frayée par tant de soins, se ferme devant nous. Quelle perte pour un Général! Que de sujets de ressentiment & de vengeance ! CATINAT ne se permet pas même la plainte. Dans le blâme universel qui éclate de toutes parts, sa voix est la seule qui ne s'élève pas contre Feuquières : on le presse en vain de déférer le coupable à la Cour ; *Je ne veux point*, dit-il, *me rendre dénonciateur.* Il ne répond pas même à la calomnie, qui profitant de son silence, essaie de rejetter sur lui la faute qu'il dédaignait de faire punir. Immobile au milieu des passions humaines qui frémissent autour de lui, seul il semble n'en pas entendre le fracas, n'en point ressentir les secousses. L'emploi le plus ordinaire du génie, celui de réparer le mal qu'il n'a pas été le maître d'empêcher, est le seul dont il s'occupe. Il voit Eugène & le Duc de Savoie, enhardis par notre dernier revers & par la jonction des troupes de Bavière, s'avancer avec des forces très-supérieures, & menacer à la fois Pignerol & Suze. Une marche forcée les porte sur cette dernière

Place : il s'y jette lui-même avec l'élite de ses Troupes ; il voit celles des ennemis se séparer en colonnes éloignées les unes des autres, pour occuper les diverses hauteurs qui entourent la Ville. Sa promptitude à saisir le moment décisif égale sa patience à l'attendre. Il part de Suze, fond avec l'impétuosité de la foudre sur tous ces corps séparés qui ne peuvent se secourir, les replie l'un après l'autre, les disperse, dissipe en un moment cette nombreuse armée des alliés, leurs desseins & leurs espérances. Eugène & le Duc de Savoie, qui du faîte de l'Eglise de Méane, voient cette déroute imprévue, ont à peine le temps d'en descendre, & vont se cacher au fond du Piémont. Nos conquêtes sont assurées, la réputation de nos armées est rétablie. Montmélian, devant qui l'on avait une fois échoué, ne nous résiste plus. Sa prise nous rend la supériorité d'une Campagne qui sembloit perdue ; & CATINAT se montre par ses talens au-dessus des revers, & par l'élévation de son ame, au-dessus des offenses & des trahisons.

C'est au milieu de tant de gloire qu'il pleura la mort de Louvois. Si l'on ne pense qu'aux contradictions mortifiantes qu'il en essuyait, on sera surpris peut-être qu'il ait mis tant de sensibilité dans ses regrets ; mais les belles ames trouvent la reconnaissance rrop douce, pour per-

mettre qu'on les en diſpenſe. CATINAT regrettait la perte que faiſait la France, & la ſienne propre ; il regrettait un Miniſtre qui au travers de ſes hauteurs & de ſes caprices, avait pourtant ſu l'apprécier & même l'aimer : il regrettait ſur-tout l'homme que remplaçait Barbéſieux ; Barbéſieux, dont le deſpotiſme était le plus inſupportable de tous, celui de l'incapacité préſomptueuſe. La modération de CATINAT fut éprouvée par des chagrins plus amers, & des dégoûts plus rebutans. Il ne ſongea pas à la retraite. Quel Citoyen y ſonge, tant qu'il peut être utile ? Mais il la déſira. Si les grands hommes n'étaient ſoutenus dans leurs travaux, les uns par l'amour de la gloire, les autres par l'amour du devoir, le monde ſerait abandonné au méchant, & à l'homme médiocre.

Tant d'amertumes devaient cependant être compenſées par de grands dédommagemens ; & CATINAT devait trouver un conſolateur auguſte. Ce Prince qui avait tant appris à mééſtimer les hommes, & qui ſur la fin de ſes jours ſe plaignait de l'avoir appris, avait conçu pour CATINAT, une eſtime profonde, qu'il lui conſerva toujours, même lorſque dans la ſuite il parut lui retirer ſa faveur. La ſageſſe ſi rare & ſi heureuſe de ſes opérations militaires, celle de ſon caractère, plus rare & plus heureuſe en-

core, avaient frappé ce Monarque, ſur-tout lorſqu'après avoir couvert la Savoie & le Dauphiné, que le partage de nos forces contre des Alliés nombreux nous réduiſait à défendre, CATINAT vint à Verſailles, concerter avec le Roi le plan d'une Campagne que la journée de la Marſaille devait rendre ſi mémorable. Cette époque eſt la plus belle de ſa vie. Le Roi l'honore de l'accueil le plus flatteur, goûte tous ſes principes, adopte tous ſes avis, & à peine revenu dans ſon camp, CATINAT reçoit ce ſceptre des Guerriers, que la renommée lui donnait depuis ſi long-temps, & qu'il n'a brigué que par des victoires. Il apprend qu'en liſant ſon nom parmi ceux des Maréchaux de France, le Roi s'eſt écrié: *C'eſt bien la vertu couronnée.* (1) Alors cette ame ſortant pour la première fois de ce calme où elle avait coutume de repoſer, paraît tranſportée d'une joie pure & naïve, qu'elle a peine à contenir, & qu'elle a beſoin d'épancher. Elle s'y livre toute entière. Ce digne citoyen qui a tout fait pour l'Etat & pour ſon Roi, reçoit enfin de l'un & de l'autre la plus brillante des récompenſes, qu'il ne peut devoir qu'à ſes ſervices, puiſqu'il ne la doit ni à la

(1) C'eſt M. de Fenelon qui le lui apprit.

naissance, ni au crédit. Il a une raison de plus de chérir la Patrie & son Prince, si pourtant il est possible d'ajouter aux sentimens qu'il a pour eux. *Je suis agité*, disait-il, *d'une joie que je ne connoissais pas encore.* Ah ! les Rois sont grands, puisqu'ils peuvent donner cette joie à la vertu !

CATINAT était parvenu à ce dernier terme des dignités militaires, qui peut être celui de l'ambition. Mais il n'en est aucun pour la gloire. La sienne devenait tous les jours plus éclatante. Il n'y en a guère en France dans laquelle il n'entre de la mode, & il fallait qu'il eût à son tour cette espèce de succès qu'il ne cherchait pas. Jusques-là le nom du Duc de Savoie, qui n'était pas le plus imposant de nos ennemis, celui d'Eugène même, qui n'avait pas encore acquis ce lustre qu'il obtint depuis par nos disgrâces, la nature du pays, & le petit nombre des troupes, qui ne permettaient guère les grandes batailles, peut-être même le peu d'empressement des Courtisans à servir sous un Général qui n'était pas né grand Seigneur, l'éclat que la présence de Louis XIV répandait sur d'autres expéditions, la rivalité célèbre de Luxembourg & du Prince d'Orange attirant les regards de l'Europe, toutes ces causes réunies n'avaient pas permis que les exploits qui établissaient chaque

jour la réputation de CATINAT, fussent le principal entretien de la Cour & de la renommée. Mais quand la beauté de ses manœuvres, d'autant plus reconnue qu'elle fut plus examinée, eut réuni les suffrages des meilleurs Juges ; quand, de son propre mouvement, Louis XIV, qui mettait le sceau à toute espèce de gloire, l'eut élevé au faîte des honneurs, quand Madame de Maintenon qui ne l'aima jamais, lui eut écrit une lettre de félicitation, alors il fallut être de l'armée de CATINAT, il fallut apprendre la guerre sous lui. Vendôme qui depuis en donna de si belles leçons, voulut, ainsi que son frère, étudier sous ce grand Maître l'art qu'il avait déjà étudié sous Luxembourg. Cette fameuse Gendarmerie qui venait de se couvrir de tant de lauriers dans les plaines de Leuze, alla partager ceux de CATINAT. Il est vrai que le Roi, qui lui envoyait des Princes, le bâton de Maréchal & la Gendarmerie, ne pouvait pas lui envoyer d'argent. Le soldat manquait de tout, de vivres, d'habit, de chaussures, de munitions & de paye. Depuis long-temps on ne subsistait que d'emprunt. Une armée dans cet état n'est pas facile à mouvoir. Les ennemis bloquaient Cazal & assiégeaient Pignerol. Il fallait vaincre mille obstacles avant d'aller vaincre à Marsaille. C'était pourtant là que

CATINAT, après que Louis XIV ſe fut acquitté envers lui, allait s'acquitter envers Louis XIV.

Quel moment, MESSIEURS, qu'une bataille pour un homme tel que CATINAT, déjà familiariſé avec l'art de vaincre, & capable de la conſidérer en Philoſophe, en même temps qu'il la dirigeait en Guerrier ! Quel ſpectacle que cette foule d'hommes raſſemblés de toute part, qui tous ſemblent n'avoir alors d'autre ame que celle que leur donne le Général ; qui agrandis les uns par les autres, élevés au-deſſus d'eux-mêmes, vont exécuter des prodiges dont peut-être chacun d'eux, abandonné à ſes propres forces, n'eût jamais conçu l'idée ! Ah ! la multitude eſt dans la main du grand homme ; on n'en fait rien qu'en la transformant, pour ainſi dire, qu'en faiſant paſſer en elle un inſtinct qui la domine, & qu'elle n'eſt pas maîtreſſe de repouſſer. Alors le péril, la mort, la crainte, les petits intérêts, les paſſions viles s'éloignent & diſparaiſſent ; le cri de l'honneur, plus fort, plus impoſant, plus retentiſſant que le bruit des inſtrumens militaires, & que le fracas des foudres, fait naître dans tous les eſprits un même enthouſiaſme ; le Général le meut, le dirige, l'anime & ne le reſſent pas ; ſeul, il n'en a pas beſoin. La penſée du ſalut de tous le remplit

ſans l'agiter ; elle occupe toutes les forces de ſa raiſon recueillie. Tout ce qui ſe fait de grand lui appartient, & lui-même eſt au-deſſus de cette grandeur. Son œil toujours attaché ſur la victoire, la ſuit dans tous les mouvemens qui ſemblent l'éloigner ou la rapprocher ; il la fixe, l'enchaîne enfin, & voyant alors tout le ſang qu'elle a coûté, il ſe détourne du carnage, & ſe conſole en regardant la patrie.

Après les diſpoſitions ſavantes qui aſſurèrent le ſuccès des journées de Stafarde & de Marſaille, rien ne fait plus d'honneur à CATINAT, que le récit de ces deux batailles, qui nous a été conſervé tel qu'il l'écrivait au Roi. Jamais la modeſtie n'a raconté plus ſimplement. La valeur des troupes, la conduite des Officiers ſemblent avoir tout fait, & le génie de leur Chef ſe cache avec autant de gloire qu'il s'était montré dans l'action. Tout ce qui eſt digne d'éloge ou de récompenſe, eſt ſoigneuſement relevé, il n'oublie rien que lui-même. S'il a couru des dangers, il ne s'en ſouvient pas plus dans ſa narration, qu'il n'y a ſongé dans le combat ; & ſi l'on n'avait pas appris d'ailleurs qu'il avait eu ſon cheval tué ſous lui, ſes habits percés de coups, une bleſſure au bras, il ſemble que tout le monde aurait pu faire cette queſtion remarquable que l'on fit de très-bonne foi, après la

lecture d'une de ses lettres, où il rendait compte de la bataille de Stafarde : *M. de CATINAT y était-il ?*

Le plus heureux fruit de la victoire, la paix que le Traité de Risvick rendit à l'Europe, pouvait seul consoler CATINAT de la nécessité de vaincre. La paix est l'écueil le plus commun pour les Généraux qui ne sont que guerriers. Leur gloire semble alors s'éloigner d'eux, comme si elle ne pouvait habiter qu'avec la discorde, & ils sont condamnés à être inutiles aux hommes, dès qu'il ne faut plus détruire. De-là ces voeux homicides qu'on les accuse quelquefois de former en secret, pour que la Patrie ait le malheur d'avoir besoin de leurs talens. Ah! loin d'une ame comme celle de CATINAT, ces voeux abominables, que d'ailleurs il n'eut jamais intérêt de former! il avait porté dans la guerre toutes les vertus de la paix, sur-tout ce respect pour l'humanité dont il donna tant de preuves, & qui n'est guère le caractère dominant d'une époque de puissance & de grandeur. Alors tout ce qui subjugue les hommes par l'admiration, est porté à les tyranniser par la force. Les intérêts de l'espèce humaine disparaissent devant la gloire de ses maîtres, & la raison se tait devant la renommée. Mais CATINAT que rien ne pouvait enivrer ni éblouir,

portait dans son cœur ces principes d'ordre; d'équité, de bienveillance universelle, trop oubliés dans son siècle, & plus développés, plus sentis dans le nôtre. Il en avait donné des exemples éclatans dans les premiers commandemens qui lui furent confiés avant celui d'Italie. Si l'on conserve le souvenir des bienfaits, autant que celui des fléaux, les peuples de Juliers & Limbourg, doivent bénir la mémoire de CATINAT, comme ceux du Palatinat & de Hollande doivent frémir à la seule idée de l'invasion des armes françaises. Louvois, toujours implacable & sanguinaire, l'avait chargé de mettre à contribution la Province de Juliers, & de brûler tout le pays. CATINAT exigea, quoiqu'à regret, les contributions, droit que semble autoriser la guerre, qui par-tout met la dépouille du plus faible dans les mains du plus fort. Mais d'ailleurs il se crut, comme Général, en droit de juger mieux que le Ministre, si l'incendie & la dévastation étaient nécessaires ou inutiles. Il osa désobéir à Louvois, pour obéir à l'humanité. Les nations applaudirent à cette conduite courageuse. Les Auteurs de ces papiers politiques dont la Hollande inondait l'Europe, & qui n'étaient le plus souvent que des satyres de la France, rendirent au Général ce témoignage, que *si ç'eût été tout autre que lui, tout*

tout le Pays aurait été brûlé : paroles qui semblaient rappeler combien il était beau que CATINAT, au commencement de sa carrière, osât ce qu'au milieu de sa fortune & de sa gloire, n'avait pas osé Turenne. On peut excuser Turenne, puisqu'il obéissait ; mais il faut admirer CATINAT, qui n'a pas obéi.

Et quel Sujet pourtant connut mieux les devoirs de l'obéissance ? Combien de fois il sacrifia ses répugnances à ces devoirs, souvent aussi tristes qu'ils sont sacrés ! Mais du moins il regardait comme le premier, d'éclairer l'autorité avant de la servir, dût-il en l'avertissant s'exposer à lui déplaire. Aucun intérêt ne pouvait balancer près de lui la vérité & la justice. Lorsqu'on l'avait envoyé soumettre les Hérétiques connus sous le nom de Vaudois, qui vivaient indépendans & tranquilles dans les vallées du Piémont ; l'honneur d'être chargé pour la première fois d'un commandement, ce moment toujours si flatteur pour un Militaire, ne put lui faire oublier ses principes de modération, ni l'intérêt de l'Etat. Il représentait au Roi que tourmenter les peuples de cette frontière, c'était donner des soldats au Duc de Savoie, se faire des ennemis, que leur situation & le désespoir pouvaient rendre dangereux ; qu'enfin les poursuivre dans leurs cavernes & dans leurs ro-

chers, c'était joindre beaucoup de travail à peu de gloire. Ces raiſons, qui ne parurent dans la ſuite que trop bien fondées, quand il fallut traiter avec ces peuples, & traiter inutilement: ces raiſons ne furent pas alors entendues. CATINAT, chargé de l'expédition, ne s'occupa plus que d'y mettre toute la promptitude qui convenait à la Puiſſance qu'il ſervait, & toute la douceur que lui ordonnaient ſes principes. Il prit les meſures les plus juſtes pour épargner le ſang des peuples, & hâter leur ſoumiſſion. Elle fut achevée & entière au jour qu'il avait marqué.

Cet eſprit de modération qui prend ſa ſource dans ce grand ſentiment d'humanité dont nous l'avons vu pénétré, le diſtinguait chez l'étranger de la plupart de ſes compatriotes, trop ſujets aux défauts oppoſés, à cette légereté offenſante, tant reprochée aux Français, à cet attachement excluſif pour leurs uſages & leurs manières, qui reſſemble trop au mépris des mœurs d'autrui. Quand il commandait dans Caſal, chez des Alliés qui n'avaient cédé qu'à regret aux menaces de la France, & qu'il était utile de s'attacher par les déférences & les égards, il commença par réprimer avec ſévérité la licence injurieuſe où s'emporte ſi aiſément le ſoldat, jaloux de faire ſentir aux faibles toute

la puiſſance dont il eſt le miniſtre. Pour en impoſer à ſes troupes, il eut recours à la plus efficace de toutes les leçons, l'exemple. On le vit à la tête de ſes Officiers, aller demander à l'Evêque de Caſal la permiſſion d'être diſpenſé des abſtinences légales, dont l'obſervation eſt ſi difficile pour les hommes qui n'ont pas le choix des alimens. Cet acte de ſoumiſſion qui en était un de ſageſſe, & toute ſa conduite dans ce pays, qui n'en avait point vu de modèle, furent admirés des Peuples d'Italie. *Voilà un Français d'une rare prudence*, dit un Pontife de Rome, c'eſt-à-dire, un des meilleurs juges d'une vertu la plus familière à cette Cour, où elle fut toujours la plus néceſſaire.

La bienveillance que le Sage étend ſur ſes ſemblables, eſt en proportion de ſes lumières. Il faut voir de haut pour embraſſer beaucoup d'objets. La bienfaiſance de CATINAT ne ſe bornait pas au ſoin d'aſſurer des ſecours aux bleſſés, d'attirer les grâces de la Cour ſur la pauvreté noble de l'Officier, ſur le mérite obſcur du Soldat; elle ne ſe bornait pas à l'inſpection ſévère & vigilante de ces aſiles deſtinés aux maladies & aux infirmités qui naiſſent des fatigues de la guerre, aſiles dans leſquels l'avarice qui calcule ſe compoſe trop ſouvent un revenu coupable des beſoins trompés du malheureux qui ſouffre.

Ce n'était pas assez pour lui d'éclairer le dédale obscur où marche l'avide concussionnaire, emportant dans la Capitale, au fond d'un Palais scandaleux, la subsistance des armées qui remportent dans nos temples les drapeaux des ennemis; de suppléer même de ses propres biens pour le soulagement des Soldats, aux opérations lentes & pénibles d'une finance épuisée. Tous ces soins sont les devoirs du commandement. Ceux de CATINAT s'élevaient plus haut. Remontant à la source des abus qu'il avait observés dans la guerre, il s'occupait, dans le loisir que lui laissoit la paix, des moyens de les détruire. Une réforme dans toutes les parties de l'administration militaire, dans le traitement de l'Officier & du Soldat, des instructions pour tous les emplois supérieurs & subalternes, pour la facilité des approvisionnemens, & la tenue des magasins, pour les enrôlemens dont il voulait bannir la violence, pour les recrues, dont il voulait écarter la fraude & les gains illicites; tels étaient les objets de ses spéculations & de ses travaux; tel était le genre de grâces que ses mémoires sollicitaient auprès du Gouvernement. La conformité des vues, & l'amour de la Patrie l'avaient uni étroitement avec Vauban. Ces deux illustres Citoyens avaient mis en commun leur plus grand intérêt, celui du bien

général. C'eſt de la correſpondance de ces deux hommes rares, qui des différens pays où les appellaient leurs emplois, s'envoyaient leurs réflexions & leurs idées, que naquit le fameux Ouvrage de Vauban (1) ſur la régie des deniers publics & la perception des impôts; & ſi jamais ce plan, célébré par tant de bons Citoyens, pouvait s'accorder avec la conſtitution d'un grand Etat; ſi ce reſſort unique, admirable par ſa ſimplicité, était ſubſtitué parmi nous au jeu pénible & coûteux de cette immenſe machine de la finance, CATINAT partagerait avec Vauban la reconnoiſſance des Peuples. CATINAT, dont nous avons loué l'imperturbable égalité de caractère, n'avait, comme on le voit, que cette inquiétude des grandes ames, pour qui tout déſordre à réformer eſt un tourment, & tout bien poſſible, une étude & une eſpérance.

Faut-il s'étonner ſi cette activité d'eſprit qui embraſſait tant de connoiſſances, l'avait fait regarder dès ſes commencemens comme un homme capable de tout? Dès qu'on l'eut connu, il n'y eut rien qu'on n'en attendît. Il était jeune encore, lorſque la Cour crut pouvoir confier

(1) Ouvrage rédigé par Boiſguilbert, mais qui eſt regardé comme étant de Vauban, dont il développe les principes.

à sa maturité précoce des négociations délicates avec les Princes d'Italie, & des commandemens dans les Villes alliées de ce même Pays, qui demandoit cette circonspection, cette souplesse, qualités qui sur-tout alors, ne semblaient guère celles d'un jeune homme, d'un Militaire & d'un Français. Quand le fils de Louis XIV, Monseigneur, suivi de toute la jeune Noblesse du Royaume, alla faire ses premières armes devant Philisbourg, CATINAT eut le singulier honneur d'être associé à Vauban pour la conduite de ce siége, & cette réunion parut le seul moyen d'assurer un succès auquel on attachait la gloire de l'Héritier de la Couronne. C'est à ce siége que commencèrent à se manifester avec éclat l'estime & l'amour que CATINAT avait déjà inspirés. Il fut renversé d'un coup de feu; toute l'Armée fut dans la consternation; & lorsqu'on apprit qu'il était sans danger, la joie fut aussi vive que l'avait été la terreur. A Marsaille, la Gendarmerie française entoura sa tente, pendant son sommeil, de trente drapeaux enlevés à l'ennemi. Son réveil fut celui d'un Héros. Ses yeux, en s'ouvrant, ne rencontrèrent que des trophées. Cet amour que lui portaient les Soldats ne fut jamais affoibli, même par la sévérité de son commandement; sévérité qui n'était en lui que le maintien de l'ordre. Enfin, dans cette

malheureuse guerre de la succession, la dernière qu'il ait faite, lorsque réparant les fautes de Villeroy, il fut blessé au passage de l'Oglio, en couvrant la retraite de l'Armée; cette Armée, qui peut-être sentait d'autant plus ce qu'il valait, qu'alors il ne la commandait plus, parut faire dépendre son salut de celui de CATINAT. On entendait les Soldats se demander sans cesse les uns aux autres, avec cette sollicitude empressée qui naît de l'affection, & que le péril augmentait: *comment se porte notre Père la Pensée?*

Cette époque nous ramène au moment de la plus amère injustice qu'ait essuyée CATINAT. Hélas! cette épreuve était réservée aux jours de sa vieillesse. Oh! que la fin d'un grand homme est respectable! mais qu'elle est rarement heureuse! Le bonheur s'éloigne-t-il de nous avec la vigueur des années & l'âge des efforts & des espérances? La gloire vieillissante n'est-elle qu'une ruine illustre, dont l'indifférence détourne les yeux, & que l'ingratitude & l'envie insultent en passant? Appelé par la Patrie, CATINAT avait quitté sa chère solitude pour présider encore à la fortune de nos armes dans ce même Pays, tant de fois le théâtre de ses triomphes; mais alors tout s'unissait contre lui. Les nouvelles levées, le défaut d'argent, l'ordre de respecter la neutralité apparente des Vénitiens,

ordre qui livrait à des ennemis moins ſcrupu-
leux des chemins & des avantages qui nous étaient interdits ; le commandement ſuprême déféré à la dignité du Duc de Savoie, & dont CATINAT n'eut plus que l'ombre près de cet allié dangereux, dont les infidélités ſecrètes furent d'autant plus juſtement ſoupçonnées, qu'elles finirent par une défection ouverte ; les ennemis de CATINAT ſecondant par de mauvais conſeils les mauvaiſes manœuvres de ce Prince, pour en faire retomber le blâme ſur le Général français, dans leurs lettres à la Cour ; enfin, le génie d'Eugène, libre dans ſon eſſor, oppoſé au génie de CATINAT enchaîné & trahi ; c'eſt au milieu de tant d'obſtacles, contre leſquels le talent n'a point de défenſe, qu'on voulait que les armes françaiſes conſervaſſent leur ſupériorité ordinaire. C'était beaucoup de balancer celle que devait prendre dans de pareilles circonſtances un ennemi tel qu'Eugène. Tout les mouvemens de ce Général, qui paraiſſant toujours inſtruit des nôtres, reſſerrait ſans ceſſe notre armée, & menaçait le Mantouan & le Milanais ; le paſſage de l'Adige & du Mincio, à la vue de nos Troupes ; l'affaire de Carpi, où malgré leur valeur elles combattirent avec déſavantage ; les ordres réitérés de Louis XIV, qui voulait reſſaiſir par une bataille l'honneur de

cette campagne, tandis que CATINAT se bornait à empêcher l'ennemi d'hiverner en Italie, & à le forcer de se retirer en Piémont; tout sert à grossir l'orage que la cabale de Versailles amassait depuis longtemps contre lui. La fille du Duc de Savoie ne pouvait lui pardonner les soupçons élevés contre son père. Elle joint ses ressentimens à ceux d'une favorite puissante, dont CATINAT n'avait jamais été le courtisan. On répand à la Cour, que la douleur qu'il a sentie de la mort d'un frere (1) qu'il avait tendrement aimé, a dérangé ses organes, & altéré son esprit; & la malignité de la haine, en le calomniant, rendait encore cet hommage à sa sensibilité. La dernière arme qu'on emploie pour le perdre, est cette accusation, la plus cruelle de toutes, celle d'irréligion, si difficile à repousser, puisqu'elle attaque le secret de la conscience, qu'elle rend toutes les défenses suspectes, & autorise tous les soupçons; & contre qui osait-on l'intenter? CATINAT était trop sage sans doute pour ne pas respecter le culte public; & s'il s'agissait des sentimens intérieurs, si toutes les actions de la vie en sont l'expression fidelle, si la modestie, le désintéressement, l'empire sur les passions, les sacri-

(1) M. de Croisille.

fices continuels de l'intérêt & de l'orgueil, la décence des mœurs, l'obéissance aux loix, sont les vertus que la morale du Christianisme porte à leur perfection, quel homme méritait plus que CATINAT d'être compté parmi les Disciples de l'Evangile ? Quelle plus belle réponse à ses accusateurs que la conduite qu'il va tenir dans sa disgrâce ! car elle est enfin résolue ; & Villeroy, dont le nom est devenu depuis si malheureusement célèbre par la défaite de Ramillies, vient remplacer le Vainqueur de Stafarde & de la Marsaille.

Le sentiment de l'équité, l'enthousiasme de la gloire nous rangent volontiers au parti du grand homme opprimé ; son injure qu'il dédaigne devient la nôtre ; nos regrets le vengent quand il se tait ; sa disgrâce le relève à nos yeux quand on veut l'abaisser. Que CATINAT, sans se plaindre de ses ennemis, sans murmurer contre son Maître, laissant commander Villeroy, eût repris tranquillement le chemin de sa retraite, notre admiration & nos hommages l'y suivraient encore, comme les applaudissemens des Romains suivaient Scipion montant au Capitole ; mais ce triomphe vulgaire n'est pas celui de CATINAT. L'amour de son Pays & du devoir lui inspirent une autre grandeur que celle qui se borne à pardonner à la Patrie ; il veut

la servir au moment où elle l'outrage, & la servir sous le Chef qu'elle lui préfère. Il ne connoît ni les prétentions du grade, ni même la fierté légitime du talent. Créqui, Maréchal de France, avait refusé de marcher sous un autre Maréchal (1), & ce Maréchal était Turenne; ici c'est CATINAT dépossédé par Villeroy, & qui marche sous ses ordres. Il borne désormais tous ses travaux, tous ses efforts à seconder le Général qui le remplace; & cet emploi secondaire est, aux yeux de la raison, plus glorieux pour lui, que tous les commandemens. *Les méchans feraient outrés*, écrivait-il, *s'ils savaient jusqu'où va mon intérieur sur ce sujet.* Et comment les méchans l'auraient-ils pu savoir? comment auraient-ils pu croire à une vertu, faite pour étonner même les hommes vertueux? Elle était alors exposée à toutes les épreuves. L'impétueuse fierté de Villeroy insultait à la prudence modeste de CATINAT. Il repoussait avec une ironie méprisante des conseils dont il mécon-

---

(1) Ce refus de Créqui n'était fondé que sur les droits du grade. Rien n'est plus noble d'ailleurs que ce qu'il dit à Louis XIV. *Laissez-moi servir Marquis de Créqui; ôtez-moi le bâton : peut-être saurai-je mériter qu'on me le rende.* Il n'y a rien au-dessus de ces sentimens que la conduite de CATINAT.

naissait à la fois la sagesse & la générosité. *Le temps de la prudence est passé*, disait-il; *je ne me pique pas d'être circonspect.* Il ne tarda pas à le prouver; pressé de combattre, parce que le Roi voulait que l'on combattît; trompé par Eugène, qui cache dans les retranchemens de Chiari l'élite de ses troupes que l'on croit sur une autre route, Villeroy, sourd aux avis réitérés de CATINAT, attaque ce poste sans le reconnaître, & se flatte de l'emporter sans peine. Un premier avantage sur quelques corps avancés qui se replient devant lui, l'engage de plus en plus dans cette funeste attaque. C'est-là que l'attendait l'ennemi; c'est dans ce piège que la bravoure française vient se précipiter aveuglément. Toute l'armée d'Eugène est rangée derrière un rempart qui vomit la foudre & la mort. A ce fracas meurtrier, les Français reconnaissent, mais trop tard, leur fatale méprise. *Ce n'est pas ma faute*, dit tranquillement CATINAT qui les conduit; & marchant avant tous, il brave seul un péril que seul il avait prévu. Son exemple les ranime; mais alors le courage ne peut apprendre qu'à mourir. Des milliers de nos plus braves Soldats tombent aux pieds de ce retranchement formidable, & tombent sans pouvoir atteindre l'ennemi; CATINAT lui-même est frappé. Villeroy qui voit sa faute, & le carnage de ses Troupes,

ordonne enfin la retraite. Interrogeons ici le cœur humain & celui de CATINAT ; ne craignons ni de rougir de l'un, ni d'admirer l'autre ; perçons d'un côté la profondeur des passions & des vices, & de l'autre élevons nos regards jusqu'à la sublime vertu. O hommes ! ô mes semblables ! je n'ai pas la triste manie de vous calomnier. Mais prenez la place de CATINAT, dépouillé du commandement pour prix de ses services & de ses victoires ; supposez-vous comme lui sous les ordres d'un concurrent qui vous déplace & vous insulte ; supposez-vous dans la chaleur du combat, dans ce moment où l'humanité est trop peu écoutée pour étouffer les ressentimens de l'amour-propre ; vous allez tous frémir, peut-être, si je sonde les plis de votre cœur ; mais qui de vous oserait assurer qu'à la vue de cette défaite qui le venge, à la vue de ce sang qui crie contre l'imprudence, on ne lui surprendrait pas la joie secrète d'un triomphe ? Ouvre-toi maintenant, cœur magnanime, toi qui n'as point de regards à craindre, & qui n'a que des exemples à donner ; ouvre-toi devant tes Concitoyens, devant les générations futures ; ne cache rien à nos yeux ; & que verrons-nous en toi, qu'une douleur auguste, & les blessures de la Patrie ?

Si l'on pouvoit douter que cette magnanimité fût ſi entière & ſi parfaite, que l'on obſerve la conduite qu'il tint, lorſqu'après cette campagne il revint à la Cour. S'il y eût porté des reſſentimens, il y portait de grands avantages. Il avait combattu ſeul une entrepriſe malheureuſe. On étoit revenu à ce plan de défenſive qui avoit cauſé ſa diſgrâce; Villeroy lui-même avait fait entendre les mêmes plaintes que lui ſur la difficulté de commander une armée françaiſe ſous les ordres d'un Duc de Savoie. Que de facilités pour la vengeance, ſi CATINAT avoit pu la chercher! On lui en préſentait de plus grandes. On offrait de mettre entre ſes mains les preuves des intrigues ſecrètes qu'on avait tramées contre lui. Le Secrétaire d'un homme qui avait été dans le parti de ſes ennemis, & qui venait de mourir, lui promit, s'il voulait le prendre à ſon ſervice, de lui révéler les ſecrets les plus importans pour lui. Il rejetta ſes offres & ſes délations. Arrivé à Verſailles, il eut avec le Roi un de ces entretiens ſecrets, dont les Courtiſans comptent les inſtans avec impatience & inquiétude; & l'accueil que lui fit Louis XIV en ſe ſéparant de lui, n'était pas propre à les raſſurer. On ſut bientôt qu'il ne s'était plaint de perſonne, quoique le Roi l'eût preſſé de s'expliquer. *Ceux qui ont cherché à me nuire*, avait-il dit, *peuvent être*

fort utiles à Votre Majesté. J'étais pour eux un objet d'envie. Quand je n'y serai plus, ils serviront mieux. Sans doute qu'instruits de cette conversation, les Courtisans pensèrent que cet homme qui avait tant de connoissances n'avait pas celle de la Cour.

Retiré dans sa maison de Saint-Gratien (1), dont il avait toujours aimé le séjour, c'est dans cette demeure champêtre, que son nom a rendu célèbre, & qui n'avait d'éclat que celui que lui prêtait un tel hôte, c'est-là qu'il se reposait de ce tumulte des grandes affaires, qui n'avait jamais troublé son ame, mais qui l'avait fatiguée. Il y porta ses goûts dominans, la réflexion & la simplicité. Il se promenait souvent seul (2), & ses amis s'abstenaient par égard d'interrompre ses pensées solitaires. Ils avaient pour la méditation d'un Sage ce respect louable qu'un jour avait témoigné pour lui Fontenelle, lorsque l'appercevant tête à tête avec Vauban, il referma aussi-tôt la porte qu'il avait ouverte, *confus*, disait-il, *d'avoir pu déranger un moment cet entretien*

(1) Dans la Vallée de Montmorency.

(2) *Nous ne passons pas un jour sans le voir*, écrivoit Madame de Coulanges; *je le trouve seul au bout d'une de nos allées; il est sans épée; il ne croit pas en avoir jamais portée.*

si intéressant pour la France. Les habitans de la campagne, témoins de ses promenades journalières, ne se lassaient point d'admirer l'extérieur modeste, & le vêtement simple de cet homme, dont le nom & les victoires avaient si souvent frappé leurs oreilles. Il les traitait avec cette bonté familière qui ne coûte rien à la vraie grandeur, & qui la rend si aimable. Il assistait à leurs divertissemens; & toujours occupé de vues utiles, il les encourageait aux exercices du corps, & leur distribuait lui-même des prix. Dans ce temps où les besoins de la guerre forçaient le Gouvernement à des recrues continuelles, il songeait à former en eux des soldats. Il les rassurait contre la frayeur qué répand dans les campagnes la levée des Milices. Il les exhortait à servir l'Etat, & se donnoit pour exemple de la fortune qu'on peut attendre du service. Elle était brillante sans doute, si l'on regarde ses honneurs; elle était bien médiocre, si l'on considère ses revenus. Quand il commandait les Armées, le Ministère ajoutait à ses appointemens une somme annuelle de douze mille francs, qu'il distribuait en libéralités & en récompenses militaires; & qui lui était quelquefois, comme il le dit lui-même, *de nécessité.* Ce traitement lui fut continué après sa retraite avec quelque augmentation. C'était environ le double

de ſon patrimoine (1). Telle était la fortune d'un homme qui avait commandé toute ſa vie. Ce détail exact eſt l'éloge complet d'un déſintéreſſement bien rare dans les grandes ames. Il refuſa toujours dans ſes Gouvernemens les préſens du Pays; & à la guerre, il ne fit jamais payer les ſauve-gardes. On ſait que Villars, qui ſe vantait de n'avoir jamais rien pris qu'à l'ennemi, devint très-riche. CATINAT faiſait plus; il ne prenait rien à perſonne. Il reſta pauvre. *Je ne veux*, diſait-il, *que ſubſiſter au ſervice.* Cette humanité, dont nous retrouvons toujours en lui les procédés & les principes, ne lui permettait pas de confondre jamais les ennemis que l'on doit combattre, avec les Peuples innocens qu'on ne doit pas opprimer. En s'abſtenant de ces exactions érigées en droits par l'uſage, il puniſſait les violences & les rapines des ſubalternes. C'eſt par une ſuite de cette équité compatiſſante, qu'il défendit toujours dans les ſiéges que l'artillerie, faite pour foudroyer les baſtions & les remparts, écraſât les habitations des Citoyens paiſibles. Il alla plus d'une fois demander aux Payſans s'ils n'étaient

(1) Il était né avec ſix ou ſept mille livres de rente, qui en valent quinze de ce temps-ci.

point foulés par les Soldats. Contenant les uns & protégeant les autres, l'amour & la reconnoiſſance de tous étaient les ſeules richeſſes qu'il parût jaloux de remporter.

On a ſouvent cité cette réponſe qu'il fit à Louis XIV dans le temps de ſa plus grande faveur auprès de lui, lorſque ce Monarque, après l'avoir entretenu ſur les opérations de la guerre, lui dit avec cette grâce qu'il ſavait mettre dans tous ſes diſcours, & qui était un de ſes dons particuliers: *C'eſt aſſez parler de mes affaires; en quel état ſont les vôtres? Sire*, répondit Catinat, *graces aux bontés de Votre Majeſté, j'ai tout ce qu'il me faut. Voilà*, dit le Roi, *le ſeul homme de mon Royaume qui me tienne ce langage.* En effet, Madame de Maintenon avouait qu'il était le ſeul qui n'eût jamais rien demandé. *Je ne veux pas*, diſait-il, en ſe ſervant d'une expreſſion heureuſe & énergique, *reſſembler à ces ſerviteurs qui ſaliſſent leur attachement pour leur Maître, en demandant qu'on augmente leurs gages.* Les diſtinctions & les récompenſes l'avaient toujours prévenu. Mais dès qu'il s'agiſſait des droits & des beſoins de ceux qui lui étaient ſubordonnés, il était toujours prêt à faire pour eux ce que jamais il n'avait fait pour lui. Alors rien n'égalait l'activité de ſon zèle. Au riſque de déplaire au Miniſtre, il adreſſait ſes prières au Roi lui-même, & c'eſt ainſi

qu'en plus d'une occaſion, il obtint pour les Officiers & les Soldats qu'il aima toujours en père, des traitemens plus avantageux qui depuis même ont paſſé en loix.

Quelqu'attachement qu'il eût pour la ſolitude de Saint-Gratien, cependant il paſſait à Paris quelques mois de l'hiver, du moins tant que ſa fortune le lui permit; mais toujours fidèle à ſes goûts & à ſon caractère, il avait choiſi ſon logement dans un des quartiers de la Capitale, le plus tranquille & le moins brillant. L'enclos des Chartreux, qui n'était pas éloigné de ſa demeure, était la promenade qu'il préférait d'ordinaire : tout ce qui inſpirait le calme & le recueillement ſemblait lui plaire & l'appeller; & pour un homme qui avait tout fait & tout vu, des hommes qui ont renoncé à tout ne pouvaient pas être un ſpectacle indifférent. On fut ſurpris un jour de le voir dans cet enclos, comme autrefois le Sage de Phrygie, jouer avec des enfans; mais n'eſt-ce pas ce que fait tous les jours le Philoſophe, quand il vit avec les paſſions des hommes? La demeure royale de ces guerriers qui ont donné leurs jours à la Patrie, & dont elle nourrit la vieilleſſe, ce Prytanée militaire, était auſſi l'objet de ſes fréquentes viſites. Un enfant (1), (c'était le fils de ſon

(1) V. la Vie de CATINAT.

hommes d'affaires,) qui l'avait entendu parler avec éloge de ce vénérable édifice, vint un jour avec l'empressement naïf de son âge, prier le Maréchal de CATINAT de le mener à l'Hôtel des Invalides; il y consent, prend l'enfant par la main, le mène avec lui, arrive aux portes. A la vue du Maréchal, la Garde se range sous les armes, les tambours se font entendre, les cours se remplissent, on répète de tout côté: *voilà le Père la Pensée.* Ce mouvement, ce bruit, causent à l'enfant quelque frayeur. CATINAT le rassure: *Ce sont*, dit-il, *des marques de l'amitié qu'ont pour moi ces hommes respectables.* Il le conduit par-tout, lui fait tout voir. L'heure du repas sonne; il entre dans la salle où les soldats s'assemblent, & avec cette noble simplicité, cette franchise des mœurs guerrières, qui rapprochent ceux que le même courage & les mêmes périls ont rendus égaux: *à la santé*, dit-il, *de mes anciens camarades.* Il boit & fait boire l'enfant avec lui: les soldats debout & découverts, répondent par des acclamations qui le suivent jusqu'aux portes; & il sort emportant dans son cœur la douce émotion de cette scène trop au-dessus de l'ame d'un enfant, mais dont le récit conservé dans les mémoires de sa vie, a pour nous encore aujourd'hui quelque chose d'attendrissant & d'auguste.

Il avait vu, il avait partagé la gloire & les ſuccès d'un beau règne; il en vit les revers & les fautes, il en partagea les amertumes en citoyen. Dans le déſordre des Finances, dans l'excès des misères publiques, ſes penſions ceſſèrent d'être payées. C'eſt alors qu'il réſolut d'abandonner entièrement la Capitale, & de ſe fixer à Saint-Gratien. Il voulut même renvoyer ſes principaux domeſtiques. Un pareil effort dans tout autre pouvait être un ſacrifice pour la vanité; c'en était un pour la bonté de ſon ame. Il les regardait (ce ſont ſes expreſſions,) *plutôt comme des amis que comme des ſerviteurs*; & du moins ils juſtifièrent ce titre, lorſque ſe jettant à ſes pieds, ils le conjurèrent de permettre qu'ils lui reſtaſſent attachés ſans autre récompenſe que l'honneur de le ſervir, quand il ne pourrait leur en donner une autre. Sa ſenſibilité ne réſiſta pas à des prières auſſi honorables pour lui que pour eux; & de tous les beaux momens de ſa vie, celui-là ſans doute ne fut pas le moins doux, ni le moins flatteur.

On aſſure qu'en quittant Paris il verſa quelques larmes; & qui pouvait les faire répandre, que les regrets de l'amitié? CATINAT avait peu d'amis, mais on diſait qu'il n'y en avait pas comme les ſiens. Les ſentimens qu'il inſpirait

était un culte, & il ne les inspirait qu'à des ames d'élite. Fénélon était du nombre, & c'est faire l'éloge des autres. CATINAT eut d'ailleurs un bonheur plus rare qu'il ne devrait l'être : l'amitié la plus tendre rapprocha de son cœur ceux que la nature avait placés près de lui. L'union la plus étroite & la plus intime subsista toujours entre lui & son frère, M. de Croisille, & Madame Pucelle, sa sœur. On voit dans ses lettres un cœur plein d'affections profondes, qu'il aimait à concentrer dans un petit nombre d'ames aimantes, & qu'il craignait d'étendre trop loin. On voit avec quel plaisir il leur confie le dépôt de ses secrets & de ses jouissances intérieures ; dépôt si cher & si sacré, quand celui qui le donne & ceux qui le reçoivent en sentent également le prix.

Louis XIV l'appelait de temps en temps à la Cour, pour le consulter sur les besoins de l'Etat. CATINAT ne lui parla jamais des siens. Il était loin de se plaindre ; il ne sentait que les maux de la France ; il n'y avait point de sacrifice qu'il ne fût prêt de lui faire : c'en était un sans doute, lorsque, malgré son grand âge & la faiblesse de sa santé, il céda aux instances de Louis XIV, qui le pressait d'accepter encore le commandement de l'armée d'Alsace. *Votre présence suffira*, lui disait ce Prince, toujours plus

rempli d'estime, & même de vénération pour ce grand homme, à mesure qu'il le connoissait davantage. Il ne voyait qu'en lui ce devouement héroïque à tous les intérêts de la Patrie. CATINAT, dans le temps de son rappel d'Italie, avait eu beaucoup à se plaindre de Chamillart qui s'était tourné contre lui. Le Roi parut désirer qu'il se rapprochât de ce Ministre, & le lui fit entendre, mais avec réserve, & comme prévoyant des difficultés. *J'y vais*, lui dit le Maréchal, & ce fut toute sa réponse.

Ainsi, son zèle patriotique était loin de se ralentir; mais ses forces n'y répondaient plus. Il remit le commandement entre les mains de Villars, que la victoire attendait à Fridelingue. En finissant sa carrière, il vit du moins commencer celle d'un Héros, qui pouvait le rassurer sur le sort de la France. Ses ennemis, qui osaient l'accuser de jalousie, comme ils l'avaient accusé de démence, publièrent que les lauriers de Villars avaient affligé CATINAT. La haine ne se lassait pas de méconnaître ses vertus, ou de les travestir en défauts. On attaquait en lui jusqu'à la modestie de son habillement. On prétendait y voir le dessein d'être remarqué, comme si un homme tel que lui eût pu mettre quelque orgueil dans l'éclat ou dans la simplicité de ses vêtemens. Y en avait-il même, comme on l'a prétendu,

dans ce ſingulier refus dont Fabert ſeul avait donné l'exemple? CATINAT qui avait vu dans le grade de Maréchal de France la récompenſe des ſervices, pouvait ne regarder le collier des Ordres que comme une marque de faveur; il le refuſa. Sa famille lui repréſenta le tort qu'il allait lui faire, qu'on pourrait croire que ce refus n'était fondé que ſur la difficulté de faire les preuves. On connait ſa réponſe. *ſi je vous fais tort*, dit-il, *rayez-moi de votre généalogie.* C'eſt peut-être le ſeul mot de CATINAT où l'on puiſſe entrevoir le ſentiment de la ſupériorité.

Vers la fin de ſa vie, il ceſſa de paraître à la Cour; il ne lui reſta plus que Saint-Gratien, quelques amis & quelques livres. Plutarque & une bible en pluſieurs langues étaient ceux qu'il liſait le plus ſouvent. Sentant défaillir ſes forces, il pria le célèbre Helvetius de lui dire à peu près ce qu'il lui reſtait de temps à vivre. Le Médecin mit ce terme à trois mois, & lui ordonna quelques breuvages. *Pourquoi ces remèdes*, dit Catinat? *Pour rendre l'agonie plus douce*, répondit le Médecin. Le Maréchal conſentit à les prendre. Mais ce qui ſur-tout devait *rendre ſon agonie plus douce*, c'était le ſouvenir de ſa vie. Cet homme, accuſé d'impiété, mourut en prononçant ces paroles: *mon Dieu, j'ai confiance en vous.* il avait demandé lui-même les ſecours que la Religion apporte

aux mourans. Son teſtament commence par des legs pieux & charitables à des Egliſes & à des Hôpitaux. Aucun de ſes domeſtiques n'y eſt oublié. Il n'avait ni augmenté ni diminué ſon patrimoine.

Pourrions-nous ne pas nous arrêter en finiſſant, ſur une leçon frappante, qui, comme un trait de lumière, perce & jaillit de tous côtés, dans le récit des actions de CATINAT ? C'eſt que les plus heureux préſens que le Ciel puiſſe faire aux Empires, ne ſont pas les génies brillans & les ames naturellement prédominantes ; ce ſont les eſprits juſtes & les cœurs vertueux. Il n'y a peut-être point de vérité plus commune en morale; il n'y en a point de plus rarement ſentie. Avouons-le ; rien ne ſubjugue les hommes plus aiſément que la grandeur ; elle leur plaît, même en les accablant; elle s'empare d'eux par ce qu'ils ont de plus faible ; je veux dire, par l'imagination : de-là ces louanges prodiguées dans tous les ſiècles à ces grands talens, qui n'ont été que de grands fléaux. Il ſemble qu'en même temps qu'ils nous abattent par le ſentiment de notre infériorité, ils relèvent notre orgueil en ajoutant à l'idée de notre eſpèce. Entraînés par l'admiration, nous leur pardonnons ce que nous coûte leur fatale ſupériorité. Quoi donc ! ne ſentirons-nous jamais la grandeur qu'en raiſon de

notre faibleſſe ? l'humanité aveugle & rampante ne ſe proſternera-t-elle que devant ceux qui la foulent aux pieds ? Voulez-vous comprendre combien le génie armé par les paſſions, & conduit par les erreurs, eſt petit devant la vertu ? Comparez CATINAT, que les duretés de Louvois ne peuvent rebuter du ſervice de la Patrie, qui continue à la défendre ſous les ordres de Villeroy ; comparez le à Condé, que ſon mépris pour Mazarin envoie chez les Eſpagnols ; à Turenne, que ſa paſſion pour une femme qui le trompe, précipite dans la guerre civile : jugez alors entre l'homme qui n'a que le ſentiment de ſes droits & de ſa force, & celui qui n'a d'autre idée que celle de ſon devoir ; entre celui qui ſe croit au-deſſus d'une faute, & celui qui ne s'en permet aucune. Voyez d'un côté combien de jours perdus pour l'Etat, combien même employés contre lui ; voyez de l'autre une vie entière, dont chaque inſtant a été pour la Patrie un bienfait, ou un ſacrifice. Dites alors, dites : ce que Dieu a donné à l'homme de plus ſublîme, c'eſt la raiſon, & la vertu qui n'eſt que la raiſon agiſſante. Raiſon, vertu, noms ſacrés, trop long-temps effacés par les noms éblouiſſans de grandeur & de génie ! Trop long-temps l'art de la parole, l'art des vers ont été proſtitués à l'éloge des crimes éclatans. L'imagi-

nation des Ecrivains a féduit la nôtre, & la fcience d'émouvoir les hommes a précédé celle de les éclairer. Ah! du moins aujourd'hui que l'examen de leurs droits naturels & de leurs vrais intérêts eft devenu la plus importante des études, qu'il ne foit plus permis de les tromper fur les objets de leur admiration. Que l'éloquence, faite pour inftruire les Peuples, ne célèbre plus que ceux qui les ont aimés; qu'elle leur apprenne à n'être plus éblouis par ceux qui les écrafent; qu'elle leur enfeigne que le bien qu'on fait en filence eft plus rare & plus difficile que le mal qu'on fait avec éclat. Quand les tourbillons paffent en ravageant, quand les fecouffes intérieures de la terre ouvrent fes entrailles fous les pieds de ceux qui l'habitent, & roulent les mers foulevées fur les Villes & les Royaumes; la nature impofante dans fes menaces, frappe d'une admiration mêlée d'horreur le vulgaire épouvanté; le Sauvage croit à fes Dieux infernaux, & adore le génie du mal; l'homme éclairé lui-même ne fait, dans fon trouble, fi la nature n'eft pas livrée à un pouvoir deftructeur, armé contre la puiffance qui produit & qui conferve; mais quand le Sage contemple l'ordre & le mouvement de l'univers, quand il voit ce faible globe emporté dans l'efpace infini, retrouver à l'inftant marqué l'aftre qui

lui rend la lumière & la fécondité, alors le Sage admire ; il reconnaît l'intelligence, & prononce le nom de Dieu au fond de ſon ame ; il ſe retrouve ſous la main d'un protecteur, & ſous le regard d'un juge, & marche tranquille & raſſuré dans la carrière de la vie.



ÉLOGE

DE

RACINE.

Omne tulit punctum. HORACE.

AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage fut composé en 1772. L'Académie de Marseille en avait proposé le sujet; mais le concours était fermé, lorsque cet Eloge fut présenté, & il ne fut pas même admis l'année suivante, quoique le prix eût été remis. L'Académie qui ne fut satisfaite d'aucun des ouvrages de concours, prit à la fin le parti de ne point donner de prix, plutôt que de déroger à ses statuts en couronnant un ouvrage imprimé.

ÉLOGE
DE
RACINE.

QUAND Sophocle produiſait ſur la ſcène ces chefs-d'œuvre qui ont ſurvécu aux Empires & réſiſté aux ſiècles, la Grece entiere aſſemblée dans Athènes applaudiſſait à ſa gloire; la voix d'un Héraut le proclamait vainqueur dans un immenſe amphithéâtre qui retentiſſait d'acclamations; ſa tête était couronnée de lauriers à la vue de cette innombrable multitude; ſon nom & ſon triomphe, dépoſés dans les annales, ſe perpétuaient avec les deſtinées de l'Etat, & les Phidias & les Praxiteles reproduiſaient ſes traits ſur l'airain & le marbre, de la même main dont ils élevaient les ſtatues des Dieux.

Quand cette même Athenes voulait témoigner ſa reconnaiſſance à l'Orateur qui avait ſervi l'Etat & charmé ſes concitoyens, elle décernait à Démoſthene une couronne d'or; & ſi quelque rival ou quelqu'ennemi, uſant du privilege de la liberté, réclamait contre cet honneur, les

nations accouraient de toutes les contrées de la Grece pour aſſiſter à ce combat des talens contre l'envie, & honorer la victoire d'un grand homme.

Sans doute les Républiques ſont la patrie de la gloire & le temple des talens. Ces Dieux, ailleurs honorés avec froideur, ou blaſphémés avec audace, ont là des autels & des adorateurs. L'homme libre qui ne voit rien au-deſſus de lui que les loix, qui n'eſt point accoutumé à proſtituer les hommages à des conventions & à des titres, ne les accorde qu'au mérite qui les lui arrache, & ſon admiration eſt toujours près de l'enthouſiaſme.

Il n'en eſt pas de même dans les Gouvernemens abſolus, où rien ne doit être grand que le pouvoir, où le comble des honneurs eſt d'obtenir la protection, où la gloire du génie eſt d'amuſer la Puiſſance. Là nulle pompe (1), nul appareil : toutes les récompenſes ſont des graces; toutes ſont des bontés d'un maître qui encourage un ſujet. Rien n'annonce la dignité qui éleve l'homme, ni la majeſté de la choſe publique.

L'Académie Françaiſe a ſeule trouvé le moyen d'honorer les grands hommes au nom de toute la nation. Elle s'en eſt rendu l'organe, en décernant des éloges publics à tous les genres de talents

lents supérieurs. L'homme de lettres, placé entre un Héros & un Monarque, a reçu de la patrie les mêmes témoignages de reconnoissance; des plumes éloquentes en ont augmenté l'éclat & garanti la durée : mais cet honneur n'a rien encore qui doive alarmer l'envie; il n'existe que pour les morts.

Les Compagnies Littéraires des Provinces ont imité celle de la Capitale, & lui ont enlevé plus d'un éloge, que sans doute elle n'aurait pas oublié. Tel est celui du grand Racine, de l'Ecrivain le plus parfait qu'aient produit tous les siécles dans le plus difficile & le plus beau de tous les arts.

O Racine! il y a long-temps que ton éloge était dans mon cœur. C'est une admiration vraie & sentie qui m'amene après tant d'autres, non pas aux pieds de ta statue (car tu n'en as pas encore,) mais sur la tombe où t'ont conduit la disgrace & l'injustice. Je viens déposer sur tes cendres les tributs de la postérité. Une autre main peut-être devrait te les présenter. Je ne me flatte pas d'avoir embrassé toute l'étendue de tes talents : l'homme de génie n'est bien jugé que par ses égaux. Ce serait à l'Auteur de Zaïre à louer l'Auteur de Phedre : mais on pardonne à l'éleve qui étudie les tableaux de Raphaël, de croire en sentir le mérite, & de

céder à l'impreſſion que font ſur lui les chefs-d'œuvre qu'ils ne ſaurait égaler.

L'éloge d'un grand homme eſt preſque toujours un combat contre les préjugés. Mais ſi jamais cette vérité fut inconteſtable, c'eſt ſur-tout à l'égard de Racine. Il ne fut pas apprécié par ſon ſiecle, & il n'y a pas long-temps qu'il l'eſt par le nôtre. Il eut beaucoup d'ennemis pendant ſa vie; il en a encore après ſa mort. J'en développerai les raiſons & les preuves: je les trouverai dans l'amour-propre & les intérêts de la médiocrité; dans cet eſprit (2) des ſectes littéraires, qui, comme tous les autres, ont leur politique & leur ſecret; enfin dans le petit nombre des hommes doués de ce ſens exquis qu'on appelle le goût. Quand il s'agit d'être juſte envers le Génie, je ne le ferai pas à demi: je ne craindrai pas de heurter des erreurs qui ont acquis du crédit à force d'avoir été répétées. C'eſt bien aſſez que la vérité ſoit tardive; il ne faut pas du moins qu'elle ſoit timide.

La premiere de ces erreurs & la plus ſpécieuſe, ſur laquelle s'appuient d'abord ceux qui veulent déprécier Racine, c'eſt qu'il a été créé par Corneille.

Pour mieux diſſiper cet injuſte préjugé, remontons à l'origine de la Tragédie, & voyons ce qu'elle était avant Racine, & ce qu'elle a été dans ſes mains.

Ce ferait fans doute un homme très extraordinaire, un génie de la plus éminente fupériorité, que celui qui aurait conçu tout l'art de la Tragédie, telle qu'elle parut dans les beaux jours d'Athenes, & qui en aurait tracé à la fois le premier plan & le premier modele. Mais de fi beaux efforts ne font point donnés à l'humanité: elle n'a pas des conceptions fi vaftes. Chacun des arts de l'efprit a éte imaginé par degrés, & développé fucceffivement. Un homme a ajouté aux travaux d'un homme; un fiecle a ajouté aux lumieres d'un fiecle: & c'eft ainfi qu'en joignant & perpétuant leurs efforts, les générations qui fe reproduifent fans ceffe ont balancé la faibleffe de notre nature, & que l'homme qui n'a qu'un moment d'exiftence a jetté dans l'étendue des âges la chaîne de fes connaiffances & de fes travaux, qui doit atteindre aux bornes de la durée.

L'invention du dialogue a fans doute été le premier pas de l'art dramatique. Celui qui imagina d'y joindre une action, fit un fecond pas bien important. Cette action fe modifia par degrés, devint plus ou moins attachante, plus ou moins vraifemblable. La mufique & la danfe vinrent embellir cette imitation. On connut l'illufion & la pompe théâtrales. Le premier qui de la combinaifon de tous ces arts réunis, fit fortir de grands effets & des beautés pathéti-

ques, mérita d'être appellé le pere de la tragédie. Ce nom était dû à Eschyle; mais Eschyle apprit à Euripide & à Sophocle à le surpasser, & l'art fut porté à sa perfection dans la Grece.

Cette perfection était pourtant relative, & en quelque sorte nationale. En effet, s'il y a dans les ouvrages des anciens Dramatiques des beautés de tous les temps & de tous les lieux, il n'en est pas moins vrai qu'une bonne tragédie grecque, fidellement transportée sur notre théâtre, ne serait pas une bonne tragédie française (3). Nous avons à fournir une tâche plus longue & plus pénible. Melpomene chez les Grecs paraissait sur la scene, entourée des attributs de Terpsichore & de Polymnie: chez nous elle est seule, & sans autre secours que son art, sans autres appuis que la terreur & la pitié. Les chants & la grande poésie des chœurs relevaient l'extrême simplicité des sujets grecs, & ne laissaient appercevoir aucun vuide dans la représentation: ici, pour remplir la carriere de cinq actes, il nous faut mettre en œuvre les ressorts d'une intrigue toujours attachante, & les mouvemens d'une éloquence toujours passionnée. L'harmonie des vers grecs enchantait les oreilles avides & sensibles d'un peuple poëte: ici, le mérite de la diction, si important à la lecture, si décisif pour la réputation, ne peut sur la scene ni excu-

ser les fautes, ni remplir les vuides, ni suppléer à l'intérêt, devant une assemblée d'hommes où il y a peu de juges du style. Enfin, chez les Athéniens, les spectacles donnés par les Magistrats en certains temps de l'année, étaient des fêtes pompeuses & magnifiques où se signalait la brillante rivalité de tous les arts, & où les sens, séduits de toutes les manieres, rendaient l'esprit des juges moins sévere & moins difficile: ici, la satiété, qui naît d'une jouissance de tous les jours, doit ajouter beaucoup à la sévérité du spectateur, lui donner un besoin plus impérieux d'émotions fortes & nouvelles: & de toutes ces considérations on peut conclure que l'art des Corneille & des Racine devait être plus étendu, plus varié & plus difficile, que l'art des Euripide & des Sophocle.

Ces derniers avaient encore un avantage que n'ont pas eu parmi nous leurs imitateurs & leurs rivaux. Ils offraient à leurs concitoyens les grands événements de leur histoire, les triomphes de leurs Héros, les malheurs de leurs ennemis, les crimes de leurs Dieux. Ils réveillaient des idées imposantes, ou des souvenirs chers & flatteurs, & parlaient à la fois à l'homme & au citoyen.

La tragédie, soumise comme tout le reste au caractere patriotique, fut donc chez les Grecs

leur hiſtoire en action. Corneille, dominé par ſon génie, & n'empruntant aux Anciens que les préceptes de l'art ſans prendre leur maniere pour modele, fit de la tragédie une école d'héroïſme & de vertu. Racine, plus profond dans la connaiſſance de l'art, s'ouvrit une route nouvelle, & la tragédie fut alors l'hiſtoire des paſſions & le tableau du cœur humain.

Je ſuis loin de vouloir affoiblir ce juſte ſentiment de reconnaiſſance & d'admiration qui conſacre parmi nous le nom de Corneille. Si j'étais aſſez malheureux pour pouvoir jamais être le détracteur d'un grand homme, oſerais-je louer Racine ?

Corneille, s'élevant tout-à-coup au deſſus des déclamateurs barbares qui n'avaient encore pris aux Grecs que la regle des trois unités, jetta le premier de longs ſillons de lumiere dans la nuit qui couvrait la France. Le premier il mit de la nobleſſe dans notre verſification : il éleva notre langue à la hauteur de ſes idées ; il l'enrichit des tournures mâles & vigoureuſes qui n'étaient que l'expreſſion de ſa propre force. Le premier il connut le langage de la vraie grandeur, l'art de lier les ſcènes, l'art de l'expoſition & du dialogue. Il purgea le Théâtre des jeux de mots & des pointes ridicules, qui ſont l'éloquence des temps de barbarie. C'eſt à lui que l'on dut la premiere

tragédie intéressante qui commença la gloire du Théâtre Français, & prépara sa supériorité. Il eut dans Cinna le mérite unique jusqu'alors de remplir l'étendue du Drame avec une action majestueuse & simple. Il puisa dans son génie les beautés tragiques des Horaces, les détails imposants de Pompée & de Sertorius, le cinquième Acte de Rodogune, l'un des plus grands tableaux qu'on ait jamais montrés sur la scène. Il traça des caracteres énergiques, tels que Dom Diegue & le vieil Horace, Emilie & Cornélie; des caracteres nobles & vertueux, tels que les deux Freres dans Rodogune, Sévere & Pauline dans Polyeucte. Tous ces différens mérites étaient inconnus avant lui, & il y a joint des traits d'une éloquence frappante, & ces mots sublimes qui s'échappant d'une ame fortement émue, ébranlent fortement la nôtre, lui donnent une plus grande idée d'elle-même, & y laissent un profond souvenir de l'homme rare à qui elle a dû cette puissante émotion.

Voilà ce qu'avait fait Corneille. Mais combien il restait encore à faire! combien l'art de la tragédie, qui doit être le résultat de tant de mérites différens, était loin de les réunir! Combien y avait-il encore, je ne dis pas à perfectionner, mais à créer! car l'assemblage de tant de beautés vraiment tragiques qui étincelerent

dans le premier chef-d'œuvre de Racine, dans Andromaque, n'est-il pas une véritable création ?

O Racine ! un homme tel que toi ne pouvait être formé que par la Nature ; ton excellente organisation fut entiérement son ouvrage, & portait un caractere original, indépendant de toute imitation. C'est de la Nature, que tu reçus cette sensibilité prompte qui réfléchit tous les objets qui l'ont frappée, ce tact délicat, ces vues justes & fines, ce discernement si sûr, ce sentiment des convenances, ce goût enfin, cultivé par les leçons de Port-Royal, nourri par le commerce assidu des Anciens, fortifié par les conseils de Boileau ; ce goût, qualité rare & précieuse, qui peut-être est au génie, ce que la raison est à l'instinct, s'il est vrai que l'instinct soit le mobile de nos actions & que la raison en soit le guide ; ce goût qui attache aux productions vraiment belles le sceau d'une admiration éclairée & durable ; qui sépare, par un intervalle immense, les Virgile, les Cicéron, les Horace, des Lucain, des Stace & des Séneque ; qui seul enfin éleve les ouvrages de l'homme à ce dégré de perfection qui semblait au-dessus de sa foiblesse.

Peu content de ce qu'il avait produit jusqu'alors (car le talent fait juger ce qu'il a fait, parce

qu'il ſent ce qu'il peut faire,) ne trouvant pas dans ſes premiers ouvrages l'aliment que cherchait ſon ame, RACINE s'interrogea dans le ſilence de la réflexion. Il vit que des converſations politiques n'étaient pas la Tragédie. Averti par ſon propre cœur, il vit qu'il fallait la puiſer dans le cœur humain, & dès ce moment il ſentit que la Tragédie lui appartenait. Il conçut que le plus grand beſoin qu'apportent les Spectateurs au théâtre, le plus grand plaiſir qu'ils puiſſent y goûter, eſt de ſe trouver dans ce qu'ils voient; que ſi l'homme aime à être élevé, il aime encore mieux être attendri, peut-être parce qu'il eſt plus sûr de ſa faibleſſe que de ſa vertu; que le ſentiment de l'admiration s'émouſſe & s'affoiblit aiſément; que les larmes douces qu'elle fait répandre quelquefois ſont en un moment ſéchées, au lieu que la pitié pénetre plus avant dans le cœur, y porte une émotion qui croît ſans ceſſe & que l'on aime à nourrir, fait couler des larmes délicieuſes que l'on ne ſe laſſe point de répandre, & dont l'Auteur tragique peut ſans ceſſe rouvrir la ſource, quand une fois il l'a trouvée. Ces idées furent des traits de lumiere pour cette ame ſi ſenſible & ſi féconde, qui, en deſcendant en elle-même, y trouvait les mouvements de toutes nos paſſions, les ſecrets de tous nos penchants. Combien un ſeul principe lumineux embraſſé par le

Génie avance en peu de temps sa marche vers la perfection !

Le Cid avait été la premiere époque de la gloire du Théâtre Français, & cette époque était brillante. Andromaque fut la seconde, & n'eut pas moins d'éclat : ce fut une espece de révolution. On s'apperçut que c'étaient là des beautés absolument neuves ; mais Corneille & Racine n'en avaient pas encore appris assez à la nation, pour qu'elle pût saisir tout ce qu'un pareil ouvrage avait d'étonnant. Racine était dès-lors trop au-dessus de son siecle & de ses Juges. Il faut plus d'une génération pour que les connaissances, s'étendant de proche en proche, répandent un grand jour sur les monuments du Génie. Il est bien plus prompt à créer, que nous ne le sommes à le connaître.

Instruits par cent ans d'expérience & de réflexions, nous sentons aujourd'hui quel homme ce seroit que Racine, quand même il n'aurait fait qu'Andromaque. Cette marche si claire & si distincte dans une intrigue qui semblait double, cet art d'entrelacer & de conduire ensemble les deux branches principales de l'action, de maniere qu'elles semblent n'en faire qu'une ; cette science profonde, ce mérite de la difficulté vaincue, où se trouvaient-ils avant Racine ?

Héraclius & Rodogune sont les pieces de

Corneille où devait sut-tout se déployer le talent de l'intrigue (4). Avouons que ce ne sont pas là des modeles: avouons que Racine a donné ce modele qui n'existait pas avant lui; que dans Andromaque les grands crimes sont produits par les grandes passions, les intérêts clairement développés, habilement opposés l'un à l'autre sans se nuire & sans se confondre, expliqués par les personnages & jamais par le Poëte; que les moyens que l'Auteur emploie ne sont jamais ni trop vils ni trop odieux; que les ressorts sont toujours naturels sans être prévus, les événements toujours fondés sur les caracteres: & convenons que Racine est le premier qui ait su assembler avec tant d'art les ressorts d'une intrigue tragique.

Et cette autre partie du Drame non moins importante, cet art des mœurs & des convenances, qui enseigne à faire parler chaque personnage selon son caractere & sa situation, & à mettre dans ses discours cette vérité soutenue qui fonde l'illusion du spectateur, qui l'avait appris à Racine? Est-ce Corneille, qui pèche à tout moment contre cet art, même dans ses scènes les plus heureuses; qui fait raisonner l'amour avec une subtilité sophistique, & déclamer la douleur avec emphase, qui mêle sans cesse la familiarité populaire au ton de l'héroïsme? Non sans doute.

ce n'était pas dans les ouvrages de Corneille, que Racine avait étudié les convenances. Un esprit juste, & une imagination souple & flexible, naturellement disposée à repousser tout ce qui était faux & affecté, à se mettre à la place de chaque personnage, voilà ce qui lui apprit à prêter à Andromaque, à Hermione, à Pyrrhus, à Oreste un langage si vrai, si caractérisé, qui semble toujours appartenir à leurs passions, & jamais à l'esprit du Poëte. Alors pour la premiere fois on entendit une Tragédie où chacun des Acteurs était continuellement ce qu'il devait être, & disait toujours ce qu'il devait dire. Quelle modestie noble & douce dans le caractere d'Andromaque! quelle tendresse de mere! quelle douleur à la fois majestueuse & ingénue, & digne de la veuve d'Hector! Comme ses regrets sont touchants & ne sont jamais fastueux! comme dans ses reproches à Pyrrhus elle garde cette modération & cette retenue qui sied si bien au sexe (5) & au malheur! Que tout ce rôle est plein de nuances délicates que personne n'avait connues jusqu'alors, plein d'un pathétique pénétrant dont il n'y avait aucun exemple! Qui est-ce qui n'est pas délicieusement ému de ces vers si simples qui descendent si avant dans le cœur, & qu'il est impossible de ne pas retenir dès qu'on le a entendus?

» Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

. . . .

» Hélas! il mourra donc, il n'a pour sa défense
» Que les pleurs de sa mere & que son innocence.

. . . .

» O mon fils! que tes jours coûtent cher à ta mere!

. . . .

» Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste,
» Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste.

. . . .

» Et quelquefois aussi parle-lui de sa mere.

quelle magie! quelle perfection!

Si nous passons aux autres personnages, quelle bouillante activité dans le fils d'Achile! quelle alternative de soumission & de menaces! quelle franchise jeune & confiante! quel oubli de tous les intérêts & de tous les dangers!

Oreste pouvait-il être mieux peint? Il semble être poursuivi par une fatalité terrible: il paraît pressentir les crimes auxquels il est réservé: sa passion sombre & forcenée ne voit & n'imagine rien qui ne soit funeste: il est tourmenté par son amour comme par une implacable Euménide.

Mais Hermione! Ah! c'est ici la plus étonnante création de Racine. C'est ici le triomphe d'un art sublime & nouveau. Parlez, vous qui

refusez à l'Auteur d'Andromaque le titre de Créateur; dites, où est le modele d'Hermione? Qu'y a-t-il dans Corneille ou dans aucun des Auteurs anciens & modernes qui ressemble même de loin à cet admirable rôle? Où avait-on vu avant Racine ce développement vaste & profond des replis du cœur humain, ce flux & reflux si continuel & si orageux de toutes les passions qui peuvent bouleverser une ame, ces mouvements rapides qui se croisent comme des éclairs, ce passage subit des imprécations de la haine à toutes les tendresses de l'amour, des effusions de la joie aux transports de la fureur, de l'indifférence & du mépris affectés au désespoir qui se répand en plaintes & en reproches; cette rage tantôt sourde & concentrée, & méditant tout bas toutes les horreurs des vengeances, tantôt forcenée & jettant des éclats terribles? Et ce fameux *Qui te l'a dit?* quelle création que ce mot, le plus beau peut-être que la passion ait jamais prononcé! Serait-il permis de le comparer au *Qu'il mourût?* Celui-ci est une saillie impétueuse d'une ame vivement frappée; l'autre, faisant partie de la catastrophe, commençant la punition d'Oreste & achevant le caractere d'Hermione, est nécessairement le résultat d'une connaissance approfondie des révolutions du cœur humain.

Où Racine avait-il pris tant de beautés si étonnantes & d'un si grand effet? Où existait ce genre de tragique? Les Anciens avaient connu les grands tableaux, les situations, le naturel du dialogue. L'Andromaque d'Euripide a des morceaux d'une simplicité touchante. Sophocle a déployé dans Philoctete l'éloquence du malheur & de la vengeance. Mais les combats du cœur & les orages des passions, où Racine les avait-il trouvés? dans la nature & dans lui-même.

Ne nous obstinons point à nous faire illusion; n'attribuons point tous les mérites à la fois au grand Corneille, qui a sans doute assez des siens. Ne cherchons point dans Corneille le germe de Racine: il n'y est point. Je m'attends à tout ce qu'on pourra dire. Je sais qu'on dira que l'éloge de Racine ne devait point être la satyre de Corneille. Non sans doute; mais la justice, la vérité est-elle une satyre? mais pour faire sentir tout ce que Racine n'a dû qu'à lui-même, & tout ce que nous ne devons qu'à Racine, ne suis-je pas forcé de rappeller tout ce qui a manqué à Corneille? Oui, je suis obligé de le dire, Corneille n'a presque jamais été le peintre (6) des passions: il était né avec beaucoup plus de force dans l'esprit, que de sensibilité dans l'ame. C'est cette derniere qualité qui paraît pré-

dominante dans Racine, & qui caractérise son talent. C'est chez lui que l'on trouve ce jugement sûr d'une ame éclairée par le sentiment. C'est lui qui sut marquer par des nuances sensibles cette différence de langage qui tient à la différence des sexes : il n'ôte jamais aux femmes cette décence, cette modestie, cette délicatesse, cette douceur touchante, qui distinguent & embellissent l'expression de tous leurs sentimens, qui donnent tant d'intérêt à leurs plaintes, tant de grace à leurs douleurs, tant de pouvoir à leurs reproches, & qui ne doivent jamais les abandonner, même dans les moments où elles semblent le plus s'oublier. Chez lui, le courage d'une femme n'est jamais fastueux, sa colere n'est jamais indécemment emportée, sa grandeur n'est jamais trop mâle. Voyez Monime : combien elle garde de mesure avec Mithridate, lors même qu'elle refuse absolument de s'unir à lui, & qu'elle s'expose à la vengeance d'un homme qui n'a jamais su pardonner ! Voyez Iphigénie éclatant en reproches contre une rivale qu'elle croit préférée : comme elle est loin de profiter de tous les avantages qu'elle a d'ailleurs sur Eriphile ! comme elle se garde même de l'avilir en l'accusant ! & combien cette générosité,

qui

qui n'échappe pas au ſpectateur, la rend plus attendriſſante !

Corneille paraît avoir ignoré ces nuances. Il a peu connu les femmes & la paſſion qu'elles connaiſſent le mieux, l'amour. Son caractere ne l'y portait pas. Le Cid, la ſeule de ſes pieces où l'amour produiſe quelque effet, bien plus par la ſituation que par les détails, le Cid, qui fut le premier fondement de ſa reputation, il l'avait pris aux Eſpagnols (7). Racine n'avait pris Andromaque à perſonne ; & quand il étala ſur la ſcene des peintures ſi ſavantes & ſi expreſſives de cette inépuiſable paſſion de l'amour, il ouvrit une ſource nouvelle & abondante pour la tragédie françaiſe. Cet art que Corneille avait établi ſur l'étonnement & l'admiration, & ſur une nature ſouvent idéale, il le fonda ſur une nature vraie & ſur la connaiſſance du cœur humain. Il fut créateur à ſon tour, comme Corneille l'avait été, avec cette différence, que l'édifice qu'avait élevé l'un, frappait les yeux par des beautés irrégulieres & une pompe informe, au lieu que l'autre attachait les regards par ces belles proportions & ces formes gracieuſes que le goût fait joindre à la majeſté du génie.

Nous voici parvenus à la derniere eſpece de création qui caractériſe le talent original de Racine, & dont Andromaque fut encore l'époque ;

à celle qui lui eſt peut-être encore plus particuliere que toutes les autres, celle au moins que ne lui diſputent point ſes plus aveugles détracteurs & les plus ardents enthouſiaſtes de ſon rival. Il créa l'art du ſtyle tragique. Il en fut parmi nous le premier modele, & le porta au dernier dégré de perfection. Il ouvrit la carriere, & poſa la limite. C'eſt un genre de gloire bien rare.

Corneille ne paraît pas avoir eu une juſte idée de tout le travail que demandent les vers. On voit que ſes plus beaux ne lui ont pas couté beaucoup de peine; mais on voit auſſi qu'il n'en a pris aucune pour embellir par la tournure ce qui ne peut pas briller par la penſée. Il a de grands traits; mais il ne connaît pas les nuances, & c'eſt par les nuances qu'on excelle dans tous les arts d'imitation.

Racine eut le premier la ſcience du mot propre, ſans lequel il n'y a point d'écrivain. Son expreſſion eſt toujours ſi heureuſe & ſi naturelle qu'il ne paraît pas qu'on ait pu en trouver une autre, & chaque mot de la phraſe eſt placé de manière qu'il ne paraît pas qu'on ait pu le placer autrement.

Le tiſſu de ſa diction eſt tel, qu'on n'y peut rien déplacer, rien ajouter, rien retrancher. C'eſt un tout qui ſemble éternel. Ses inéxactitudes même, & il en a bien peu, ſont preſque toujours, lorſqu'on les conſidere de près, des ſacrifices faits par le bon goût. Rien ne ſerait ſi difficile

que de refaire un vers de Racine.

Nul n'a enrichi notre langue d'un plus grand nombre de tournures; nul n'eſt hardi avec plus de bonheur & de prudence, ni métaphorique avec plus de grace & de juſteſſe. Nul n'a manié avec plus d'empire un idiome ſouvent rebelle, ni avec plus de dextérité un inſtrument toujours difficile. Nul n'a mieux connu la molleſſe du ſtyle, qui dérobe au Lecteur la fatigue du travail & les reſſorts de la compoſition. Nul n'a mieux entendu la période poétique, la variété des céſures, les reſſources du rhythme, l'enchaînement & la filiation des idées. Enfin, ſi l'on conſidere que ſa perfection peut être oppoſée à la perfection de Virgile, & ſi l'on ſe ſouvient qu'il parlait une langue moins flexible, moins poétique & moins harmonieuſe, on croira volontiers que Racine eſt celui de tous les hommes à qui la Nature avait donné le plus grand talent pour les vers.

Soyons donc juſtes, & rendons gloire à la vérité & au génie. Andromaque eſt le premier chef-d'œuvre qui ait paru ſur la ſcene française. On avait vu de belles ſcenes: on vit enfin une belle tragédie. Eh! quel homme prodigieux que celui qui à vingt-ſept ans a pu fixer une époque ſi glorieuſe pour la France & pour lui!

Que le génie eſt brillant dans ſa naiſſance! Quel éclat jettent ſes premiers rayons! C'eſt l'aſ-

tre du jour, qui, partant des bornes de l'horizon, inonde d'un jet de lumiere toute l'étendue des cieux. Quel œil n'en eſt pas ébloui, & ne s'abaiſſe pas comme accablé de la clarté qui l'aſſaillit! Quel homme, témoin de ce grand réveil de la Nature, n'eſt pas ſaiſi de reſpect & d'enthouſiaſme? Tel eſt le premier effet du génie. Mais cette impreſſion ſi vive & ſi prompte s'affaiblit par degrés. L'homme, revenu de ſon premier étonnement, reléve la vue, & oſe fixer d'un regard attentif ce que d'abord il n'avait admiré qu'en ſe proſternant. Bientôt il s'accoutume & ſe familiariſe avec l'objet de ſon reſpect. Il en vient juſqu'à y chercher des défauts, juſqu'à en ſuppoſer même Il ſemble qu'il ait à ſe venger d'une ſurpriſe faite à ſon jugement, ou d'une injure faite à ſon amour propre; & le génie a tout le temps d'expier par de longs outrages ce moment de gloire & de triomphe que ne peut lui refuſer l'humanité qu'il ſubjugue en ſe montrant.

Ainſi fut traité l'Auteur d'Andromaque. On l'oppoſa d'abord à Corneille; & c'était beaucoup, ſi l'on ſonge à cette admiration ſi juſte & ſi profonde qu'avait dû inſpirer l'Auteur du Cid, des Horaces & de Cinna, demeuré juſqu'alors ſans rival, maître de la carriere, & entouré de ſes trophées.

Sans doute même les ennemis de ce grand

homme virent avec plaisir s'élever un jeune Poète qui allait partager la France & la Renommée. Mais aussi combien une supériorité si décidée & si éclatante dut jetter d'effroi parmi tous les aspirants à la palme tragique ! Combien un succès si rare à cet âge dut exciter de jalousie, & humilier tout ce qui prétendait à la gloire ! A ce parti si nombreux des Ecrivains médiocres, qui, sans s'aimer d'ailleurs & sans être d'accord sur le reste, se réunissent toujours comme par instinct contre le talent qui les menace, se joignait cette espece d'enthousiastes qui avaient déclaré qu'on n'égalerait pas Corneille, & qui étaient bien résolus à ne pas souffrir que Racine osât les démentir. Ajoutez à tous ces intérêts qui lui étaient contraires, cette disposition secrete qui même au fond n'est pas tout-à-fait injuste, & qui nous porte à proportionner la sévérité de notre jugement au mérite de l'homme qu'il faut juger. Voilà quels étaient les obstacles qui attendaient Racine après Andromaque ; & quand Britannicus parut, l'envie était sous les armes.

L'envie, cette passion si odieuse qu'on ne la plaint pas, toute malheureuse qu'elle est, ne se déchaîne nulle part avec plus de fureur que dans la lice du théâtre. C'est là qu'elle rencontre le talent dans tout l'éclat de sa gloire, & c'est là sur-tout qu'elle aime à le combattre. C'est là,

qu'elle l'attaque avec d'autant plus d'avantage ; qu'elle peut cacher la main qui porte les coups. Confondue dans une foule tumultueuſe, elle eſt diſpenſée de rougir : elle a d'ailleurs ſi peu de choſe à faire ; l'illuſion théâtrale eſt ſi frêle & ſi facile à troubler ; les jugemens des hommes raſſemblés ſont dépendants de tant de circonſtances, & tiennent quelquefois à des reſſorts ſi faibles ; l'impreſſion exagérée d'un défaut ſe répand ſi aiſément ſur les beautés qui le ſuivent, que toutes les fois qu'il y a eu un parti contre un ouvrage de théâtre, le ſuccès en a été troublé ou retardé. Les exemples ne me manqueraient pas ſans doute. Mais quand je n'aurais à citer que Britannicus, n'en ſerait-ce pas aſſez ?

Un des caracteres du vrai talent, & ſur-tout du talent dramatique, eſt de paſſer d'un genre à un autre ſans s'y trouver étranger, & d'être toujours le même ſans ſe reſſembler jamais. Britannicus offrait un ordre de beautés qui n'était pas dans Andromaque. Boileau, & ce petit nombre d'hommes de goût qui juge & ſe tait, quand la multitude crie & ſe trompe, apperçurent un progrès dans ce nouvel ouvrage. En effet, dans Andromaque, quelque admirable qu'elle ſoit, il y avait encore quelques traces de jeuneſſe. Mais ici tout portait l'empreinte de la maturité, tout était mâle, tout étoit fini : c'était une con-

ception forte & profonde, une exécution sure & sans aucune tache. Les ennemis de Racine, pour se consoler du succès d'Andromaque, avaient dit que l'Auteur savait en effet traiter l'amour, mais que c'était là tout son talent; que d'ailleurs il ne saurait jamais dessiner des caracteres fiers & vigoureux, tels que ceux de Corneille, ni traiter comme lui la politique des Cours. Car telle est la marche constante des préjugés: on se venge du talent qu'a signalé un Ecrivain, en lui refusant celui qu'il n'a pas encore essayé. Burrhus, Agrippine, Narcisse, & sur-tout Néron, étaient une terrible réponse à ces préventions injustes: mais cette réponse ne fut pas d'abord entendue. Britannicus, qui réunissait l'art de Tacite & celui de Virgile, était fait pour trop peu de Spectateurs (8). Quel homme que Burrhus qui ne prononce pas une seule sentence sur la vertu, mais qui lui prête un langage assez touchant, pour en faire sentir tous les charmes même à Néron! Et ce Néron! Quelle effrayante vérité dans la peinture de ce monstre naissant! Il n'y a pas un trait, pas un coup de pinceau, qui ne soit d'un maître. C'est une des productions les plus frappantes du génie de Racine, & une de celles qui prouvent que ce grand homme pouvait tout faire.

Esprits éclairés, connaisseurs sensibles, par-

donnés, si je m'étends un peu trop, peut-être, sur ces beautés que vous connaissez aussi bien que moi. Je n'ai sans doute rien à vous apprendre ; mais mon admiration m'entraîne, & vous l'excuserez sans peine, parce qu'elle est égale à la vôtre. Mais comment des beautés si vraies furent-elles d'abord si peu senties ! Indépendamment des inimitiés personnelles qui avaient pu nuire à l'Auteur, ne pourrait-on pas trouver dans la nature même de l'ouvrage les raisons de ce succès tardif que le temps seul a pu établir ? Cette recherche n'est point étrangere à la gloire de Racine, ni aux objets qui doivent nous occuper dans son éloge.

Il y a dans les ouvrages de l'esprit deux sortes de beautés. Les unes, tenant de plus près à la nature, & reveillant en nous ces premiers sentiments qu'elle nous a donnés, ont un effet aussi infaillible qu'universel, parce qu'il dépend ou de cette pitié naturelle placée dans le cœur humain pour l'adoucir & le rendre meilleur, ou bien de ce sentiment de grandeur, qui l'éleve à ses propres yeux, & le soumet par l'admiration au pouvoir de la vertu : telles sont les plus heureuses productions de l'art, celles qui par la force du sujet réussiraient même dans la main d'un homme médiocre ; & quand l'exécution en est digne,

ce sont les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Telle est cette premiere espece de beautés dont tous les ouvrages de l'art ne sont pas également susceptibles. Les autres sont moins aimables, d'un effet moins sûr & moins étendu, beaucoup plus dépendantes du mérite de l'exécution, des combinaisons de l'art, & de la sagacité des juges : tels sont les ouvrages dont l'objet est plus éloigné de la classe la plus nombreuse des spectateurs, dont le but est plus détourné & plus réfléchi, dont l'intérêt nous est moins cher & nous attache sans nous transporter; dont la morale développant de grandes & utiles vérités, & supposant des vues profondes, parle moins à la multitude, mais frappe les yeux des connaisseurs & les esprits distingués. Cette seconde espece de beautés demande plus de temps pour être apperçue & sentie, & differe sur-tout de la premiere, en ce que celle-ci est embrassée par le sentiment, au lieu que l'autre est admirée par la réflexion.

Britannicus était de ce dernier genre. Le crime & la vertu, représentés, l'un par Narcisse, l'autre par Burrhus, & se disputant l'ame de Néron, formaient un tableau sublime, mais qui devait d'abord échapper aux regards de la foule. Ce n'est qu'avec le temps qu'on a compris tout ce qu'il y avait d'admirable dans cette grande

leçon dramatique donnée à tous les Souverains.
Les ames douces & tendres (& c'est le plus grand nombre, car la faiblesse est l'attribut le plus général de l'humanité,) préféreront les peintures de l'amour. Les esprits sages, les ames élevées aiment mieux le quatrième acte de Britannicus que des tragédies passionnées, parce qu'elles préferent ce qui éleve & agrandit l'homme, à ce qui le charme & l'amollit.

Mais si Britannicus était du nombre de ces ouvrages dont les beautés séveres ne sont appréciées qu'avec le temps, Bérénice, qui le suivit, se recommandait d'elle-même par celui de tous les mérites dramatiques qui est le plus difficilement contesté, dont le triomphe est le plus prompt & le plus sûr, le don de faire verser des larmes. Où sont ceux qui répetent, sans connaissance & sans réflexion, que le ton de Racine est toujours le même (9); que tous ses sujets ont les même couleurs & les mêmes traits? Qu'ils nous disent ce qu'il y a de ressemblance entre Britannicus & Bérénice! Quelle distance de l'entretien de Néron avec Narcisse, aux adieux de Bérénice & de son Amant! Et qui pourra décider dans laquelle de ces deux compositions si différentes, Racine est le plus admirable? Comment peut-on, sans injustice, méconnaître dans Andromaque, dans Britan-

nicus, dans Bérénice, la variété de vues, de tons & de caracteres? Dira t-on que l'amour regne dans Bérénice comme il regne dans Andromaque? Ah! c'est ici qu'il faut reconnaître le grand art où excellait l'Auteut de saisir toutes les nuances qui rendenr la passion si différente d'elle-même. Hermione & Bérénice aiment toutes deux, toutes deux sont abandonnées. Mais que l'amour de Bérénice est loin de l'amour d'Hermione! Racine avait déployé dans celle-ci tout ce que la passion a de plus violent, de plus funeste, de plus terrible : il développe dans l'autre tout ce que cette même passion a de plus tendre, de plus délicat, de plus pénétrant. Dans Hermione il fait frémir, dans Bérenice il fait pleurer. Est-ce là se ressembler? Oui sans doute, Racine a dans toutes ses tragédies un trait de ressemblance, une maniere qui le caractérise; & cette maniere, c'est la perfection.

Je ne considere pas ici la prodigieuse difficulté de tirer cinq actes d'un sujet qui n'offrait qu'une scène; de faire une tragédie de ce qui paraissait devoir n'être qu'une élégie. Mais comment parler de Bérénice, sans admirer encore cette éloquence si touchante & si inépuisable, cette diction si flexible & si mélodieuse, qui exerce tant d'empire sur les cœurs & sur les sens? Combien la Cour de Louis XIV, cette Cour polie, bril-

lante & voluptueuſe, devait goûter ce langage enchanteur qu'on n'avait point encore entendu! Beautés à jamais célebres, dont les noms ſont placés dans notre mémoire à côté des Héros de ce ſiecle fameux, combien vous deviez aimer Racine! combien vous deviez chérir l'Ecrivain qui paraiſſait avoir étudié ſon art dans votre cœur, qui ſemblait être dans le ſecret de vos foibleſſes; qui vous entretenait de vos penchants, de vos douleurs, de vos plaiſirs, en vers auſſi doux que la voix de la beauté quand elle prononce l'aveu de la tendreſſe! Ames ſenſibles & preſque toujours malheureuſes, qui avez un beſoin continuel d'émotion & d'attendriſſement, c'eſt Racine qui eſt votre Poëte, & qui le ſera toujours: c'eſt lui qui reproduit en vous toutes les impreſſions dont vous aimez à vous nourrir: c'eſt lui dont l'imagination répond toujours à la vôtre, qui peut en ſuivre l'activité & les mouvemens, en remplir l'avidité inſatiable: c'eſt avec lui que vous aimerez à pleurer: c'eſt à vous qu'il a confié le dépôt de ſa gloire; & vous la défendrez ſans doute, pour prix des larmes qu'il vous fait répandre.

Loin de moi cet odieux deſſein d'établir le triomphe d'un grand homme ſur l'abaiſſement de ſon rival, ni de faire ſouvenir qu'il exiſte une autre Bérénice que celle de l'inimitable

Racine. Que ne puis-je le faire oublier! Mettre ici les deux rivaux en concurrence, ce ferait faire injure à tous les deux. Oublions que Corneille ait pu méconnaître à ce point le caractere de ſon talent. Pourquoi faut-il que le génie tranſmette ſes fautes aux générations futures? Que ces fautes ſoient, ſi l'on veut, pendant qu'il exiſte parmi nous, l'aliment de la jalouſie & le tribut de l'humanité. Mais que la mort en le frappant emporte avec lui tout ce qui doit mourir; qu'elle ne lui laiſſe que ce qui doit vivre; & que ſortant de ſes cendres, il paraiſſe devant la poſtérité, comme Hercule, s'élevant de ſon bûcher, parut dans l'Olympe, ayant dépouillé tout ce qu'il avait de mortel.

Racine avait lutté dans Bérénice contre un ſujet qu'il n'avait pas choiſi, & il était ſorti triomphant de cette épreuve ſi dangereuſe pour le talent qui veut toujours être libre dans ſa marche, & ſe tracer à lui-même la route qu'il doit tenir. Bajazet fut un ouvrage de ſon choix. Les mœurs, nouvelles pour nous, d'une nation avec qui nous avions eu long-temps auſſi peu de commerce, que ſi la Nature l'eût placée à l'extrémité du globe; la politique ſanglante du Serrail, la ſervile exiſtence d'un peuple innombrable enfermé dans cette priſon du deſpotiſme; les paſſions des Sultanes qui s'expliquent le

poignard à la main, & qui ſont toujours près du crime & du meurtre, parce qu'elles ſont toujours près du danger ; le caractere & les intérêts des Viſirs qui ſe hâtent d'être les inſtruments d'une révolution, de peur d'en être les victimes ; l'inconſtance ordinaire des Orientaux, & cette ſervitude menaçante qui rampe aux pieds d'un Deſpote, & s'éleve tout-à-coup des marches du Trône pour le frapper & le renverſer : voilà le tableau abſolument neuf qui s'offrait au pinceau de Racine ; à ce même pinceau, qui avait ſi ſupérieurement crayonné la Cour de Néron ; qui dans Monime & dans Iphigénie traça depuis avec tant de vérité la modeſtie, la retenue, le reſpect filial que l'éducation inſpirait aux filles Grecques ; qui dans Athalie nous montra les effets de la Théocratie ſur ce peuple fanatique, toujours conduit par des prodiges, ou égaré par des ſuperſtitions. C'eſt là ſans doute poſſéder la ſcience des couleurs locales, & l'art de marquer tous les ſujets d'une teinte particuliere qui avertit toujours le ſpectateur du lieu où le tranſporte l'illuſion dramatique (10).

Qu'y a-t-il par exemple, dans le rôle d'Acomat, que ce Viſir n'ait pu dire dans le Serrail ? Que l'empreinte de ce rôle eſt mâle & vigou-

reuſe ! qu'on y reconnaît le vieux guerrier, qui voudrait, s'il était poſſible, n'employer que les armes pour la révolution qu'il médite, mais qui, réduit à deſcendre juſqu'à l'intrigue, ſe ſert habilement des paſſions mêmes qu'il mépriſe! Qu'il était beau d'oſer introduire un pareil perſonnage, parlant de l'amour avec le plus grand dédain, à côté de cette Roxane qui en a toutes les fureurs! Acomat ne peut-il pas être oppoſé aux plus grands caracteres de Corneille? Quel ſtyle! que d'énergie ſans morgue & ſans roideur! que d'élévation ſans emphaſe! que de vraie politique ſans affectation de politique! Et dans Mithridate. quel art d'ennoblir les faibleſſes d'une grande ame, & de répandre de l'intérêt ſur un vieillard malheureux, occupé de vengeance & de haine, allant malgré lui chercher des conſolations dans l'amour qui met le comble à tous ſes maux!

Oſons cependant l'avouer (car la vérité, qui eſt toujours ſacrée, doit l'être ſur-tout dans l'éloge d'un grand homme; elle tient de ſi près à ſa gloire, qu'on ne peut altérer l'une ſans bleſſer l'autre) avouons-le ; ſoit que le ſuccès des ouvrages de théâtre dépende eſſentiellement du choix des ſujets; ſoit que le prémier élan du génie ſoit quelquefois ſi rapide & ſi élevé, que lui-même ait enſuite beaucoup de peine, de la hauteur où il eſt parvenu d'abord, à prendre encore

un vol plus haut & plus hardi ; quoi qu'il en ſoit, depuis Andromaque, Racine offrant dans chacun de ſes drames une création nouvelle & de nouvelles beautés, n'avait encore rien produit qui fût dans ſon enſemble ſupérieur à cet heureux coup d'eſſai. Il était dans cet âge où l'homme joint au feu de la jeuneſſe, qui n'eſt pas encore amorti, toute la force de la maturité, les avantages de la réflexion, & les richeſſes de l'expérience. Un ami ſévere à contenter, des ennemis à confondre, des envieux à punir, étaient autant d'aiguillons qui animaient ſon courage & ſes travaux. Le moment des grands efforts était venu, & l'on vit éclore ſucceſſivement deux chefs-d'œuvre, qui, en élevant Racine au-deſſus de lui-même, devaient achever ſa gloire, la défaite de l'envie, & le triomphe de la ſcene françaiſe. L'un était Iphigénie, le modele de l'action dramatique la plus belle dans ſa contexture & dans toutes ſes parties; l'autre était Phedre, le plus éloquent morceau de paſſion que les Modernes puiſſent oppoſer à la Didon de l'inimitable Virgile.

Comment louer de pareils ouvrages, ſans redire faiblement ce qui a été ſi bien ſenti par tous les eſprits éclairés? Quel tribut ſtérile, quel faible retour, que les louanges pour toutes ces impreſſions ſi vives, ſi variées, ces frémiſſements,

ces

ces transports qu'excitent en nous ces productions du premier des arts! Pour en voir tous les effets, c'eſt au théâtre qu'il faut ſe tranſporter; c'eſt là qu'il faut voir les tendres pleurs d'Iphigénie, les larmes jalouſes d'Eriphile, & les combats d'Agamemnon; c'eſt là qu'il faut entendre les cris ſi douloureux & ſi déchirants des entrailles maternelles de Clytemneſtre; c'eſt-là qu'il faut contempler d'un côté le Roi des Rois, de l'autre Achille, ces deux Grandeurs en préſence, prêtes à ſe heurter, le fer prêt à étinceler dans les mains du Guerrier, & la majeſté royale ſur le front du Souverain: & quand vous aurez vu la foule immobile & en ſilence, attentive à ce grand ſpectacle, ſuſpendue à tous les reſſorts que l'art fait mouvoir ſur la ſcene; quand vous aurez entendu de ce ſilence univerſel ſortir tout-à-coup les ſanglots de l'attendriſſement, ou les cris de la terreur; alors, ſi vous vous méfiez des ſurpriſes faites à vos ſens & à votre ame par le preſtige de l'optique théâtrale, revenez à vous-même dans la ſolitude du cabinet; interrogez votre raiſon & votre goût, demandez-leur s'ils peuvent appeller des impreſſions que vous avez éprouvées, ſi la réflexion condamne ce qui a ému votre imagination, ſi retournant au même ſpectacle vous y porteriez des objections & des ſcrupules; & vous verrez que tout ce que vous

avez ſenti n'était pas de ces illuſions paſſageres qu'un talent médiocre peut produire avec une ſituation heureuſe & la pantomime des Acteurs, mais un effet néceſſaire & infaillible, fondé ſur une étude réfléchie de la nature & du cœur humain; effet qui doit être à jamais le même, & qui loin de s'affaiblir augmentera dans vous à meſure que vous le conſidérerez de plus près. Vous vous écrierez alors dans votre juſte admiration: Quel art que celui qui me domine ſi impérieuſement que je ne puis y réſiſter ſans démentir mon propre cœur; qui force ma raiſon même d'approuver des fictions qui m'arrachent à elle; qui avec des douleurs feintes, exprimées dans un langage harmonieux & cadencé, m'émeut autant que les gémiſſements d'un malheur réel; qui fait couler, pour des infortunes imaginaires, ces larmes que la Nature m'avait données pour des infortunes véritables, & me procure une ſi douce épreuve de cette ſenſibilité dont l'exercice eſt ſouvent ſi amer & ſi cruel!

Mais plus cet art a d'éclat & de ſupériorité, plus il doit avoir de jaloux & de détracteurs. L'envie ne hait que ce qui eſt aimable. Furieuſe, ſur-tout lorſqu'elle eſt impuiſſante, elle avait vu le grand ſuccès de Bérénice ſans pouvoir le troubler que par des ſarcaſmes mépriſés & des ſatyres inutiles. Celui d'Iphigénie avait mis le

comble à ses douleurs. Tant de fois vaincue, elle rassembla toutes ses forces pour écraser la tragédie de Phedre.

On aurait honte de rappeller ici les ressorts odieux que l'on fit jouer, les manœuvres abjectes que l'on employa. L'histoire des bassesses est dégoûtante (11), elle répugne à la main qui trace l'histoire du génie. Et ne suffit-il pas qu'on se souvienne que pendant un moment Pradon parut triompher de Racine? Ce moment fut court: mais qu'il dut être cruel pour le grand homme que l'on outrageait! & qu'il était honteux pour la nation que l'on rendait complice de cet outrage! Que la haine était habile d'appeller la médiocrité pour l'opposer au talent! qu'elle savait bien que de tous les affronts le plus sensible pour un homme supérieur, est de le faire rougir d'un indigne rival! Triomphez, barbares, vous avez vaincu. Il est vrai que vous n'avez pas pu aveugler long-temps les hommes sur leurs plaisirs; les deux Phedres n'ont pu long-tepms être en concurrence: toutes deux sont bientôt à leur place. Mais la blessure que vous avez faite au cœur de l'Ecrivain sensible, n'en est pas moins douloureuse; la trace en est profonde & sanglante. Triomphez, vous dis-je, hommes lâches & cruels: votre victoire est plus grande que vous ne l'avez cru; vous ne vouliez peut-être

N 2

qu'humilier le talent, & vous l'avez découragé, vous l'avez abattu. Il ſort vainqueur de la lice, mais il n'y rentrera plus; il vous cede, vous n'entendrez plus ſa voix. Sa voix qui enchantait la France, ne bleſſera plus vos oreilles par de nouveaux accents; & peut-être allez vous lui pardonner ſa gloire, quand il ceſſera de l'augmenter.

Sa gloire! eſt il bien poſſible qu'il l'oublie? Quoi! ce ſentiment ſi cher & ſi noble peut-il s'éteindre dans ſon ame? Cet eſprit agiſſant & créateur peut-il ſe commander le repos? Helas! il eſt trop vrai, & cet exemple ne le prouve que trop. Oui, ſans doute, dût cet aveu donner à la médiocrité jalouſe des eſpérances conſolantes, oui, le génie peut quelquefois s'arrêter au milieu de ſa courſe. Il eſt des moments où l'ame la plus courageuſe peut être fatiguée d'un combat qui ne laiſſe aucun eſpoir de paix que dans la pouſſiere du tombeau: quoique sûre de ſes forces, elle peut être laſſe de les exercer: elle s'indigne de l'injuſtice; elle eſt révoltée des injures atroces de la calomnie, des menaces de la perſécution, & de l'inſolence de la haine. Alors, ſans doute, elle peut ſe retourner vers le repos qui lui tend les bras: elle peut ſe laiſſer ſéduire par le bonheur qu'il promet.......... Ne t'y livre pas, ô grand homme! n'en crois pas un dépit qui te trompe & ne te venge pas. Ne laiſſe pas le champ

libre à tes ennemis. Ne vois-tu pas qu'ils sont tourmentés du sentiment de ta force & de celui de leur faiblesse? qu'ils s'obstinent envain à nier le talent qui les accable & les désespere, comme les Stoïciens niaient la douleur qui leur donnait des convulsions? Ne vois-tu pas que les serpents que l'envie jette sur ton passage, expirent à chaque pas que tu fais, tandis que ceux qu'elle porte dans son sein la rongent éternellement? Avance sans rien craindre; & si ta route est semée d'obstacles, songe qu'il n'en est point d'autre pour toi. Songe que la prédilection marquée de la Nature pour les hommes qu'elle a créés supérieurs aux autres, ne va pas jusqu'à leur prodiguer ses plus beaux dons, sans les leur faire acheter. Accepte ses présents & ton fardeau, & garde que la postérité ne te reproche d'être resté au-dessous de tes destinées,

Mais serait-ce donc à Racine qu'il faut adresser des reproches? N'est-ce pas plutôt à ses implacables ennemis? Ne doit-on pas le plaindre, plutôt que le condamner? Que dis-je? c'est nous sur-tout qu'il faut plaindre. Il avait assez fait pour sa gloire, mais que ne pouvait-il pas faire encore pour nos plaisirs? Neuf ans lui avaient suffi pour produire tant de chefs-d'œuvre. Il en passa douze dans l'inaction. Quelle perte pour les Lettres, pour le Theâtre, pour la Nation, pour

les ames ſenſibles! Voilà ce qu'a fait l'envie, & on l'encourage!

Qui retirera le grand Racine de l'oiſiveté où il s'endort? Qui lui fera reprendre la plume, comme Achille reprit autre fois ſes armes? Sont-ce les conſeils & les exhortations de Deſpréaux? Sera-ce l'impérieux beſoin d'une imagination active, qui ſe conſume elle-même, & qui cherche à ſe répandre au dehors? ou ce retour ſecret, cette invincible pente qui ramene toujours vers la gloire ceux qui l'ont une fois connue? Non, c'eſt pour complaire à la Protectrice de Saint-Cyr qui veut amuſer des enfants, que Racine va couronner ſes travaux par l'ouvrage le plus parfait dont ſe glorifie l'eſprit humain, & dont s'honore la Langue Françaiſe.

On voit bien que je veux parler d'Athalie: Car je ne dis rien d'Eſther, dont le ſujet trompa Racine & fit illuſion à la Cour, mais que la poſtérité, en admirant les détails du ſtyle, a retranchée du nombre des tragédies.) O fragilité des jugements! ô néant de la gloire & de la renommée! Eſther enchante la Cour de Louis XIV, cette Cour ſi éclairée & ſi judicieuſe: & Athalie!...... & Athalie!...... Eh! quoi? l'éloge du talent n'eſt-il donc jamais que le récit des injuſtices? Nous nous plaignions tout à l'heure du ſort de Phedre; faut-il encore déplo-

rer une injure plus cruelle & plus durable? Hélas! il ne la vit pas réparée: il vit le plus beau de ses ouvrages en butte au mépris & au ridicule, & il n'a pas vu l'admiration que ce même ouvrage inspire aujourd'hui; & quand il s'est endormi dans le silence de la tombe, alors s'est élevée l'inutile voix de la vérité qu'il n'entend plus,

Il y a quarante ans que le successeur & le véritable rival de Racine a nommé Athalie le chef-d'œuvre de la scene (12). Qu'ajouter à cet éloge généralement adopté? Qui est-ce qui ne rend pas justice à ce grand effort de l'art dramatique? Qui peut méconnaître cette création majestueuse, cette simplicité touchante & sublime, cette diction céleste qui semble inspirée par la Divinité? C'est là qu'à l'exemple de Sophocle qui se montra dans les chœurs l'égal de Pindare, Racine passe avec tant de facilité & de bonheur à un genre de composition qui dans notre langue sur-tout est infiniment éloigné du style de la scene; c'est dans les chœurs d'Athalie, ainsi que dans ceux d'Esther, qu'il donne à notre idiome poétique plus de pompe, d'harmonie, d'onction, de douceur & de variété qu'il n'en eut jamais; & que fait pour être en tout un modele, il nous laisse les monuments les plus beaux de la vraie poésie lyrique (13).

Ainsi cet excellent esprit semblait né pour tout

ce qu'il voulait faire. Sa Comédie des Plaideurs obtint le suffrage de Moliere, & en était digne. Ses Epigrammes (car il en fit, quoiqu'il fût honnête & vertueux, & l'on peut se moquer des sots quand ils sont méchants, précisément parce que l'on n'est ni l'un ni l'autre), ses Epigrammes, pleines de sel & de finesse, sont encore remarquables par l'élégance & la pureté de style dans un genre où l'on a cru souvent pouvoir s'en dispenser. Ses Lettres contre Port-Royal peuvent être mises à côté des meilleures provinciales. Nous avons perdu ce qu'il avait écrit sur l'histoire, mais il a prouvé dans un Discours Académique qu'il aurait pu exceller dans la prose.

Tant de talents, en blessant les yeux de l'envie, attirerent ceux d'un Roi qui ne la croyait pas. Racine reçut de Louis XIV & de son digne Ministre Colbert, des récompenses & des honneurs. Il dut à la libéralité de ce Monarque une aisance qu'il est plus beau peut-être de ne devoir qu'à son travail, mais qu'il est doux d'obtenir de la renommée, de ses talents & de la bienveillance d'un grand Prince. Historiographe de France & Gentilhomme ordinaire, ces deux charges qui l'approchaient du Roi lui valurent des distinctions personnelles, plus flatteuses que les présents & les titres. L'entretien de Louis

XIV n'était pas pour un ſujet la moindre des récompenſes, & tant d'avantages devaient conſoler Racine, ſi quelque choſe peut conſoler un Ecrivain du malheur de voir ſes plus beaux ouvrages méconnus.

Il éprouva de bien des manieres le danger d'être ſenſible. Il n'avait pu réſiſter à l'impreſſion que faiſait ſur lui l'injuſtice de ſes détracteurs, & il condamna ſon génie au ſilence : il n'avait pu réſiſter à la pitié que lui inſpirait la miſere des Peuples, & quand il en eut tracé le tableau qui affligea Louis XIV, il ne réſiſta pas non plus au chagrin de la diſgrace. On croit qu'elle hâta la fin de ſes jours. Ainſi le talent & la vertu troublerent ſa vie & en avancerent les derniers moments. Tel eſt ſouvent l'effet de l'un & de l'autre; & cependant qui pourrait ſe réſoudre à ne pas aimer le talent & la vertu!

On l'accuſe de faibleſſe, pour s'être montré ſenſible aux critiques injuſtes & au mécontentement de ſon Maître. Mais quant au premier reproche, on ne ſonge pas aſſez combien il eſt dur, après les ſacrifices que la culture des lettres exige de l'homme né pour elles & qui les préfere à tout, de ne pas trouver dans toutes les ames la récompenſe qu'il trouve dans la ſienne. Quant au ſecond reproche, que l'on ſe ſouvienne que Louis XIV, qui mettait tant de grace dans ſes actions

& dans ſes paroles, avait le précieux talent de ſe faire aimer de ceux qu'il obligeait; que l'on ſonge qu'il eſt bien naturel de chérir ſon bienfaiteur, quoique ce bienfaiteur ſoit un Roi, & l'on ſentira que la douleur de lui avoir déplu était d'autant plus louable dans un ſujet, que c'était le Monarque qui avait tort.

L'ame de Racine était douce & tendre comme ſes écrits, ouverte & noble comme ſa phyſionomie. On lui a reproché cette vivacité dans la diſpute qui tient à une humeur franche & à une conception prompte, & cette ſévérité de jugement qui eſt la ſuite d'un goût exquis. Courtiſan délicat ſans être vil, il était mieux à la Cour que Boileau, parcequ'il avait de la flexibilité & des graces, que Boileau n'avait pas. Bon pere & bon mari, le commerce & les careſſes des grands ne le dégoûterent jamais des douceurs de la ſociété domeſtique toujours cheres à une ame bien née. Il s'occupait de l'éducation de ſes enfants en homme qui connaît ſes devoirs & qui les aime; & avec quel plaiſir on voit dans ſes lettres l'Auteur de Phedre & d'Athalie deſcendre aux derniers détails de la ſollicitude paternelle!

Incapable de jalouſie (& de qui aurait-il été jaloux?) on ne peut lui reprocher aucun mot ſatyrique contre le mérite reconnu, éloge que

l'on voudrait pouvoir faire de Despréaux. Il jetta quelquefois du ridicule sur les Ecrivains qu'on lui opposait; mais s'il les combattait avec des plaisanteries, il leur laissait les cabales & les intrigues. Il rendait justice au mérite de Corneille sans lui porter envie; Corneille ne rendait pas justice au sien. Corneille était il jaloux!

On les a tant de fois comparés, & ce parallele est si fécond, que peut-être l'attend-on du Panégyriste de Racine. Mais si je n'avais pas mis le Lecteur à portée de le faire lui-même, j'aurais bien mal réussi. Ce parallele doit être le résultat des idées que j'ai développées. Corneille dut avoir pour lui la voix de son siecle dont il était le créateur; Racine doit avoir celle de la postérité dont il est à jamais le modele (14). Les ouvrages de l'un ont dû perdre beaucoup avec le temps, sans que sa gloire personnelle doive en souffrir ; le mérite des ouvrages du second doit croître & s'agrandir dans les siecles avec sa renommée & nos lumieres. Peut-être les uns & les autres ne doivent point être mis dans la balance: un mêlange de beautés & de défauts ne peut entrer en comparaison avec des productions achevées qui réunissent tous les genres de beautés dans le plus éminent degré, sans autres défauts que ces taches légeres qui avertissent que l'Auteur était homme. Quant au mérite

personnel, la différence des époques peut le rapprocher malgré la différence des ouvrages; & si l'imagination veut s'amuser à chercher des titres de préférence pour l'un ou pour l'autre, que l'on examine lequel vaut le mieux d'avoir été le premier génie qui ait brillé après la longue nuit des siècles barbares, ou d'avoir été le plus beau génie du siècle le plus éclairé de tous les siècles.

Le dirai-je? Corneille me paraît ressembler à ces Titans audacieux qui tombent sous les montagnes qu'ils ont entassées. Racine me paraît le véritable Promethée qui a ravi le feu des Cieux (15).

Mais pourquoi des esprits si distingués, les Sévigné, les Deshoulieres, les Saint-Evremond, les Nevers, répétaient-ils sans cesse qu'il fallait bien se garder de rien comparer à Corneille? C'est qu'on ne veut point revenir sur ses pas; qu'on tient à ses erreurs par amour propre; qu'après avoir décidé qu'un Auteur a seul atteint les bornes de son art, il en coûte d'avouer qu'un autre les a reculées bien plus loin; que c'est bien assez d'avoir un grand homme à admirer, & qu'il paraît un peu pénible d'en admirer encore un autre sur lequel on n'a pas compté; qu'en général dans tous les arts on adopte d'abord un maître, à qui l'on veut bien

prodiguer toutes les louanges, pourvu qu'on soit dispensé d'en accorder aucune à tous les autres : c'est qu'il est beaucoup de juges de certains traits de force & de grandeur, & qu'il en est peu de la perfection ; que les beautés étincelent davantage dans une multitude de défauts, sont plus vivement senties & plus aisément pardonnées ; au lieu que la perfection continue, procurant un plaisir égal, paraît naturelle & simple, charme sans étonner, & a pour ennemis secrets ceux qui pouvant l'apprécier mieux que les autres, ont plus d'intérêt à la rabaisser.

Pourquoi enfin aujourd'hui existe-t-il une secte de Littérateurs qui font profession de regarder Racine comme un Ecrivain élégant, mais non pas comme un homme de génie? C'est qu'ils sont à-peu-près surs de ne pas écrire comme lui, parceque l'examen du style peut être porté à un certain degré d'évidence ; au lieu qu'ils n'ont pas renoncé au génie que chacun définit à sa maniere, & auquel tout le monde a des prétentions. Pourquoi ces mêmes hommes affectent-ils pour Corneille un enthousiasme qu'ils ne sentent pas ? pourquoi les entend-on crier au blasphême dès qu'on reléve ses défauts? Ce n'est pas que sa gloire leur soit infiniment chere, mais ses défauts leur sont précieux. Ses défauts les rapprochent de lui : par où se rap-

procher de Racine ? Quand on a lu une belle page de Corneille, la page suivante peut consoler: comment se consoler de Racine ? comment pardonner cette désespérante perfection ? Et qu'on doit avoir d'ennemis quand il est si difficile d'avoir des rivaux !

O mes concitoyens ! ne vous opposez point à votre gloire, en vous opposant à celle de Racine. L'éloge de ce grand homme doit vous être cher, & peut-être n'est-il pas inutile. Les barbares approchent, l'invasion vous menace ; songez que les déclamateurs (16) en vers & en prose ont succédé jadis chez les Latins aux poètes & aux orateurs. Retardez du moins parmi vous, s'il est possible, cette inévitable révolution. Joignez-vous aux disciples du bon siecle pour arrêter le torrent : encouragez l'étude des Anciens, qui seule peut conserver parmi vous le feu sacré prêt à s'éteindre. N'en croyez pas sur-tout ces esprits impérieux & exaltés qui trouvent la littérature du dernier siecle timide & pusillanime ; qui, sous prétexte de nous délivrer de ces utiles entraves qui ne donnent que plus de ressort aux talents & plus de mérite aux beaux arts, ne songent qu'à se délivrer eux-mêmes des regles du bon sens qui les importunent. Ne les croyez pas ceux qui veulent être Poètes sans faire de vers, & grands hommes sans savoir

écrire : ne voyez-vous pas que leur esprit n'est qu'impuissance, & qu'ils voudraient mettre les systêmes à la place des talents? Ne les croyez pas ceux qui vantent sans cesse la nature brute; ils portent envie à la nature perfectionnée: ceux qui regrettent les beautés du chaos; vous avez sous vos yeux les beautés de la création : ceux qui préferent un mot sublime de Shakespear aux vers de Phedre & de Mérope; Shakespear est le Poète du peuple, Phedre & Mérope sont les délices des hommes instruits : ne les croyez pas ceux qui relevent avec enthousiasme le mérite médiocre de faire verser quelques larmes dans un Roman; il est un peu plus beau d'en faire couler à la premiere scene d'Iphigénie: ceux qui justifient l'invraisemblable, l'outré, le gigantesque, sous prétexte qu'ils ont produit quelquefois un effet passager, & qu'ils peuvent étonner un moment; malheur à qui ne cherche qu'à étonner, car on n'étonne pas deux fois. O mes concitoyens! je vous en conjure encore, méfiez-vous de ces Législateurs enthousiastes : opposez-leur toujours les Anciens & Racine : opposez-leur ce grand axiome de son digne ami, ce principe qui paraît si simple & qui est si fécond, RIEN N'EST BEAU QUE LE VRAI. Et si vous voulez avoir sans cesse sous les yeux des exemples de ce *beau* & de ce *vrai*, relisez sans cesse Racine.

Hélas! la colonne de ce ſiecle, celle ſur laquelle il s'appuyait en regardant avec aſſurance le ſiecle précédent, ne peut pas toujours réſiſter aux années; celui qui pendant quarante ans rendit à Racine une ſi éclatante juſtice, parcequ'il était le ſeul qui pût ne le pas craindre; ce grand tragique qui à ce titre ſera ſeul mis dans la balance avec Racine, & que tant de titres de gloire, que lui ſeul a réunis, mettront d'ailleurs hors de toute comparaiſon; cet homme à qui l'on refuſa ſi long-temps ſa place, parcequ'il mettait les autres à la leur, & qui n'a dû qu'à ſes longues années cet avantage que n'eut pas Racine, de ſe voir enfin à ſon rang; Voltaire préſide encore au goût & aux beaux arts. Qui en ſera l'arbitre & la lumiere après lui? Vous avez élevé un trophée à ſa gloire: faites plus, élevez à ſes côtés le trophée de Racine. Réuniſſez dans les mêmes honneurs ces deux hommes trop grands pour que la nature ait pu les réunir dans un même ſiecle; & mettez ſur leurs ſtatues cette inſcription qui les caractériſe & qui ſera la leçon de tous les âges, le BEAU & le VRAI.



NOTES SUR L'ÉLOGE DE RACINE.

(1) L'ACADÉMIE Françaife & le Théâtre font les deux feuls endroits où les Écrivains reçoivent des honneurs publics. Mais il s'en faut bien que ces deux Scènes de gloire foient en ce genre ce qu'elles pourraient être. Les Affemblées de l'Académie dans une très-petite Salle, où la plupart des Affiftans font debout & mal à leur aife, ne font à proprement parler, qu'un rendez-vous de gens de lettres & d'amateurs, qui ne peuvent pas repréfenter la nation; & la nation devrait être juge & fpectatrice des honneurs rendus au génie. On a couronné à l'Académie Françaife, fur-tout depuis dix ou douze ans, des ouvrages qui auraient mérité plus de concours & d'appareil. Je fais bien que ce n'eft pas la peine d'affembler toute la France pour entendre une piece de deux cents vers, fouvent médiocre. Mais les fujets d'éloquence font des morceaux plus importants: & qui empêche que ceux de Poéfie ne le deviennent? Pourquoi ne couronnerait-on pas des ouvrages beaucoup plus étendus & plus intéreffants? Il faudrait fans doute proportionner la récompenfe au travail; il faudrait que le prix ne fût

pas une chétive fondation d'un Particulier, mais un présent digne de la magnificence du Souverain. Alors, peut-être imaginerait-on d'élever un Lycée pour les Assemblées de la Littérature, qui pût contenir les trois ou quatre mille personnes qui s'en occupent dans la Capitale; & les Arts auraient un Hôtel comme la Monnoie, les Fermes, &c.

Quant au Théâtre (arene qui doit être encore plus brillante,) tant que du milieu d'une poignée d'hommes indécemment entassés les uns sur les autres, il pourra s'élever une douzaine de voix qui appellent avec des cris impérieux un Auteur dont on veut s'amuser un moment pour se dédommager d'avoir écouté sa Piece; tant qu'on fera venir sur le bord du théâtre, par forme de plaisanterie, un homme dont l'ouvrage disparaîtra pour jamais au bout de huit jours, les lettres seront bien plus avilies au théâtre qu'elles n'y seront honorées.

Les représentations dramatiques n'auront de la décence & de la dignité, les jugemens publics n'auront une expression marquée & incontestable, que quand tous les Spectateurs seront assis. Cette vérité est si évidente, qu'on ne peut s'y refuser que par des intérêts particuliers qui servent encore à la démontrer. Il est certain que les cabales & les partis se cachent aisément dans une foule qui se tient debout & en tumulte, & seraient à découvert dans une assemblée tranquille d'hommes assis. Alors chaque personne est en vue à toutes les autres, & craint de déshonorer son carac-

tere & ſon jugement. Alors, le Parterre ne ſerait plus un champ de bataille où chaque parti ſe diſtribue par pelotons, & l'on ne dirait plus à ceux qui arrivent (comme M. de Voltaire l'a imprimé en dernier lieu :) *Venez-vous pour applaudir? mettez-vous là. Venez-vous pour ſiffler? mettez-vous ici.* On ne dirait plus : nous ferons tomber celui-ci ; nous ferons réuſſir celui-là. Si les Spectateurs avaient été aſſis, on n'aurait pas fait tomber la Phedre de Racine, & Racine n'aurait pas été perdu pour la France & pour le théâtre pendant dix-huit ans. On n'aurait pas fait tomber Adélaïde applaudie avec tranſport trente ans après, ſans qu'on y ait changé un vers. On n'aurait pas ſifflé Nanine, Sémiramis, Oreſte, &c.

On parle de bâtir une nouvelle Salle pour la Comédie Française. Sans doute on fera diſparaître ce reſte de barbarie qui déshonore le théâtre & la nation. On cédera aux voeux & aux réflexions de tous les hommes qui penſent. Alors, pour obtenir même un ſuccès paſſager, il faudra du moins avoir ce dégré de mérite qui, joint à la nouveauté, peut ſoutenir un ouvrage quelque temps ; & l'on ne fera pas à-peu-près sûr avec cinquante billets de vingt ſols diſtribués à la Jeuneſſe des Cafés, & cette bienveillance générale accordée à la médiocrité qui n'a point d'ennemis, de faire jouer ſept ou huit fois de mépriſables rapſodies qu'un certain nombre de perſonnes qui ſe ſuccédent va voir pendant quinze jours, parce qu'on entend dire que cela n'eſt pas tombé, & qu'on a demandé l'Auteur.

(2) Cet esprit de secte est si bien établi & si connu, que lorsqu'il paraît quelqu'ouvrage de marque, on pourrait, sans crainte d'erreur, dresser une liste de tous ceux qui en diront du mal; on pourrait annoncer d'avance dans quelles maisons, dans quels Journaux il sera déchiré. Ce n'est pas en ce point, comme on voit, que consiste ce secret des sectes dont je parle; c'est dans le choix des Écrivains morts qu'il faut louer, des principes qu'il faut adopter, des modèles qu'il faut préférer. Ce secret-là n'est connu que des initiés, & il se rapporte toujours à quelqu'intérêt commun auquel tout est subordonné. Par exemple, ce parti si puissant autrefois, & aujourd'hui si faible, qui s'était réuni contre M. de Voltaire, parce qu'on se réunit toujours contre une puissance; ce parti avait son plan & sa marche dont il ne s'écartait pas. J'ai été à portée de le connaître dans ma premiere jeunesse, parce que le hasard m'y avait jetté, & je me souviens très-bien des discours que j'y entendais. Ils étaient édifiants, quoiqu'ils ne m'aient pas converti. C'était une aversion singuliere pour ce qu'on appelle l'Art d'écrire, Art subalterne, disait-on, dont le génie peut se passer, & qui n'est nécessaire qu'aux hommes médiocres; un mépris profond pour le goût, maître scrupuleux & pusillanime qui étouffe les grandes beautés, & fait valoir les petites, qui s'occupe d'élégance, de justesse, d'harmonie & autres miseres semblables, tandis qu'il néglige la *force*, *la force* qui, comme on sait, ne peut jamais se trouver qu'avec l'incorrection & l'aspérité d'un style hardi & inégal, la

force enfin à laquelle il faut facrifier la raifon, parce que la raifon eft toujours *faible*. *La force* était le grand mot de ralliment, & on louait avec enthoufiafme non pas les beautés, mais les déclamations de Corneille & de M. de Crébillon, parce qu'il y avait de *la force*; & quant à Racine & à M. de Voltaire, c'etait du *bel efprit*, *du talent* même, fi l'on voulait, mais ni *force*, ni *génie*. *La force* & *le génie* appartenaient exclufivement à Corneille & à M. de Crébillon. Y trouver des défauts, du moins ne pas convenir que leurs défauts même avaient quelque chofe d'admirable, c'était audace, aveuglement, témérité, indécence.

Que l'on fe rappelle les ridicules clameurs qu'excita le Commentaire de Corneille. Cette époque eft remarquable : elle montre comment il faut apprécier les jugemens des hommes, & ce qu'il faut attendre d'eux : elle fait voir quel eft, dans certaines époques, l'infurmontable pouvoir des conventions & des préjugés. L'ouvrage était condamné d'avance, & perfonne ne criait plus fort que ceux qui ne l'avaient pas lu. On avait beau leur dire : « Eh! Meffieurs, de grace; montrez-» nous les erreurs de ce Commentaire. Vous parlez fi » éloquemment! prenez la plume, écrivez les belles » chofes que vous dites. Défendez la gloire de Cor-» neille, qui n'eft pas attaquée : juftifiez fes fautes, & » démontrez celles du Commentateur : criez moins, & » raifonnez un peu davantage. Vous avez tant de Jour-» naux à vos ordres. Allons, courage, réfutez M. de » Voltaire. Vous avez beau jeu ; on ne demande pas

» mieux que de vous donner raiſon. De grace, inſ-
» truiſez-nous. »

Que répondaient-ils ? Pas un mot de diſcuſſion. Il a manqué de reſpect à Corneille, diſait-on. — Non, Meſſieurs, on ne peut le louer davantage, ni même le louer mieux; car on n'a loué que ce qu'il y avait de louable. — Mais il releve cent défauts pour une beauté. — C'eſt qu'il fallait relever ces cent défauts que toutes les jeunes têtes ſont tentées de prendre pour des beautés. Ces défauts exiſtent-ils, ou n'exiſtent-ils pas ? — N'importe, quand même il dirait la vérité, il ne fallait pas la dire.

Ce dernier raiſonnement, qui paraît inconcevable, était pourtant celui des perſonnes les plus modérées, & celui qu'on faiſait le plus ſouvent; j'avoue que je ne ſaurais ni le comprendre, ni m'y accoutumer. Il faudrait une bonne fois s'expliquer, & dire ce qu'on prétend. Y a-t-il des myſteres en littérature ? Y a-t-il des traditions à la fois erronées & reſpectables qu'il faille conſerver ſous un voile que perſonne ne peut déchirer ſans être ſacrilege ? Quoi ! les opinions de l'eſprit ſur les arts de l'eſprit ne ſont pas libres ! Je conçois que les vérités qui peuvent bleſſer les vivans, ſoient délicates & dangereuſes; mais nous défendra-t-on même celles qui ne regardent que les morts ? Juſqu'à quand la médiocrité, qui a beſoin de préjugés & d'erreurs, exercera-t-elle cette ridicule & révoltante tyrannie ſur la raiſon & le goût ? Juſqu'à quand ſera-on expoſé aux clameurs, aux invectives & aux libelles, dès qu'on oſera énoncer un

avis qui n'eſt pas celui de la multitude? Juſqu'à quand, dans les diſputes purement littéraires où il ſemble que le ſeul danger doit être d'avoir tort, le plus grand danger ſera-t-il d'avoir raiſon?

On ne ſaurait trop le répéter : il n'y a dans toutes ces matieres qu'un ſeul examen à faire, celui de la queſtion; & c'eſt le ſeul qu'on ne faſſe jamais. Qu'importent les noms de Racine & de Corneille? Voyons quel eſt celui des deux qui a fait de plus belles tragédies, qui a fait de plus beaux vers, qui a le mieux connu les principes de la nature & ceux de l'art, qui parle mieux au cœur & à l'oreille. Voilà ce qu'il faut examiner ſans humeur, ſans paſſion, ſans querelle! Dans cette diſcuſſion, il faut de toute néceſſité relever les défauts & les beautés. Pourquoi les enthouſiaſtes de Corneille jettent-ils des cris de fureur, dès qu'on articule ce qu'il a de repréhenſible? Son nom doit être ſacré, diſent-ils. Oui, ſans doute, ſon nom, mais non pas ſes défauts : ce ne ſont pas ſes défauts qui ont conſacré ſon nom. Plus les beautés qui l'ont fait ſi grand ſont reſpectables, plus il importe de les bien diſtinguer, & de les ſéparer ſoigneuſement de ſes fautes. Mais cenſurer ſes fautes, c'eſt vouloir détruire ſa gloire, dit-on encore. Quelle idée! Qui peut avoir l'odieux & extravagant projet de détruire la gloire d'un grand homme qui n'eſt plus? Celui qui aurait conçu ce deſſein abſurde, ne ferait pas pour Corneille un ennemi dangereux. M. de Voltaire ſavait mieux que perſonne, & l'on doit ſavoir, ſans être M. de Voltaire, que quand un homme s'eſt élevé ſans modele aux beautés

supérieures, la postérité reconnaissante ne se souvient que de son mérite, & oublie ses fautes. Mais ces mêmes fautes que l'on oublie quand il ne s'agit que de le déclarer grand, on les rappelle quand il est question d'examiner s'il n'y a rien de plus grand que lui ; & je demande quel intérêt on peut supposer à ceux qui lui préferent Racine. Ils se sont étrangement trompés, ceux qui ont cru que M. de Voltaire voulait abaisser Corneille, parce qu'il le craignait. Ils se trompaient d'abord dans le fait, parce que, ce n'est point abaisser un homme, que d'exalter avec enthousiasme tout ce qu'il a de réellement beau. Ils se trompaient ensuite dans le motif : M. de Voltaire sait trop bien que s'il pouvait craindre quelque chose dans la postérité, ce ne pourrait être que ce genre de mérite le plus rare de tous, qui croît toujours avec le temps, la perfection.

Il résulte du Commentaire de M. de Voltaire, que Corneille a fait de belles Scènes, & pas une bonne Piece. Ceux que ce résultat peut affliger, n'ont qu'à le combattre par des raisons, & non par des cris. Mais cette derniere espece de réponse est la plus aisée, & celle qu'on emploie le plus volontiers. L'autre est encore à venir.

On lui proposait de faire le Commentaire de Racine. Il répondit : *Il n'y a qu'à mettre au bas de toutes les pages, beau, pathétique, harmonieux, admirable, &c.*

Je demande à tout homme raisonnable, si celui qui parle ainsi de Racine, a pu être jaloux de Corneille.

» Mais M. de Voltaire a senti que son génie se rap-

» prochait de celui de Racine «. Oui, la vérité, la nature & le goût sont toujours très-près de Racine, & souvent loin de Corneille.

» Mais, d'un autre côté, quel intérêt supposer à ceux » qui préferent Corneille?

Aucun, s'il s'agit du Littérateur impartial, dont l'opinion tient au caractere; aucun, s'il est question de cette classe de Lecteurs, qui ne cherche & ne consulte que son plaisir, & qui ne tient à la Littérature par aucun parti ni par aucun travail. Reste alors à examiner, non pas les motifs de leur prévention, puisqu'ils n'en ont aucune, mais les principes de leur erreur, puisqu'on a posé que c'en est une. Il faudra observer si ce ne sont pas des têtes un peu romanesques, des esprits excessivement amoureux de la grandeur vraie ou fausse, & qui mettent une sorte d'orgueil à trouver de la conformité entre leurs idées & celles de Corneille. Ce n'est pas avec ces dispositions qu'on doit être constitué juge des artistes. Il faut n'examiner que la perfection même de l'art, & voir celui qui en a approché le plus près. Il faut donc revenir à ceux même qui s'en occupent, & dont la voix entraîne naturellement le grand nombre. Quant à ceux-là, si l'on demande quel intérêt ils peuvent avoir à préférer les beaux morceaux de Corneille aux belles tragédies de Racine, il me semble que la réponse n'est pas difficile; c'est qu'il est plus aisé de faire de beaux morceaux, que de faire de belles tragédies; c'est que l'amour-propre s'arrange merveilleusement de cette idée, qu'on peut être un grand homme avec une multi-

tude de défauts ; c'est qu'il n'y a personne qui, d'après ce principe, ne se flatte d'avoir assez de beautés pour faire excuser beaucoup de fautes.

On ne s'en tient pas là, on veut que ce mélange de beautés & de défauts soit au-dessus des plus beaux ouvrages. C'est-là, dit-on, le vrai caractere du génie, de grandes beautés & de grandes fautes. Non, c'est un des avantages du génie de faire excuser ses fautes par les beautés dont il les couvre ; mais il n'est pas vrai que le propre du génie soit de ne rien produire que d'informe & de monstrueux. Virgile & Sophocle, Racine & M. de Voltaire, Cicéron, Démosthene, Tacite, Horace, sont certainement des génies du premier ordre : ils ont de grandes & de très-grandes beautés, & en foule : ils n'ont point de grandes fautes. On nous permettra bien de croire qu'ils ont au moins autant de génie que Corneille, Lucain, Shakespear & Milton.

On a mis souvent Homere parmi ces grands esprits remarquables par leurs inégalités : mais il faut faire une réflexion, c'est que les défauts d'Homere sont la prolixité, les répétitions, la naïveté familiere ; & nous ne pouvons pas trop juger si c'étaient là des défauts très-choquants dans des mœurs infiniment éloignées des nôtres, dans un ouvrage dont l'Auteur allait chanter les différentes parties dans les villes & les villages de la Grece, comme nos Troubadours allaient chantant des romances dans les cours des Princes & des Barons. D'ailleurs Homere ne peint jamais une nature fausse (la Mythologie mise à part ;) jamais il n'est ni ridi-

culement boursoufflé, ni subtilement raisonneur. *Aliquando bonus dormitat Homerus.* Mais il ne faut point le placer parmi ceux dont on a dit qu'il était impossible de s'élever plus haut ni de tomber plus bas. Leur chûte, dit-on, annonce la hauteur de leur vol. Soit, j'admire leur vol, &, si l'on veut même, leur chûte; mais j'admire encore plus celui qui sait s'élever & descendre, & qui ne tombe jamais. On insiste, on prétend que celui qui ne tombe jamais, du moins ne s'éleve pas aussi haut. Qui, nous dit-on, a pu jamais monter à la hauteur de Corneille?

Expliquons-nous. Corneille, par la nature même des sujets qu'il a choisis, a dû rencontrer plus souvent que Racine ce genre de sublime qui tient à l'élévation des idées & à la grandeur des objets; & j'avoue encore que ce choix même prouve la disposition au sublime & le caractere de son génie. Mais en convenant que Corneille a plus souvent que Racine le sublime des pensées, il faudrait examiner si Racine n'a pas beaucoup plus souvent que Corneille le sublime de la passion & du sentiment: il faudrait considérer ensuite si cette derniere espece de sublime n'est pas la plus rare, la plus difficile, & sur-tout la plus tragique & la plus théâtrale.

En s'occupant de cet examen, on trouverait d'abord que ce ne sont pas les génies les plus heureux, les Ecrivains le plus souvent relus & le plus souvent admirés, qui ont eu le plus de *traits* saillants & de grandes pensées; que Lucain en a beaucoup plus que Virgile, & Séneque beaucoup plus que Cicéron, & cependant qui

pourra nier que Virgile ne ſoit un bien plus grand Poëte que Lucain, & Cicéron un Ecrivain bien plus éloquent que Séneque ? C'eſt que ce ne ſont pas les *traits* qui font un ouvrage, c'eſt le tiſſu du ſtyle & l'enſemble des idées. Ce n'eſt pas par des élans momentanés que l'on juge un Ecrivain, c'eſt par ſa marche habituelle : la plus grande difficulté, le mérite le plus rare, n'eſt pas d'étonner le Lecteur, c'eſt de l'attacher.

On trouverait enſuite que l'homme étant naturellement porté à la grandeur, il eſt plus aiſé de ſe livrer tout entier à l'enthouſiaſme qui nous éleve, que de deſcendre au fond de ſon cœur, & d'y ſurprendre avec l'œil de l'imagination les ſecrets de la Nature & de nos penchants.

On trouverait que, ſur-tout au théâtre, l'admiration qu'inſpire la grandeur eſt d'un effet médiocre, lorſqu'il ne s'y mêle pas des ſentiments touchants, comme la clémence dans le pardon de Cinna, & les affections paternelles dans le vieil Horace : qu'excepté ces moments qui ſont rares, la grandeur eſt ſouvent un peu froide ; parce qu'on vient au théâtre moins pour admirer que pour être ému ; parce que l'admiration eſt un ſentiment dont on revient le plus vîte qu'on peut, au lieu que l'intérêt & l'attendriſſement mettent l'ame dans une ſituation où elle aime à demeurer.

On trouverait que Corneille, trompé par ce goût pour la grandeur, a ſouvent choiſi des ſujets qui d'ailleurs n'avaient rien de tragique, tels que Sertorius, Nicomede, Othon, &c. au lieu que Racine, éclairé par la connaiſſance du cœur humain, a élevé juſqu'à la dignité

tragique le ſujet faible & élégiaque de Bérénice.

On trouverait enfin que les traits de paſſion, ſi fréquents dans Racine, tels que,

Bajazet, écoutez : je ſens que je vous aime,

. . . .

Pourquoi l'aſſaſſiner ? qu'a-t-il fait ? à quel titre ?

. . . .

Je ne t'ai point aimé, cruel ! qu'ai-je donc fait ?

. . . .

Ils ne ſe verront plus, ils s'aimeront toujours.

& cent autres de cette force, & le rôle tout entier de Phedre, ſont d'un ſublime plus tragique, que les plus grands traits de force & d'élévation qui nous ſurprennent dans Corneille.

Il faudrait conclure, ce me ſemble, que ſi le premier mérite dans tous les arts eſt d'en atteindre le but, le ſublime de Racine doit être mis au-deſſus du ſublime de Corneille, comme le quatrieme Livre de Virgile eſt au-deſſus des grands traits de la Pharſale ; comme la Harangue pour Milon & celle pour Ligarius ſont au-deſſus de tout l'eſprit de Séneque.

Quant à la queſtion que je me ſuis faite, qui jamais a pu atteindre à la hauteur de Corneille ? je réponds, ſans balançer, l'homme de génie qui a fait Brutus & Rome ſauvée, qui a non-ſeulement atteint cette hauteur, mais qui même y reſte, & n'en tombe jamais. J'avoue que le rôle de Brutus & celui de Cicéron me paraiſſent plus beaux que les plus beaux rôles de Corneille : c'eſt peut-être en ce genre le chef-d'œuvre de l'art, parce que la

grandeur y eſt toujours mêlée de ſenſibilité, & pénetre l'ame en l'élevant.

Au reſte, je conviens que c'eſt ici une préférence qu'il ſeroit difficile de réduire en démonſtration. Je rends compte de ce que j'éprouve; d'autres peuvent être différemment affectés : quand on n'a à choiſir qu'entre des beautés ſupérieures, chacun doit être content de ſon partage, ſans vouloir forcer le choix d'autrui. Félicitons-nous de nos richeſſes, & ne faiſons pas de nos plaiſirs un ſujet de guerre.

Cette note eſt une diſſertation, je le ſais; mais la maniere dont on y répondra, prouvera, peut-être, qu'elle n'était pas aſſez longue.

(3) Ce n'eſt pas ſeulement à cauſe de la différence des mœurs, qu'une bonne Tragédie grecque ne peut pas, ſans ſouffrir beaucoup de changements, être une bonne Tragédie françaiſe; c'eſt ſur-tout parce que nos piéces demandent beaucoup plus d'étendue. Je ne connais qu'un ſeul ouvrage chez les Grecs, qui pût être tranſporté ſur notre Théâtre, ſans autre altération que le retranchement des Chœurs; c'eſt le Philoctere de Sophocle. Mais il ne pourrait fournir que trois Actes. Toutes les autres Pieces grécques demanderaient parmi nous plus de ſuſpenſion dans l'intrigue, plus de développement dans les ſcènes & dans les caracteres, plus de paſſion dans le dialogue. C'eſt ce qu'a ſi heureuſement exécuté M. de Voltaire, dans la Tragédie d'Oreſte. Il a pris toutes les beautés que les convenances françaiſes lui permettaient

d'emprunter à Sophocle : il y a conservé l'intéressante & noble simplicité du sujet ; mais il a conduit l'intrigue avec plus d'art. Il est allé bien au-delà de l'original dans le rôle d'Electre, l'un des chef-d'œuvres de l'éloquence dramatique, & l'un des rôles les plus parfaits qu'il y ait au Théâtre depuis Phedre. Il a créé le rôle de Clitemnestre. Il a su dans le cinquieme Acte rendre intéressante une femme criminelle qui semblait ne devoir être qu'odieuse, & qu'avec beaucoup d'art on aurait espéré tout-au-plus de rendre supportable. Il lui a prêté des mots sublimes. Il a peint des plus beaux traits l'amitié d'Oreste & de Pylade. Enfin, il a imaginé un dénouement. Voilà l'ouvrage du génie. C'est ainsi qu'il convient de lutter contre un homme tel que Sophocle. Voulez-vous une preuve de l'inconcevable aveuglement de la haine : écoutez les ennemis de M. de Voltaire, répétant sans cesse qu'il se sert dans ses Tragédies de petits moyens, & lui opposant M. de Crébillon comme un esprit bien plus créateur. M. de Crébillon, en traitant le sujet d'Electre, n'a pu s'en tirer qu'avec une double intrigue d'amour qui tient la moitié de la Piece & qui la gâte. Or, qui est-ce qui marque plus de fécondité, plus de ressources, plus de création, ou de tirer tout du sujet & de soi-même, ou d'avoir recours à un double Episode ? Je voudrais savoir comment on peut répondre à ce raisonnement sans être absurde : mais il y a des gens pour qui ce n'est pas une affaire.

(4) L'intrigue la moins défectueuse dans Corneille,

eſt celle de Polyeucte; & c'eſt la Piece ſur laquelle s'appuieront ceux qui pourront nier que Racine ait donné le premier modele d'une bonne intrigue. Cependant, ſi l'on y veut faire attention, il me ſemble qu'on trouvera de grands défauts dans le plan de Polyeucte. Certainement, ce qui fonde le mérite d'une intrigue, c'eſt la force, la nobleſſe & la juſteſſe des reſſorts qui font mouvoir les principaux perſonnages; c'eſt l'art d'oppoſer habilement ces perſonnages les uns aux autres, de leur donner à tous un degré d'intérêt relatif qui attache ſuffiſamment le Spectateur, & de fonder ſur la combinaiſon de tous ces intérêts oppoſés, l'effet total de la Piece, c'eſt-à-dire, le plaiſir que donne au Théâtre la crainte balancée par l'eſpérance. Or, ce mérite ſe trouve-t-il éminemment dans Polyeucte? Je mets à part les défauts de vraiſemblance : par exemple, l'arrivée de Sévere qui vient pour épouſer Pauline, dont naturellement il ne doit pas ignorer le mariage avec Polyeucte. Ceux qui reprochent tant à Racine d'avoir fondé une Piece ſur l'égarement de Clytemneſtre, doivent blâmer bien davantage cette ignorance de Sévere : car il eſt bien plus poſſible que le Courier d'Agamemnon ait pris un autre chemin que la Reine, qu'il ne l'eſt que Sévere n'ait pas appris, en traverſant l'Arménie, & en venant juſques dans le Palais du Gouverneur, que la fille de ce Gouverneur, qui eſt ſa maîtreſſe, eſt mariée depuis quinze jours. Encore une fois, paſſons ces ſortes de fautes. N'examinons point comment Sévere eſt arrivé, puiſqu'on deſire qu'il arrive, & puiſqu'il ne vient que pour jouer un rôle noble

&

& intéressant. Mais Félix, qui est le grand mobile de l'intrigue, est-il un Personnage tragique? Sa politique si basse & si lâche est-elle digne du Théâtre? Il craint, s'il ne fait mourir son gendre, de perdre sa place de Gouverneur : car c'est tout ce qu'il peut craindre. Certainement, ce n'est pas là un ressort qui ait beaucoup de force & de dignité. Ses espérances ne sont pas plus nobles que ses craintes : il va jusqu'à dire que, si Sévere épousait sa fille après la mort de Polyeucte, cette alliance le rendrait, lui Félix, beaucoup plus grand Seigneur. Sont-ce là des intérêts bien tragiques? Est-ce là une intrigue fortement conçue? Remarquez que le péril de Polyeucte n'a pas d'autre fondement, & que toute la Piece est appuyée sur la politique de ce Félix. Je demande encore si c'est là une bonne intrigue.

Il me semble qu'il doit toujours y avoir une juste proportion entre les divers intérêts balancés dans une Tragédie, & que c'est en cela principalement que consiste l'art de l'intrigue. Il ne faut pas que des considérations petites & mesquines amenent un grand sacrifice ou une action atroce. Quand il est question de faire périr son gendre, & d'ordonner le malheur de sa fille, il faut des raisons assez fortes, pour que le Spectateur les excuse & les trouve plausibles.

> Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.
>
> Boil.

Et que m'importe que Félix soit plus ou moins grand Seigneur? Voyez dans Andromaque, combien tous les

intérêts ſont grands ! Andromaque, pour ſauver le fils qui lui reſte & qui la conſole de ſes malheurs, épouſera-t-elle le meurtrier de ſon époux ? Oreſte, pour obtenir la main d'Hermione, égorgera-t-il Pyrrhus ? Pyrrhus s'expoſera-t-il au courroux de toute la Grece, pour épouſer la veuve d'Hector ? Voilà de grands intérêts ; il n'y en a pas un qui ne m'attache fortement, & qui ne ſoit digne de la Tragédie : & avec quelle adreſſe l'Auteur a ſu les contrebalancer !

Parlera-t-on de l'intrigue de Cinna ? Si, dans le ſecond Acte, Cinna dit préciſément tout le contraire de ce qu'il doit dire, s'il agit contre ſes intérêts & contre ſes vues, l'intrigue ne porte-t-elle pas ſur un mauvais fondement ? Si la déclaration de Maxime, au quatrieme Acte, eſt une baſſeſſe mal concertée, puiſqu'il ne peut avoir aucune eſpérance d'obtenir Emilie, dont il ſait que Cinna eſt aimé ; ſi ce même Maxime tient une conduite abſolument oppoſée à cette dignité tragique qui doit ſe trouver juſques dans le crime, l'intrigue de Cinna eſt-elle un modele ? Il y a ſans doute de ſublimes beautés dans cet ouvrage : mais ne peut-on pas demander avec M. de Voltaire, ſi c'eſt une belle Tragédie ?

A l'égard d'Héraclius, on peut voir dans le Commentaire le grand nombre de fautes évidentes & inexcuſables ſur leſquelles l'intrigue eſt fondée. Mais ſans entrer dans ce détail, je me contenterai d'obſerver que peut-être ne fallait-il pas trouver dans Héraclius une ſi prodigieuſe force d'eſprit. Il me ſemble que c'eſt la ſimplicité & la clarté des moyens jointe à la grandeur des ef-

fets, qui prouve la véritable force. La multiplicité & l'embarras des resſorts ne peut jamais être qu'un défaut, & non pas un mérite. J'admire les beautés du quatrième & du cinquième Acte; mais j'avoue que, non-ſeulement j'ai beaucoup de peine à entendre les trois premiers, mais même qu'il me paraît aſſez indifférent de ſavoir lequel des deux Princes eſt Héraclius, ce qui dans la Piece eſt peut-être un défaut encore plus grand que l'obſcurité. Beaucoup de gens ont cru que l'intrigue d'Héraclius était belle, parce qu'elle était difficile. Mais un Méchanicien qui prodiguerait juſqu'à l'excès les rouages & les reſſorts, en ſerait-il beaucoup plus admirable?

On ſait que l'expoſition de Rodogune n'eſt pas beaucoup plus claire; que la double propoſition du double meurtre eſt hors de toute vraiſemblance. Je ſais que la ſituation d'Antiochus au cinquième Acte eſt belle & théâtrale; mais j'avoue que mon cœur eſt toujours moins ému, quand ma raiſon eſt révoltée. Je reſpecte, ſi l'on veut, ceux qui amenent des effets avec de ſi grands défauts; mais j'admire du fond du cœur ceux qui en produiſent d'auſſi grands, & qui ne les font pas acheter ſi cher. Je voudrais ſur-tout que la Tragédie me repréſentât une action qui ait pu arriver. Or, je ne ſais s'il y a un pays où ſe rencontrent à la fois deux femmes, dont l'une propoſe à ſes deux fils, à deux jeunes Princes très-bien nés, d'aſſaſſiner une jeune Princeſſe que tous deux veulent épouſer, & que d'ailleurs elle a pu beaucoup plus facilement faire périr tandis qu'elle la tenait en priſon; & dont l'autre propoſe à ces deux mêmes

Princes, dont elle connaît la vertu, d'aſſaſſiner leur mere. Quand on m'aura demontré que des aventures ſi extraordinaires ſont dans l'ordre des choſes probables, je pourrai regarder Rodogune comme un chef-d'œuvre. Encore ce chef-d'œuvre me paraîtrait-il beaucoup moins intéreſſant que la ſituation de l'Iphigénie de Racine au troiſième Acte, que celle de Sémiramis au quatrième, &c. Ces grands effets tragiques ne ſont pas amenés par des invraiſemblances.

» Mais auſſi leurs Auteurs ne ſont que de *beaux eſ-* » *prits*. Le grand mérite d'être à la fois intéreſſant & » raiſonnable ! De grandes abſurdités & de grands » effets ! voilà ce qu'il faut admirer. »

Il y a des gens qui n'ont jamais lu que de bons livres, qui n'ont jamais vécu qu'en bonne compagnie, & qui croiront que perſonne n'a pu avancer ſérieuſement des propoſitions ſi ridicules. Je réponds à ces Lecteurs d'élite, qu'ils ſe trompent; qu'en matiere de goût, il faut quelquefois écrire pour tout le monde; que s'ils étaient dans le cas de beaucoup d'honnêtes gens qui ont lu de mauvais ouvrages & rencontré de mauvais Auteurs, ils ſauraient que des Ecrivains de toute eſpece, des faiſeurs d'Héroïdes, de Drames, de Romans, de Tragédies, &c. diſent avec la plus ſérieuſe gravité, que Deſpréaux & Racine *ont perdu la poéſie françaiſe*, en faiſant voir que la raiſon & l'harmonie ſont quelque choſe; & qu'au fond l'harmonie eſt une chimere, la raiſon un épouvantail, la perfection, de quelqu'eſpece qu'elle ſoit, une marque infaillible de médiocrité, &

que le génie ne se manifeste jamais que par des fautes épouvantables, & des écarts sublimes. *Erudimini qui judicatis terram.*

Je crois devoir répéter que je suis bien loin de vouloir jetter du ridicule sur tous ceux qui préferent Corneille à Racine : je tâche de raisonner avec ceux qui raisonnent ; mais je ne traite pas si gravement ceux qui ne raisonnent pas.

(5) Dans Corneille, les femmes sont des hommes ; ou plutôt, hommes & femmes, tout est Corneille. C'est dans Corneille, qu'Emilie parle *des douceurs de sa possession.* C'est Corneille qui fait parler la Cléopâtre de la Mort de Pompée, avec le ton d'une galanterie indécente ; celle de Rodogune, avec une férocité tranquille qui donne à la nature un démenti trop formel ; Viriate, avec une hauteur qui avilit devant elle le grand Sertorius ; Pulchérie, avec un excès d'orgueil & d'emportement qui choque & révolte. Racine n'aurait pas fait dire à Pauline, en parlant du danger de revoir un homme qu'on a aimé :

Il est toujours aimable, & je suis toujours femme ;

il aurait certainement trouvé une expression plus délicate & plus tendre, & aurait écarté l'idée humiliante d'une femme qui succombe à sa faiblesse. Il n'eût pas fait dire à Pulchérie :

L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.

Est modus in rebus.

(6) Corneille a peint de grands ſentiments; a-t-il peint de grandes paſſions? Il a peint le Patriotiſme romain, vertu républicaine, qui n'appartient qu'aux hommes nés libres, quoique l'amour de la liberté appartienne à tout le monde. L'ambition eſt chez lui, ou un calcul purement politique, ou une combinaiſon froide de crimes atroces: elle n'a ni l'enthouſiaſme qui l'échauffe, ni les remords qui l'excuſent. Eſt-il naturel, par exemple, qu'une mere qui vient d'égorger ſon fils, diſe ſi tranquillement?

> Enfin, graces aux Dieux, j'ai moins d'un ennemi:
> La mort de Séleucus m'a vengée à demi.
> Son ombre, en attendant Rodogune & ſon frere,
> Peut déjà de ma part les promettre à leur pere,
> Ils le ſuivront de près, &c.

Ces horreurs exprimées dans un ſtyle familier, & détaillées avec tant de calme, ne ſont-elles pas d'un Rhéteur qui a cru qu'un caractere, pour être fort, devait être horrible? L'ambition de Cléopâtre ne ſerait-elle pas à la fois, & plus paſſionnée, & plus excuſable, ſi elle était combattue par quelqu'un des ſentiments ineffaçables dans une mere? ne ſerait-elle pas bien plus tragique? Et n'eſt-ce pas une vérité en morale, que par la même raiſon qu'il n'y a guere de vertu ſi pure qui n'ait été quelquefois ébranlée, il n'y a point d'ame ſi perverſe qui n'ait eu quelques bons mouvements? Je dirai plus, il y a telle ame dont je croirais volontiers que la pureté n'a jamais été ternie par aucun ſentiment malhonnête & je ne crois point de l'homme né le plus méchant,

qu'il n'ait jamais été fâché de l'être. L'homme, quoique susceptible du bien & du mal, est plus aisément disposé à l'un qu'à l'autre; car il fera le premier, toutes les fois qu'il n'aura pas de motif pour faire le second. On ne commet jamais le mal, que pour en éviter un qu'on croit plus grand; ce qui a fait dire avec raison, que le crime n'était qu'un faux calcul.

Quant à l'amour, cette passion si mobile, si active, si variée, qui réunit en elle toutes les autres, & les rend plus furieuses; quel est, dans Corneille, le personnage qui en paraisse vraiment pénétré, & qui en parle le langage? Il y en a quelques traits dans le rôle de Chimene:

Sors vainqueur d'un combat dont Chimene est e prix,

est un beau mouvement. On en citerait peu d'autres. On convient, en général, que les personnages de Corneille sont des discoureurs d'amour, & non pas des amants.

C'est d'après toutes ces réflexions, que d'excellents esprits on mis en question, si Corneille était né avec un génie vraiment dramatique. Comme la Tragédie est le résultat de tous les talens réunis, il a donné les premiers modeles de ceux qui tiennent à l'élévation de l'ame & des idées, parce qu'il était né avec un grand esprit, & une grande disposition à l'éloquence. Mais avait-il cette sensibilité expressive, cette imagination prompte, cette flexibilité d'ame, qualités les plus essentielles pour la Tragédie? Voilà ce que l'on pourrait examiner sans

bleffer la gloire de Corneille : car on peut être né avec beaucoup de génie, & n'avoir pas éminemment celui du Théâtre. Je crois que Corneille aurait été bien grand dans le Sénat Romain, ou dans le Parlement d'Angleterre ; mais que peut-être dans Athenes, il n'aurait pas remporté le prix de la Tragédie fur Euripide & fur Sophocle.

Les préjugés font bien aveugles : bien loin que Corneille ait formé le génie de Racine, il eft évident, pour peu qu'on y réfléchiffe, que, fi Racine parut d'abord fort au-deffous de ce qu'il devint dans la fuite, c'eft qu'il commença par vouloir imiter Corneille. Alexandre eft clairement modelé fur les Pieces de Corneille : l'amour d'Alexandre pour Cléophile eft peint précifément des mêmes traits que celui de Céfar pour Cléopâtre. C'eft cette froide galanterie qu'on croyait alors devoir mêler à l'héroïfme, & qui le dégradait. Une affectation de grandeur qui tient au fafte des paroles, & qui fe mêle dans l'Alexandre à des raifonnements fur l'amour, était encore une imitation des défauts introduits fur la fcene à la fuite des beautés de Corneille, & que ce cortege impofant ne rendait que plus contagieux. Si quelque chofe prouve l'heureux naturel de Racine & la pente irréfiftible de fon génie, c'eft la force qu'il eut de revenir à la vérité & à lui-même, malgré le fuccès d'Alexandre & l'exemple de Corneille : & c'eft alors qu'il fit Andromaque.

(7) On ne prétend pas faire un crime à Corneille d'a-

voir pris & embelli le Cid de Guilain de Castro. Les hommes de génie se sont toujours permis de faire passer dans leur langue les beautés des nations étrangeres; & c'est même une permission qu'eux seuls peuvent prendre, & dont la médiocrité n'est pas à portée d'abuser. Mais remarquons ici l'injustice des préjugés. On répete sans cesse le mot de création : il semble qu'elle appartienne exclusivement à Corneille; cependant il est facile de prouver qu'il a plus emprunté que Racine. Le Cid & Héraclius sont aux Espagnols. La belle scene du cinquième acte de Cinna est toute entiere dans Séneque le Philosophe : il ne lui reste donc en propre que les trois premiers actes des Horaces, Polyeucte, les beaux morceaux de Pompée qui ne sont pas traduits de Lucain, le cinquième acte de Rodogune, quelques scenes de Sertorius. Andromaque, Britannicus, Bérénice, Bajazet, Mithridate, Athalie, appartiennent absolument à Racine : & dans Phedre & Iphigénie il s'en faut bien que les plus grandes beautés soient prises aux Grecs; au lieu que ce qu'il y a de plus beau dans le Cid, dans Héraclius & dans Cinna, est précisément ce qui est d'emprunt. Encore une fois, on est loin de vouloir faire aucun reproche à Corneille : on veut seulement observer que les mêmes hommes qui l'appellent souvent un génie créateur par excellence, quoique ses grandes beautés soient empruntées, ne veulent pas que Racine & M. de Voltaire soient aussi des génies créateurs, quoiqu'assurément ils aient tiré de leur propre fonds un assez grand nombre de beaux ouvrages, pour les opposer à ceux que Corneille ne doit qu'à lui.

On fait encore, pour vanter la fécondité de Corneille, un raisonnement qui m'a toujours paru un peu étrange. Quelle tête, dit-on, que celle qui a conçu trente plans dramatiques, dont aucun ne ressemble à un autre! Mais si de ces trente plans il y en a vingt-quatre absolument mauvais, j'avoue que je vois bien ce qu'il y a de déplorable dans une pareille fécondité, mais non pas ce qu'il y a d'admirable. Si ces plans, parmi une foule de défauts, avaient des beautés réelles, il y aurait matiere à de justes éloges. Mais comment peut-on de bonne foi savoir gré à un homme d'avoir produit le plan d'Œdipe, de Pertharite, de la Toison d'Or, de Sophonisbe, d'Othon, de Pulchérie, de Théodore, d'Andromede, de Bérénice, de Suréna, d'Agésilas, d'Attila? &c. Y a-t-il quelque gloire à inventer si mal? Jusqu'à quand conviendra-t-on de se payer de mots qui n'ont point de sens? Jusqu'à quand les grands hommes auront-ils pour admirateurs tant de faux enthousiastes ou de partisans mal-adroits?

(8) Britannicus n'eut aucun succès dans sa nouveauté : il est vrai que le cinquième acte n'est pas d'un grand effet. Mais croira-t-on que ce défaut, racheté par des beautés sans nombre, ait été la seule cause du peu de succès de sa Piece? Sans parler des dispositions des spectateurs, qui après le grand succès d'Andromaque, devaient être armés ou d'une extrême sévérité, ou d'une jalousie secrete, il me semble qu'on pourrait trouver

encore dans le goût qui regnait alors, un obstacle à l'effet de Britannicus. Le sujet se rapprochait par plusieurs endroits de ceux qu'avait traités Corneille, & les têtes étaient encore montées au ton que Corneille avait introduit. Il est certain que la sagesse & la vérité, lorsqu'elles n'ont pas encore pris un certain empire, peuvent quelquefois paraître froides après l'exagération & l'enflure. On était accoutumé à ces personnages qui avertissent toujours qu'ils sont grands, qu'ils sont politiques, qu'ils sont fins courtisans; à ces scélérats qui disent d'eux-mêmes plus de mal qu'on n'en peut penser. Agrippine, qui ne répete point qu'elle est habile, qu'elle est ambitieuse, qui ne se vante point d'être méchante, qui ne se glorifie point de l'empoisonnement de Claude, comme d'une belle action, mais qui dit en vers que peu d'hommes savent faire,

> Néron ne me voit plus, Albine, sans témoins,
> En public, à mon heure, on me donne audience;
> Sa réponse est dictée, & même son silence.

Agrippine ne parut qu'une intrigante vulgaire. Il y a pourtant, & on l'a reconnu depuis, une bien plus grande connaissance de ce qu'on appelle l'esprit de la Cour, dans ce rôle d'Agrippine, & en général dans la Tragédie de Britannicus, qu'il n'y en a dans toutes les pieces de Corneille. Si l'on veut réfléchir sur cette observation, & lire Britannicus avec le dessein d'y étudier la politique de l'Auteur, il n'y aura pas un seul Lecteur un peu éclairé qui ne soit de cet avis. Le nom seul de Néron semblait promettre tout ce qu'il y a de plus odieux: on fut bien

ſurpris qu'il n'eût pas ſans ceſſe à la bouche ces maximes effroyables qui ſemblent être la morale & le code de l'enfer ; on trouva qu'il était trop bon ; c'eſt du moins ce que nous dit Racine dans ſa Préface. Quelle ſcene que celle de Narciſſe avec Néron au quatrieme acte, & qu'il était beau de la faire après celle de Burrhus ! C'eſt bien là, comme a dit Boileau, *courir de merveille en merveille !* Quelle entrepriſe que celle de ramener Néron après l'impreſſion qu'il vient d'éprouver ! & quel chemin il y a du moment où il envoie Burrhus auprès de ſon frere, à celui où il ſort avec Narciſſe pour aller l'empoiſonner ! Cependant tel eſt l'art déteſtable de Narciſſe, ou plutôt l'art admirable du Poëte, que cette révolution, l'ouvrage de quelques inſtants, paraît naturelle, vraiſemblable, & même néceſſaire. Le venin de la malignité eſt ſi habilement préparé, qu'il doit pénétrer l'ame du tyran & l'infecter ſans remede : mais comme Néron le reçoit avidement ! comme on voit que le crime ne lui coûtera rien, & qu'il ordonnera le meurtre de ſon frere ſans peine & ſans remords ! Le moment où il s'écrie dans ſa rage,

J'embraſſe mon rival, mais c'eſt pour l'étouffer,

n'eſt pas encore le plus horrible : alors il eſt furieux & jaloux ; mais lorſqu'il dit à Narciſſe,

Ils mettront ma vengeance au rang des parricides,

voilà le cri d'une ame atroce, voilà le mot d'un tyran.

Je remarquerai encore qu'au théâtre le ſort des rôles & des Pieces eſt preſque entiérement dans la main des Ac-

teurs. Ce n'eſt guere que de nos jours qu'on a ſenti tout le mérite du rôle de Néron, grace au jeu profondément raiſonné & ſenti de l'Acteur ſublime qui le repréſente, & qui ſait ſi bien ſe pénétrer de l'eſprit de tous ſes rôles. Voila ce que peut faire un grand Comédien : il met à la portée de la multitude une foule de beautés qui n'étaient connues que du petit nombre d'hommes qui liſent & réfléchiſſent.

Cependant le public n'avait pas attendu juſques-là pour rendre juſtice à Britannicus : du vivant même de Racine on était revenu par dégrés ſur cet ouvrage ; & il était toujours goûté davantage, chaque fois qu'il reparaiſſait ſur la ſcene.

(9) Combien de fois ai-je entendu oppoſer à la variété de Corneille, la monotonie de Racine ! Il eſt vrai que dans ce dernier, quelques perſonnages du ſecond ordre, quelques jeunes Princes amoureux, Britannicus, Xipharès, Antiochus, Hippolyte, Bajazet, ont beaucoup de traits de reſſemblance ; mais s'enſuit-il que les Tragédies où Racine a placé ces perſonnages, ſe reſſemblent d'ailleurs, & pour le ton & pour l'effet? Certainement il y a loin d'Andromaque à Britannicus, de Britannicus à Bérénice, de Bérénice à Phedre, & de Phedre à Athalie. Dans Corneille, les ſujets ſont variés, il eſt vrai ; mais le ton dominant eſt preſque toujours le même. C'eſt preſque toujours une grande force de raiſonnement qui dégénere en ſubtilité, une hauteur d'idées qui va juſqu'à l'enflure. Emilie, Sabine, Camille, Cor-

nélie, Viriate, Pulchérie, ont toutes le même eſprit, & parlent le même langage. Le vieil Horace & Dom Diegue me paraiſſent les ſeuls rôles écrits d'un ſtyle paſſionné, & qui faſſe oublier l'Auteur : par-tout ailleurs, c'eſt Corneille. Perſonne n'a mieux fait ſentir cette vérité, que M. de Voltaire, qu'il faut toujours citer en matiere de goût, » Corneille écrivait très-inégalement (dit-» il dans le Commentaire ;) mais je ne ſais s'il avait un » génie inégal, comme on l'a dit, car je le vois tou-» jours, dans ſes meilleures Pieces & dans ſes plus mau-» vaiſes, attaché à la ſolidité du raiſonnement, à la » force & à la profondeur des idées, preſque toujours » plus occupé de diſſerter que de toucher ; plein de reſ-» ſources juſques dans les ſujets les plus ingrats, mais de » reſſources ſouvent peu tragiques ; choiſiſſant mal tous » ſes ſujets depuis Œdipe ; inventant des intrigues, mais » petites, ſans chaleur & ſans vie ; s'étant fait un mau-» vais ſtyle pour avoir travaillé trop rapidement, & » cherchant à ſe tromper lui-même ſur ſes dernieres » Pieces. »

On ne peut rien ajouter à ces idées ſi juſtes & ſi préciſes. Mais j'obſerverai encore, pour ce qui regarde Racine, qu'il eſt bien étrange qu'on ait méconnu chez lui le talent ſingulier de ſe plier à tous les tons. Je ne vois qu'une cauſe de cette erreur ; c'eſt que Racine ayant eu dans tous les genres un langage toujours naturel qui n'appartenait qu'à lui, on s'eſt accoutumé à croire qu'il n'y avait point de différence dans ſes ſujets, parce qu'il n'y en avait point dans l'exécution. On le trouvait

toujours le même, parce qu'il était toujours parfait.

(10) J'avoue que M. de Voltaire a porté encore plus loin la peinture dramatique des mœurs & l'illusion des couleurs locales. C'est une des parties supérieures de ce grand Tragique. Mais il faut se souvenir aussi, qu'ayant fait un plus grand nombre d'ouvrages, il a pu déployer ce talent particulier dans une plus grande variété de sujets : au lieu que Racine a tiré presque toutes ses Pieces des Grecs & des Romains. Dans Andromaque, dans Phedre, dans Iphigénie, la Scene est chez les Grecs; dans Britannicus & dans Bérénice, elle est chez les Romains. Ces mœurs étaient déjà connues au Théâtre, & bien moins neuves, bien moins piquantes que celles des Américains dans Alzire, des Chinois & des Tartares dans l'Orphelin de la Chine, de la Chevalerie dans Tancrede, &c.

Cependant, si nous cherchons dans Bajazet, par exemple, des détails de mœurs & des peintures locales, combien en trouverons-nous dès la premiere Scene, & dans tout le cours de la Piéce !

> Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux
> Dont l'accès était même interdit à nos yeux ?
> Jadis une mort prompte eût puni cette audace.

Avec quel art ces premiers vers nous transportent déjà dans le Serrail, & nous font entrevoir le péril des personnages!

> Tu sais de nos Sultans les rigueurs ordinaires :
> Le frere rarement laisse jouir ses freres

De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
Qui les a de trop près approchés de son rang.
L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance;
Indigne égalemenr de vivre & de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignenr le nourrir.

Je ne peux pas, en citant ces vers, me refuser à l'occasion qu'ils me présentent de réfuter un peu plus sérieusement ce ridicule préjugé dont j'ai parlé ci-dessus, qui ne veut jamais voir la force du style qu'accompagnée de la dureté & de l'incorrection, & qui n'imagine pas qu'elle puisse jamais se trouver avec l'élégance & l'harmonie. Je crois qu'il serait difficile de citer beaucoup de vers qui égalassent, pour la force de l'expression, les quatre vers sur Ibrahim, & il y en a dans Britannicus une foule de ce même genre. Ce sont là les vrais modéles du style. C'est en les étudiant, que l'on concevra ce que c'est que la véritable énergie : on verra qu'elle consiste dans une combinaison de termes, heureuse & neuve, & dans l'art de joindre la plus grande étendue d'idées à la plus grande précision de mots. Racine a très-souvent cette espece de force, & Corneille la posséde au plus haut dégré dans ses beaux endroits. Revenons, & cherchons encore quelques peintures de mœurs dans Bajazet.

Un Vizir aux Sultans fait toujours quelque ombrage;
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage:
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.

. . . .

Et

Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête....
Je ne m'explique point, Osmin, mais je prétends
Que du moins il faudra la demander long-temps.
Je sais rendre aux Sultans de fideles services;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé.

Combien il y a dans ces vers de vérités historiques! la fin tragique de presque tous les Vizirs, leur dépouille portée au trésor des Sultans, la coutume d'envoyer le lacet à ces victimes du Despotisme, & de les rendre contre eux-mêmes les exécuteurs des arrêts de leur Tyran; le dévouement religieux des Turcs qui les porte à regarder comme un ordre du Ciel la volonté du Sultan, &c. Je demande si un homme qui ne connaîtrait que par les vers de Racine cette partie des mœurs Turques, n'en aurait pas une idée très-fidele. La piece est pleine de morceaux semblables que je ne veux pas multiplier ici, parce que je suppose qu'ils sont connus des Lecteurs lettrés.

Observez encore que Racine n'a jamais manqué à la vérité historique des mœurs d'une nation, au lieu que Corneille l'a blessée quelquefois, comme par exemple lorsqu'il fait Pulchérie héritière de l'Empire Romain, &c.

(11) Il y avait un très-grand parti contre Racine, comme il y en a eu un depuis contre M. de Voltaire, & comme il y en avait un contre Corneille dans les beaux

jours de ſon génie. Il n'y en eut point, que je ſache, contre Pradon. Il n'avait pour ennemis que ſes vers. De très-grands Seigneurs cabalerent pour faire applaudir ſa Phedre, & faire tomber celle de Racine. Ils poufferent le raffinement de la méchanceté juſqu'à louer un grand nombre de loges à l'Hôtel de Bourgogne où l'on repréſentait ce chef-d'œuvre, afin que ces loges reſtant vuides, la Piece parût abandonnée.

On a peine à concevoir comment des hommes de la Cour, qui n'avaient rien à diſputer à Racine, pouvaient porter à ce point leur animoſité contre lui. Les prétentions littéraires & l'éclat des ſuccès du Théâtre inſpirent donc des haines bien vives, même à ceux qui n'ont pas l'intérêt de la rivalité. Mais en admettant même que ces inimitiés fuſſent fondées, comment n'étaient-elles pas plus nobles? Il me ſemble que tout ce qu'on peut faire contre un Écrivain dont on eſt l'ennemi, c'eſt de le juger avec une ſévérité rigoureuſe, & de ne lui pas faire grace d'un défaut. Mais ſe refuſer au ſentiment des beautés! mais mentir à ſon ame & à ſon plaiſir! quel excès d'aviliſſement & de baſſeſſe! & cependant qu'il eſt commun! Je ſais que la paſſion peut quelquefois aveugler le jugement, & fermer le cœur aux impreſſions du talent & du mérite : alors peut-être on eſt digne de quelqu'excuſe, & ſurtout de quelque pitié. Mais cet aveuglement entier n'eſt pas très-ordinaire, & le plus ſouvent le génie n'a pas de plus grands ennemis que ceux qui le connaiſſent le mieux, Ce doit être pourtant un peſant fardeau que celui d'un mérite que

'on hait, & qu'il faut toujours nier tandis qu'il agit toujours. Je conçois qu'il en coûte d'accorder un hommage à ce qu'on voudrait humilier ? mais vaut-il mieux s'avilir en le refusant ? faut-il, pour affecter un faux mépris, s'exposer à en avoir un véritable pour soi-même ?

C'est sur-tout celui qui se proposerait, comme Visé du temps de Racine, de rendre compte au Public des ouvrages d'autrui ; c'est cet homme sur-tout qui devrait bien prendre garde à ne jamais manquer de respect au talent. Qu'arrive-t-il en effet ? Le talent se venge quelquefois, & ses traits sont perçans : leur force est proportionnée à la hauteur dont ils tombent : alors voilà la guerre ouverte. Celui qui devrait être juge, devient ennemi, & il continue pourtant à vouloir être juge. Il devrait être guidé par la vérité, & il ne l'est plus que par la vengeance. Il devrait écrire pour l'instruction, & il n'écrit plus que pour le scandale. Il ne peut parcourir qu'en tremblant l'ouvrage sur lequel il doit prononcer. Il y a toujours assez de beautés pour le punir, & jamais assez de défauts pour le consoler. Il craint, en citant, d'être condamné par ses propres citations, & de mettre le Lecteur contre lui. Il est obligé d'altérer, de tronquer, de transposer. Trop emporté pour être adroit, loin de s'attacher à la partie faible de l'ouvrage, c'est souvent ce qu'il y de plus beau qu'il voudrait détruire ; le voilà forcé d'être absurde, pour avoir le plaisir d'injurier. Il en sent quelquefois la honte, mais comment revenir sur ses pas ? comment louer celui qu'on a déclaré incapable de mériter jamais la louange ? On aime

mieux accumuler injuſtice ſur injuſtice, menſonge ſur menſonge, & l'on acquiert un nouveau dégré de déshonneur, chaque fois qu'un ennemi acquiert un nouveau degré de gloire.

(12) Il ne faut pas croire que M. de Voltaire ait changé d'avis ſur Athalie, parce qu'il a obſervé depuis, qu'au fond Joas n'eſt point en péril, que la propoſition d'Athalie qui n'a point de fils, & qui veut l'adopter, paraît être faite de bonne foi, & devrait déterminer Joad, ſi Joad n'était pas un fanatique ou un ambitieux. Il a répondu lui-même à ces objections, en faiſant ſentir que, ſi le rôle de Joad n'était pas de bon exemple en morale & en politique, il était poétiquement bon, parce que dans toute la Piece il paraît conduit par un Dieu vengeur qui veut punir Athalie; que ſi la vie de Joas n'eſt pas réellement menacée dans les premiers Actes, l'intérêt qu'on prend à lui ne ſubſiſte pas moins, parce que l'Auteur a l'adreſſe de nous occuper toujours du danger où il eſt d'être reconnu. M. de Voltaire a remarqué avec quel art Racine a fait intervenir la majeſté de la Religion, & nous a toujours mis devant les yeux l'héritier des promeſſes du Ciel, l'eſpérance d'un Peuple, un Roi orphelin proſcrit par une Reine cruelle, &c. Le Poëte, dit M. de Voltaire, eſt un vrai Magicien. Voyez les queſtions ſur l'Encyclopédie.

(13) J'eſpere qu'on me pardonnera de citer ici quelques morceaux des Chœurs d'Eſther, moins connus peut-

être des gens du monde que les autres vers de Racine qu'on entend tous les jours au Théâtre.

Chœur du premier Acte d'Esther.

UNE ISRAÉLITE SEULE.

Pleurons & gémissons, mes fidelles compagnes,
A nos sanglots donnons un libre cours;
Levons les yeux vers les saintes montagnes,
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes!
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux,
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes!

UNE ISRAÉLITE.

Quel carnage de toutes parts!
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur & le frere,
Et la fille & la mere,
Le fils dans les bras de son pere.
Que de morts entassés! que de membres épars,
Privés de sépulture!
Grand Dieu, tes Saints sont la pâture
Des tigres & des léopards!

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore.

Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE SEULE.

Hé quoi ! dirait l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté,
Dont Israël nous vantait la puissance ?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux :
Ni les éclairs, ni le tonnerre
N'obéissent point à vos Dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne !
Dieu, que la lumiere environne !
Qui voles sur l'aîle des vents,
Et dont le trône est porté par les Anges !

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu, qui veux bien que de ſimples enfants
Avec eux chantent tes louanges!

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos preſſants dangers,
Donne à ton nom la victoire;
Ne ſouffre point que ta gloire
Paſſe à des Dieux étrangers.

UNE ISRALÉLITE SEULE.

Arme-toi, viens nous défendre;
Deſcends, tel qu'autrefois la mer te vit deſcendre:
Que les méchants apprennent aujourd'hui
A craindre ta colere.
Qu'ils ſoient comme la poudre & la paille légere,
Que le vent chaſſe devant lui.

J'avoue que je ne connois point dans la langue françaiſe une poéſie plus véritablement lyrique, une harmonie plus variée & plus muſicale, & qui réuniſſe avec plus de grace tous les tons, tous les ſentiments & toutes les formes du rhythme. Quel champ pour un Muſicien!* Ces vers *Pleurons & gémiſſons*, *&c.* ne donnent-ils pas d'abord une ouverture heureuſe & caractériſée? *Quel carnage de toutes parts*, *&c.* préſente un récitatif ad-

* Depuis l'impreſſion de cet ouvrage, ce chœur d'Eſter mis en muſique à-peu-près ſur le plan qu'on donnait ici, a été chanté au *Concert ſpirituel.* Mais à l'exception de cet air, *Hélas! ſi jeune encore*, *&c.* où l'on a trouvé de la grace & de l'intérêt, la muſique a paru faible & de peu d'effet.

mirable. *Hélas ! ſi jeune encore, &c.* doit fournir un air de la plus douce mélodie. *Hé quoi ! dirait l'impiété, &c.* peut fournir un Dialogue : & ces deux Iſraélites qui chantent cette belle priere,

> O Dieu, que la gloire couronne !
> Dieu, que la lumiere environne !

forment un Duo du caractere le plus noble & le plus majeſtueux.

Le Chœur qui finit la tragédie d'Eſther, eſt le Cantique d'allégreſſe le plus parfait que l'on puiſſe offrir à l'art du Muſicien ; toutes les circonſtances les plus touchantes s'y trouvent réunies, & les images ſont par-tout à côté du ſentiment.

UNE ISRAÉLITE SEULE.

> Ton Dieu n'eſt plus irrité,
> Réjouis-toi, Sion, & ſors de la pouſſiere ;
> Quitte les vêtements de ta captivité ;
> Et reprends ta ſplendeur premiere :
> Les chemins de Sion à la fin ſont ouverts.
> Rompez vos fers,
> Tribus captives,
> Troupes fugitives,
> Repaſſez les monts & les mers,
> Raſſemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHŒUR.

> Rompez vos fers,
> Tribus captives ;
> Troupes fugitives,

Repassez les monts & les mers,
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE SEULE.

Je reverrai ces campagnes si cheres.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes peres.

TOUT LE CHŒUR.

Repassez les monts & les mers,
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE SEULE.

Relevez, relevez les superbes portiques
Du Temple où notre Dieu se plaît d'être adoré.
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cedres antiques.
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu, descends, & reviens habiter parmi nous.
Terre, frémis d'alégresse & de crainte;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.

Quel style! quels vers! C'est là certainement la poésie française dans toute sa beauté: c'est ici sur-tout qu'elle peut être opposée à la belle poésie des Grecs & des Latins: elle en a la variété flexible, les mouvemens, l'effet, la magie. Le Poëte est ici véritablement l'homme

inſpiré; il voit les objets, me les fait voir, me tranſporte avec lui par-tout où il veut, & de la hauteur de ſon génie il domine le ciel & la terre.

Je reverrai ces campagnes ſi cheres.
J'irai pleurer au tombeau de mes peres.

Quoi de plus touchant?

Que de l'or le plus pur ſon autel ſoit paré,
Et que du ſein des monts le marbre ſoit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cedres antiques, &c.

Quoi de plus riche & de plus pompeux?

Dieu, deſcends, & reviens habiter parmi nous.
Terre, frémis d'alégreſſe & de crainte.
Et vous, ſous ſa majeſté ſainte,
Cieux, abaiſſez-vous.

Quoi de plus impoſant & de plus majeſtueux? & comme le rhythme ſe plie à tous les tons & à tous les effets!

On a dit en dernier lieu, dans une Epître adreſſée à Horace, & digne de lui:

Eſt-ce aſſez en effet d'une heureuſe clarté?
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité?

Malheureuſement ce reproche n'eſt que trop ſouvent fondé. Je n'y connais pas de meilleure réponſe que les chœurs de Racine.

(14) L'Auteur des Eſſais hiſtoriques ſur Paris à écrit qu'il aurait bien mauvaiſe idée de ſa nation, ſi les hommes de quarante ans ne mettaient pas une grande diffé-

rence entre Corneille & Racine. Je crois en effet qu'il y en a une très-grande en plus d'un ſens. Mais, ſi l'Auteur a voulu dire que Racine devait être plus naturellement préféré par les jeunes gens, & Corneille par les hommes mûrs, je ne ſais s'il ne s'eſt pas trompé beaucoup. Je croirais au contraire que le mérite de Racine, fondé ſur une grande connaiſſance de la nature, demande, pour être ſenti, plus de réflexion & de maturité; & que celui de Corneille, qui conſiſte ſur-tout dans l'expreſſion de la grandeur, doit être bien plus du goût de la jeuneſſe, qui, en général, a plus d'élévation & d'énergie que de juſteſſe & d'expérience. On ſerait peut-être porté à croire que la jeuneſſe, qui eſt l'âge de l'amour & des paſſions, doit ſur-tout en aimer la peinture. Mais avec un peu de réflexion, on s'appercevra que cette peinture, quoiqu'elle lui plaiſe, ne lui paraît pas très-admirable, préciſément parce qu'elle lui eſt trop familiere & que nous admirons moins ce qui eſt ſi proche de nous. La grandeur flatte davantage les jeunes têtes; elles aiment infiniment ce qui les éleve. Ce n'eſt qu'avec le temps qu'elles apprennent qu'il eſt bien plus facile d'exalter l'imagination, que d'émouvoir l'ame, & que ces peintures de l'amour, que l'on croit d'autant plus faciles qu'elles ſont plus vraies, ont un grand empire ſur tous les cœurs. Je me ſouviens que mes camarades de College liſaient Racine avec plaiſir, mais citaient toujours avec tranſport même les déclamations de Cor-

neille. J'en ai revu plusieurs depuis qui avaient bien changé d'opinion.

Je ne sais pas, d'ailleurs, pourquoi l'Auteur des *Essais* aurait si mauvaise idée d'une nation qui préférerait Racine à Corneille. S'exprimer ainsi, c'est avoir un peu d'humeur, & c'est trop souvent le ton des Admirateurs outrés de Corneille. Je crois qu'une nation qui, en conservant un grand respect & une grande reconnaissance pour le génie sublime & créateur de Corneille, préférerait à ses Tragédies celles de Racine & de M. de Voltaire, pourrait être une nation juste & éclairée.

Le même Auteur fait un raisonnement assez singulier sur la même question. Il a observé que les partisans de Racine ne trouvaient point mauvais qu'on lui égalât Corneille, au lieu que les partisans de Corneille trouvaient très-mauvais qu'on ne lui accordât pas la prééminence, & ne voulaient point entendre parler d'égalité. Il croit que cette observation est à l'avantage du dernier. Mais n'est-ce pas seulement une preuve que ses défenseurs sont plus enthousiastes, & ceux de son rival plus modérés? que les premiers mettent dans leur cause quelque chose de personnel, & s'imaginent s'agrandir avec le héros qu'ils défendent; & que les seconds, ne plaidant que pour le goût, & discutant avec tranquillité, ont assez réfléchi pour trouver très-simple que la maniere de Corneille soit plus analogue au caractere de beaucoup de lecteurs que celle de Racine, & sont assez tolérants dans les discussions

littéraires, pour laiſſer la liberté des avis & même des erreurs ? Cette diſpoſition ſi raiſonnable ne m'inſpirerait que plus de confiance en eux : & voir dans la diſpoſition contraire de leurs antagoniſtes un préjugé favorable, c'eſt dire que ceux qui ſe mettent en colere & qui crient bien fort, ont toujours raiſon.

(15) Un orage me ſurprit un ſoir dans les Alpes. Bientôt les ténebres s'épaiſſirent ſous un amas de nuages. On ne diſtinguait plus aucun objet. Dans cette immenſe & profonde obſcurité, partaient des deux extrémités de l'horizon d'épouvantables éclairs, qui doublant ainſi leur lumiere & ſe croiſant ſur les ſommets de St. Gothard, éclairaient d'une vaſte lueur ces glacieres éternelles pendantes en précipices, ces caſcades qui tombaient à grand bruit dans des torrents, & ces formes bizarres & menaçantes de rochers entaſſés & ſuſpendus ſur des abîmes, tandis que les longs retentiſſements de la foudre, multipliés par mille échos, roulaient dans cette chaîne de montagnes, & allaient mourir dans le creux des cavernes. Je fus frappé, je l'avoue, du ſpectacle de ces horreurs impoſantes & de ces beautés terribles. Je rendais grace à l'orage qui me donnait des émotions & des idées que je n'avais pas connues. Mais mon ame d'abord ſaiſie fut bientôt fatiguée. Le bruit monotone du tonnerre qui grondait ſans ceſſe, importunait mes oreilles. Les éclairs, qui n'offraient à mes regards que des cimes déſertes & une nature morte, & qui rendaient plus affreuſe la nuit où ils me replongeaint, laſſerent mes yeux aveuglés. Je me

remplis d'idées triſtes & ſombres. Je ne ſentis plus que la foibleſſe de l'homme entouré des images de la deſtruction ; & je ne ſouhaitai pas que le même ſpectacle ſe reproduisît ſouvent ſous mes yeux.

Peu de temps après, je me trouvai au commencement d'un beau jour ſur le penchant du mont Jura. A meſure que le Soleil s'élevoit ſur l'horizon, je ſuivais ſa marche majeſtueuſe, & mes yeux avides erraient ſur tous les objets que la lumiere rendait ſucceſſivement à ma vue. C'étaient des vallées fertiles, des campagnes riches & riantes, des côteaux brillants de culture ; c'était de tous côtés l'image de la vie, de l'eſpérance & du bonheur. Ce ſpectacle me remplit d'un raviſſement délicieux. L'éclat & la puiſſance du Soleil ſemblaient augmenter de moment en moment. Ma vue ſe perdait dans la contemplation de la lumiere immenſe, & ne ſe laſſait point d'admirer l'éclatante ſérénité des cieux, les richeſſes de la terre, & la magnificence de la nature. Mes idées étaient à la fois grandes & douces, & le Soleil, l'homme & le monde s'offraient à moi ſous leurs rapports reſpectifs de bienfaits & de reconnaiſſance. J'étais heureux de ce que je voyais, heureux de ce que je ſentais, & je ſouhaitai d'avoir tous les jours la même jouiſſance & les mêmes émotions.

Voilà ce que ſont pour moi le génie brut & inégal, & le génie épuré par le goût. Le premier me ſaiſit, me tranſporte quelquefois, il eſt vrai ; mais il m'afflige un moment après : je gémis ſur la faibleſſe

de l'homme qui gâte ainſi ce qu'il produit de plus beau. L'autre au contraire s'emparant de moi par degrés, & ajoutant ſans ceſſe à mon plaiſir ſans le troubler jamais, me paraît un être ſupérieur diſpenſé des imperfections humaines. Il m'attache à lui ſans retour, & me fait deſirer de n'en être jamais ſéparé.

(16) J'appelle déclamation, tout ce qui étant vuide de ſens ou au-delà de la vérité, éblouit la multitude par le faſte des paroles ou le fracas des figures. Ce défaut eſt un des caracteres les plus marqués de la décadence du goût. Il appartient à cette époque où des hommes qui ont peu d'idées & peu de ſentiments, ſuccédant à ceux qui ont penſé & ſenti, enflent & défigurent ce qui a été dit avant eux. Si l'homme éloquent fait dire à Phedre :

Me nourriſſant de fiel, de larmes abreuvée, &c.

Le Rhéteur qui vient après dira

Je *nourris* mon forfait, *j'alimente* mon feu.
Il *vit* de mes ſoupirs, il *brûle* de mes larmes.

Il ſubſtituera ces expreſſions bizarres & bourſoufflées aux expreſſions heureuſes & juſtes de Racine. Mais pourquoi? C'eſt qu'il n'était pas véritablement affecté. Son imagination cherchait des ſentiments, & ſon ame ne les éprouvait pas. Car, lorſque le ſentiment eſt vrai, l'élocution n'eſt jamais fauſſe : elle peut être ſans élégance, comme dans Ariane, mais elle n'eſt ni emphatique, ni recherchée. Ces caracteres ſont préciſément ceux du déclamateur. Moins il ſent, plus il veut expri-

mer. Voulez-vous encore un exemple de déclamation, de celle qui consiste dans de grands mots qui n'ont point de sens? Je me rappelle un vers fort singulier d'une tragédie * ou un Illinois disait:

Ne rabaissons jamais l'orgueil du nom Sauvage.

Il est évident que l'Auteur ne s'est point entendu lui-même. Il s'est souvenu d'avoir lu quelque part *l'orgueil du nom Romain*, & il a mis *l'orgueil du nom Sauvage*, sans songer que les Américains indigénes ne s'appellent point eux-mêmes Sauvages, que c'est une épithete par laquelle les Européens les désignent, qu'on n'a point *l'orgueil d'un nom* qu'on ne porte pas, & qu'enfin *l'orgueil du nom Sauvage* ferait une étrange chose. M. de Voltaire a dit:

Le peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.

Voilà comme parlent la vérité & l'éloquence; & voilà comme on les défigure, quand on ne connaît ni l'une ni l'autre.

Mais l'espece de déclamation la plus commune aujourd'hui, c'est l'abus des figures, c'est la manie de prodiguer hors de propos les formules les plus oratoires. On veut que tout soit fort, que tout soit grand, & l'on n'est que roide & échassé. On perd absolument de vue la variété, les passages, les nuances, la gracieuse facilité du style, tout ce qui soutient & charme le lecteur. On cherche uniquement ce que l'on appelle aujourd'hui

* Cette Tragédie, intitulé *Hirza* ou *les Illinois*, est du nombre de ces déclamations dramatiques, qui après quelques représentations sont oubliées à jamais, ou ne reparaissent plus que sur les théâtres de province. Elle est de M. Sauvigny, auteur d'une autre Tragédie, intitulée *La Mort de Socrate*, bien plus mauvaise encore que les Illinois.

de la chaleur. Ce mot eſt devenu tellement abuſif, qu'on ne ſait plus aujourd'hui ce qu'il ſignifie. C'eſt cet abus qu'on a condamné avec d'autant plus de raiſon, que ce mot de *chaleur* était ſi mal-à-propos prodigué, qu'il ne pouvait plus paſſer pour un éloge. On a d'abord remarqué qu'il eſt au nombre de ces termes de mode qui prennent faveur dans un certain temps, & qui s'appliquant à tout, ne veulent plus rien dire. Il eſt sûr qu'il eſt rarement employé en matiere de critique par tous les bons Ecrivains du dernier ſiécle. Aujourd'hui vous ne pouvez pas lire dans un Journal le détail de la plus mauvaiſe brochure, qu'on n'y trouve qu'il a de la *chaleur.* Il faudrait s'entendre. Il faudrait que la chaleur ne ſignifiât jamais que le degré d'intérêt dans le ſtyle en proportion avec le ſujet qu'on traite, le mélange de la ſenſibilité & de la raiſon. Alors je ſais ce que c'eſt que la chaleur, & j'entends fort bien le vers de Boileau, lorſqu'il dit d'Homere :

Une douce chaleur anime ſes diſcours.

Mais ſi, lorſqu'on eſt convenu qu'un ouvrage eſt dénué de bon ſens & de ſtyle, on ajoute, il y a de la *chaleur,* je ne ſais plus ce qu'on veut dire. Qu'eſt-ce qu'une *chaleur* déraiſonnale ? C'eſt de la démence. Voilà un plaiſant mérite. Quoi ! le déſordre dans les idées, le manque de juſteſſe dans les mouvements, & la ridicule prodigalité de figures, & l'incohérence des métaphores, tout cela c'eſt de la chaleur! la véritable éloquence eſt donc froide, car elle eſt l'oppoſé de tous ces défauts.

Ce mot de *chaleur* avait tellement égaré les esprits pendant un certain temps, qu'on eût dit que presque tous les écrivains de la nation avaient le transport au cerveau. C'étaient autant de possédés & d'énergumenes qui ne parlaient plus sans prophétiser, (quoiqu'ils ne fussent pas Prophetes dans leur pays,) qui ne s'adressaient jamais qu'à l'*Univers*; qui troublaient sans cesse le repos des Mânes, interpellaient le Ciel à tout propos, interrogeaient à grands cris la nature qui ne répondait jamais, réveillaient les générations passées, & endormaient la génération présente. On a poussé le ridicule jusqu'à se passionner sérieusement pour les *soupers agréables de Tibere*, & *pour le bien qu'il avait fait aux hommes.* Cet inconcevable excès d'ineptie ne manquait pas de partisans, & s'appellait de la *chaleur.*

Si l'on a prétendu que la *chaleur* dans les ouvrages était toujours l'opposé du froid, on s'est encore trompé : car rien n'est si *froid* qu'une chaleur déplacée; & des ouvrages qui n'ont pas beaucoup de *chaleur* peuvent n'être point froids, quand ils auront le ton qui leur est propre. Les Epîtres de Boileau, par exemple, ne sont certainement point froides, ce sont de très-bons ouvrages, parce qu'elles ont le dégré d'intérêt, dont elles sont susceptibles. C'est ce que M. de Voltaire a si judicieusement observé, & ce qu'auraient dû se rappeller ceux qui ont tant reproché à Boileau de n'avoir pas les qualités qu'il n'était pas obligé d'avoir. Une suite de cet abus qu'on a fait du mot *chaleur*, c'est le mélange de tous les tons & de tous les genres d'écrire. On a

voulu qu'une épître eût l'effet d'un drame, & c'est ainsi que l'on a corrompu à la fois & les ouvrages & les jugements.

Je sais bien que de grands critiques, tels que les Fréron, les Sautreau, les Sabatier, les Clément & autres, ont reproché à l'Auteur de Mélanie, de l'Éloge de Fénelon &c. de n'avoir point de *chaleur.* Mais on peut quelquefois, en matiere de goût, faire la même réponse que fit Lamotte-le-Vayer en matiere plus grave: *Mes amis, j'ai tant de religion, que je ne suis pas de votre religion.*



ÉLOGE

DE LA FONTAINE.

Quandò ullum invenient parem?
Hor.

AVERTISEMENT.

Cet Éloge fut envoyé à l'Académie de Marſeille en 1772, mais le concours était fermé. Le prix fut renvoyé à l'année ſuivante, & cet ouvrage ayant été imprimé dans cet intervalle, l'Académie de Marſeille qui n'était contente d'aucune des pièces de concours aima mieux ne pas donner de prix que de déroger à ſes Statuts en couronnant un ouvrage imprimé.

ÉLOGE

DE

LA FONTAINE.

Il est donc aussi des honneurs publics pour l'homme simple & le talent aimable ! Ainsi donc la postérité, plus promptement frappée en tout genre de ce qui se présente à ses yeux avec un éclat imposant, occupée d'abord de célébrer ceux qui ont produit des révolutions mémorables dans l'esprit humain (1), ou qui ont régné sur les peuples par les puissantes illusions du Théâtre (2) ; la Postérité a tourné ses regards sur un Homme, qui, sans avoir à lui offrir des titres aussi magnifiques, ni d'aussi grands monumens, ne méritait pas moins son attention & ses hommages ; sur un Ecrivain original & enchanteur, le premier de tous dans un genre d'ouvrage plus fait pour être goûté avec délices, que pour être admiré avec transport ; à qui nul

(1) Descartes.

(2) Corneille & Racine.

n'a ressemblé dans le talent de raconter ; que nul n'égala jamais dans l'art de donner des grâces à la raison, & de la gaité au bon sens ; sublime dans sa naïveté, & charmant dans sa négligence ; sur un homme modeste qui a vécu sans éclat en produisant des chef-d'œuvres, comme il vivait avec sagesse en se livrant dans ses écrits à toute la liberté de l'enjouement ; qui n'a jamais rien prétendu, rien envié, rien affecté ; qui devait être plus relu que célébré, & qui obtint plus de renommée que de récompenses ; Homme d'une simplicité rare, qui, sans doute, ne pouvait pas ignorer son génie, mais ne l'appréciait pas, & qui même, s'il pouvait être témoin des honneurs qu'on lui rend aujourd'hui, serait étonné de sa gloire, & aurait besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite.

Une illustre Académie a proclamé LA FONTAINE, & toutes les voix ont applaudi. Pour le louer, l'homme sensible a desiré d'avoir du talent, & le talent a souhaité de s'approcher du génie. Un Etranger généreux semble s'être chargé d'offrir à sa mémoire les tributs de l'Europe lettrée, en enrichissant la couronne de l'Orateur. Il s'est honoré, sans doute ; mais pouvait-il ajouter à l'émulation ? Quiconque est digne de louer LA FONTAINE, peut-il le louer

autrement que pour lui-même ? Ses Panégyristes sont récompensés d'avance en le lisant. Il est doux de parler de ses plaisirs. Mais ces plaisirs sont ceux de l'ame & du goût. Est-il si facile de s'en rendre compte ? Définit-on ce qui nous plaît ? Peut-on discuter ce qui nous charme ? Quand nous croirons avoir tout dit, le Lecteur ouvrira LA FONTAINE, & se dira qu'il en a senti cent fois davantage ; &, peut-être, si ce génie heureux & facile pouvait lire ce que nous écrivons à sa louange, peut-être nous dirait-il avec son ingénuité naturelle : Vous vous donnez bien de la peine pour expliquer comment j'ai su plaire ; il m'en coutait bien peu pour y parvenir.



PREMIERE PARTIE.

L'ENFANCE & l'éducation de LA FONTAINE n'ont rien de remarquable. Il eſt du nombre des Génies qui n'ont point eu d'aurore, & qui du moment où ils ont été avertis de leur force, ſe ſont élevés à la hauteur où ils devaient atteindre, pour n'en plus deſcendre jamais. Nous obſerverons ſeulement que ſa naiſſance fut placée près de celle de Molière, comme ſi la Nature eût pris plaiſir à produire preſque en même-temps les deux Eſprits les plus originaux du ſiècle le plus fécond en grands Hommes. Il avait atteint l'âge de vingt-deux ans, & ſon talent pour la Poéſie, celui de tous qui eſt le plus prompt à ſe manifeſter, parce qu'il appartient plus immédiatement à la Nature, & qu'il dépend moins de la réflexion, n'était pas même encore ſoupçonné. C'eſt une tradition reçue, qu'une Ode de Malherbe qu'on lut devant lui, fit jaillir les premières étincelles de ce feu qui dormoit. Le jeune Homme parut frappé d'un ſentiment nouveau; il ſemblait qu'il eût attendu le moment de dire : je ſuis Poëte. Il le fut dès-lors en effet. C'était le temps où tout naiſſait en France. Nourri de la lecture des Auteurs

anciens, il trouvait peu de modèles dans ceux de ſon pays. Mais en avait-il beſoin ? Doué de facultés ſi heureuſes, mais peu porté à les interroger, par une ſuite de cette indolence, l'un de ſes caractères particuliers, il fallait ſeulement qu'on l'inſtruiſît de ce qu'il pouvait. Quelques Stances de Malherbe lui apprirent, en flattant ſon oreille, combien il était ſenſible au plaiſir de l'harmonie. L'harmonie eſt la langue du Poëte; il ſentit que c'était la ſienne. La gaité qu'il goûta dans Rabelais éveilla dans lui cet enjoument ſi vrai qui anime tous ſes écrits. Il aimait à trouver dans Marot des traces de cette naïveté dont lui-même devait être le modèle. Les images paſtorales & champêtres prodiguées dans d'Urfé, devaient plaire à cette ame douce dont tous les goûts étaient toujours ſi près de la nature. L'imagination du conteur Bocace avait des rapports avec celle d'un Homme ſingulièrement né pour raconter. Telles étaient alors les richeſſes de la littérature moderne, & tels étaient auſſi les Auteurs les plus familiers à LA FONTAINE. Ils furent ſes favoris, mais non pas ſes maîtres. Et quelle différence, quelle diſtance d'eux tous à lui ! Apperçoit-on dans ſes Ouvrages un trait qui ait l'air d'être emprunté ? Tout n'eſt-il pas empreint d'un caractère particulier ? Oui, ſans doute, & c'eſt la première

qualité qui se présente d'abord dans son Eloge; son originalité.

Tous les esprits agissent nécessairement les uns sur les autres, se prennent & se rendent plus ou moins, se fortifient ou s'altèrent par le choc mutuel, s'éclairent ou s'obscurcissent par la communication des vérités ou des erreurs, se perfectionnent ou se corrompent par l'attrait du bon goût ou par la contagion du mauvais; & de là ces rapports inévitables entre les productions du talent, quand le temps les a multipliées. Il serait même possible qu'il se formât un esprit, qui serait la perfection de tous les esprits, qui empruntant quelque chose de chacun, vaudrait mieux que tous; & cette espèce de génie, ce beau présent du Ciel, ne pourrait être réservé qu'au siècle qui suivrait celui de la renaissance des arts, & dans lequel la dernière opération de l'esprit humain serait de se replier sur ses créations premières, de calculer & de juger ses richesses, & de se rendre compte de ses efforts. Il est un autre genre de gloire, rare dans tous les temps, même dans celui où les arts commençant à refleurir, chaque homme se fait son partage & se saisit de sa place; un attribut inestimable, fait pour plaire à tous les hommes, par l'impression qu'ils desirent le plus, celle de la nouveauté: c'est ce tour

d'eſprit particulier qui exclut toute reſſemblance avec les autres ; qui imprime ſa marque à tout ce qu'il produit ; qui ſemble tirer tout de lui-même, en donnant une forme nouvelle à tout ce qu'il emprunte ; toujours piquant, même dans ſes irrégularités, parce que rien ne ſerait irrégulier comme lui ; qui peut tout haſarder, parce que tout lui ſied ; qu'on ne peut imiter, parce qu'on n'imite point la grâce ; qu'on ne peut traduire en aucune langue, parce qu'il en a une qui lui eſt propre. Eſope, Phèdre, Pilpay, avaient fait des Fables. Un homme vient, qui les prend toutes, & ces Fables ne ſont plus celles d'Eſope, de Phèdre, de Pilpay ; ce ſont celles de LA FONTAINE. On nous crie : il n'a preſque rien inventé. Il a inventé ſa manière d'écrire, & cette invention n'eſt pas devenue commune. Elle lui eſt reſtée toute entière. Il a trouvé le ſecret, & l'a gardé. Il n'a jamais été ni imitateur, ni imité. A ce double titre, quel homme peut ſe vanter d'être plus original ?

Cette qualité, quand elle ſe rencontre dans les ouvrages, tient néceſſairement au caractère de l'Auteur. Un homme très-recueilli en lui-même, ſe répandant peu au dehors, rempli & préoccupé de ſes idées, preſque toujours étranger à celles qui circulent autour de lui, doit demeurer tel que la Nature l'a fait. S'il en a

reçu un goût dominant, ce goût ne sera jamais ni affoibli, ni partagé. Tout ce qui sortira de ses mains aura un trait particulier & ineffaçable. Ceux qui le chercheront hors de son talent, ne le retrouveront plus. Molière si gai, si plaisant dans ses écrits, était triste dans la société. LA FONTAINE, ce conteur si aimable la plume à la main, n'était plus rien dans la conversation. Ainsi tout est compensé en tout genre, & toute perfection tient à des sacrifices. Pour être un peintre si vrai, il fallait que Molière fût porté à observer, & l'observation rend triste. Pour s'intéresser si bonnement à Jeannot lapin & à Robin mouton, il falloit avoir le caractère d'un enfant, qui préoccupé de ses jeux, ne regarde pas autour de lui, & LA FONTAINE était distrait. C'est en s'amusant de son talent, en conversant avec ses bons amis les animaux, qu'il parvenait à charmer ses lecteurs auxquels peut-être il ne songeait guères. C'est par cette disposition qu'il devint un conteur si parfait. Il prétend quelque part que Dieu *mit au monde Adam le nomenclateur, lui disant : te voilà ; nomme.* On pourroit dire que *Dieu mit au monde LA FONTAINE le conteur, lui disant : te voilà ; conte.*

Ce don de narrer, il l'appliqua tour-à-tour à deux genres différens, à l'Apologue moral qui a l'instruction pour but, & au conte plai-

ſant qui n'a pour objet que d'amuſer. Il réuſſit au plus haut degré dans tous les deux. Parlons d'abord du premier. C'eſt celui ſur lequel il convient de s'étendre davantage ; c'eſt le plus important, le plus parfait ; c'eſt la principale gloire de LA FONTAINE, & cette gloire n'eſt mêlée d'aucun reproche.

L'Homme a un penchant naturel à entendre raconter. La Fable pique ſa curioſité & amuſe ſon imagination. Elle eſt de la plus haute antiquité. On trouve des paraboles dans les plus anciens monumens de tous les peuples. Il ſemble que de tout temps la vérité ait eu peur des hommes, & que les hommes ayent eu peur de la vérité. Quel que ſoit l'inventeur de l'Apologue, ſoit que la raiſon timide dans la bouche d'un eſclave ait emprunté ce langage détourné pour ſe faire entendre d'un Maître, ſoit qu'un Sage voulant la réconcilier avec l'amour-propre, le plus ſuperbe de tous les Maîtres, ait imaginé de lui prêter cette forme agréable & riante ; quoi qu'il en ſoit, cette invention eſt du nombre de celles qui font le plus d'honneur à l'eſprit humain. Par cet heureux artifice, la vérité, avant de ſe préſenter aux hommes, compoſe avec leur orgueil, & s'empare de leur imagination. Elle leur offre le plaiſir d'une découverte, leur ſauve l'affront d'un reproche & l'ennui d'une leçon. Occupé à démêler le ſens

de la Fable, l'esprit n'a pas le temps de se révolter contre le précepte. Quand la raison se montre à la fin, elle nous trouve désarmés. Nous avons en secret prononcé contre nous-mêmes l'Arrêt que nous ne voudrions pas entendre d'un autre; car nous voulons bien quelquefois nous corriger; mais nous ne voulons jamais qu'on nous condamne.

A la moralité simple & nue des récits d'Esope, Phèdre joignit l'agrément de la Poésie. On connoît la pureté de son Style, sa précision, son élégance. Le livre de l'Indien Pilpay n'est qu'un tissu fort embrouillé de paraboles mêlées les unes dans les autres, & surchargées d'une morale prolixe, qui manque souvent de justesse & de clarté. Les Peuples qui ont une littérature perfectionnée, sont les seuls chez qui l'on sache faire un livre. Si jamais on est obligé d'avoir rigoureusement raison, c'est sur-tout lorsqu'on se propose d'instruire. Vous voulez que je cherche une leçon sous l'enveloppe allégorique dont vous la couvrez. J'y consens: mais si l'application n'est pas très-juste, si vous n'allez pas directement à votre but, je me ris de la peine gratuite que vous avez prise, & je laisse là votre énigme qui n'a point de mot. Quand LA FONTAINE puise dans Pilpay, dans Aviénus & dans d'autres Fabulistes moins connus,

nus,

nus, les récits qu'il emprunte, rectifiés pour le fonds & la morale, & embellis de son style, forment le plus souvent des résultats nouveaux qui suppléent chez lui le mérite de l'invention. On y remarque par-tout une raison supérieure. Cet esprit si simple & si naïf dans le récit, est très-juste & même très-fin dans la morale & les réflexions. Car la simplicité du ton n'exclut point la finesse de la pensée; elle n'exclut que l'affectation de la finesse. Veut-on un exemple d'un Eloge singulièrement délicat & de l'allégorie la plus heureuse ? Lisez cette Fable adressée à l'Auteur du Livre des Maximes, au célèbre la Rochefoucault. Je la choisis de préférence, parce qu'elle appartient à LA FONTAINE. Quoi de plus ingénieusement imaginé pour louer un Livre d'une morale piquante, qui plaît à ceux même qu'il censure, que de le comparer au crystal d'une eau transparente, où l'homme vain qui craint tous les miroirs, parcequ'il n'en a jamais trouvé d'assez flatteurs, apperçoit malgré lui ses traits, dont il veut en vain s'éloigner, & vers laquelle il revient toujours ? Peut-on louer avec plus d'esprit ? Mais à quoi pensé-je ? Me pardonnera-t-on de louer l'esprit dans LA FONTAINE ? Quel homme fut jamais plus au-dessus de ce qu'on appelle esprit ? O qu'il possédait un don plus éminent & plus

précieux! Cet art d'intéresser pour tout ce qu'il raconte, en paraissant s'y intéresser lui-même de si bonne foi; art inconnu à tous les autres Fabulistes; art qui chez lui n'en étoit pas un, qui n'étoit qu'une suite naturelle de cette aimable simplicité, de cette *bonhommie*, devenue dans la postérité un de ses attributs distinctifs; mot vulgaire ennobli en faveur de deux hommes rares, Henri IV & LA FONTAINE. *Le Bon-Homme:* voilà le nom que lui a donné la Postérité; & lors qu'on pense que ce nom ne rappelle pas seulement le caractère de ses écrits, mais celui de son ame, sa bonté loyale, sa candeur naïve, alors on est tenté d'interrompre toutes ces louanges qui sont si loin de valoir la lecture d'une de ses Fables, de s'adresser à lui comme s'il pouvait nous entendre, de lui dire: « O bon LA FONTAINE! homme » unique & excellent! parais dans cette assem» blée; viens t'assoir un moment parmi nous; » nous te couvrirons des fleurs que nous ré» pandons autour de ton Image. Peut-être les » honneurs flattent-ils peu ton ame modeste » & tranquille, & la vaine éloquence du pa» négyrique est trop au-dessous de toi: mais tu » és sensible au plaisir d'être aimé, & c'est-là » l'hommage unanime que nous t'offrons pour » récompense du plaisir que tu nous as donné » tant de fois. »

Je m'écarte, je le ſens; j'oublie un moment les Ouvrages pour m'occuper de l'Auteur. Il eſt bien difficile de mettre de l'art dans un Eloge dicté tout entier par le cœur. Je ſuis bien plus ſûr d'aimer LA FONTAINE que je ne ſuis ſûr de le bien louer. Je me livre à ce que je ſens, & je perds de vue ce que je dois écrire. Revenons à ce charme ſingulier qui naît de l'illuſion complette où il eſt lui-même, & que vous partagez. Il a fondé parmi les animaux des Monarchies & des Républiques. Il en a compoſé un monde nouveau, beaucoup plus moral que celui de Platon. Il y habite ſans ceſſe; & qui n'aimerait à y habiter avec lui? Il en a réglé les rangs pour leſquels il a un reſpect profond dont il ne s'écarte jamais. Il a tranſporté chez eux tous les titres & tout l'appareil de nos dignités. Il donne au roi Lion un Louvre, une Cour des Pairs, un ſceau royal, des officiers, des médecins; & quand il nous repréſente le Loup qui *daube au coucher du roi* ſon camarade le Renard, il eſt clair qu'il a aſſiſté au coucher, & qu'il en revient pour nous conter ce qui s'eſt paſſé. Cette bonne foi ſi plaiſante ne l'abandonne jamais. Jamais il ne manque à ce qu'il doit aux Puiſſances qu'il a établies. C'eſt toujours *Noſſeigneurs les Ours, Noſſeigneurs les Chevaux, Sultan Léopard, Dom Courſier*; & les parens du

Loup, *gros Messieurs qui l'ont fait apprendre à lire.* Ne voit-on pas qu'il vit avec eux, qu'il s'est fait leur Concitoyen, leur Ami, leur Confident? Oui, sans doute, leur Ami. Il les aime véritablement; il entre dans tous leurs intérêts; il met la plus grande importance à leurs débats. Ecoutez la Belette & le Lapin plaidant pour un terrier. Est-il possible de mieux discuter une cause? Tout y est mis en usage, coutume, autorité, droit naturel, généalogie. On y invoque les *dieux hospitaliers.* Ce sérieux qui est si plaisant excite en nous ce rire de l'ame que ferait naître la vue d'un enfant heureux de peu de chose. Ce sentiment doux, l'un de ceux qui nous font le plus chérir l'enfance, nous fait aussi aimer LA FONTAINE.

La plupart de ses Fables sont des scènes parfaites pour les caractères & le dialogue. Tartufe parlerait-il mieux que le Chat pris dans les filets, qui conjure le Rat de le délivrer, l'assurant qu'il l'a toujours *aimé comme ses yeux*, & qu'il étoit sorti *pour aller faire sa prière, comme tout devot Chat en use les matins?* Dans cette Fable sublime des Animaux malades de la peste, quoi de plus parfait que la confession de l'Ane? Comme toutes les circonstances sont faites pour atténuer sa faute!

La faim, l'occafion, l'herbe tendre, &, je penfe,
Quelque Diable auffi me pouffant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Comment tenir à ces traits-là? On en citerait cent de cette force. Mais il faut s'en rapporter à la mémoire & au goût de ceux qui aiment LA FONTAINE; & qui ne l'aime pas?

Cet intérêt qu'il prend à fes perfonnages & qui nous divertit, paraît quelquefois fous une autre forme, & devient attendriffant; comme dans cette belle Fable ou le Serpent accufé d'ingratitude invoque le témoignage de la Vache. Les plaintes de celle-ci peuvent-elles être plus touchantes? Elle rappelle tous fes fervices.

Enfin me voilà vieille; il me laiffe en un coin,
Sans herbe: s'il voulait encor me laiffer paître!
Mais je fuis attachée, & fi j'euffe eu pour maître
Un Serpent, eût-il fu jamais pouffer fi loin
L'ingratitude?

Quel langage? Peut-on n'en être pas ému? Le cœur ne vous parle t-il pas en faveur de l'animal qui fe plaint? Le fabulifte fait de fes Animaux ce qu'un Dramatique habile fait de fes Acteurs. Il obferve les mêmes convenances dans le ton & dans les mœurs; & l'intérêt & l'illufion ne fauroient aller plus loin.

A tant de qualités qui dérivent d'un genre d'efprit qui lui était particulier, de fa manière de concevoir & de fentir, de fon imagination facile & flexible, fe joint le charme inexprimable de fon ftyle ; don qui couronne tous les autres; don précieux de la Nature qui l'avait créé grand Poëte. C'eft ici peut-être que l'on pourrait attendre des idées générales fur la manière d'écrire la Fable. Mais les préceptes ennuyent & les modèles inftruifent. Il ne fied bien qu'aux Maîtres de donner des leçons de l'Art qu'ils exercent. Je trouve très-bon que Cicéron parle d'éloquence en Orateur, & qu'Horace parle en Poëte de poëfie & de goût. Mais quand le génie a trouvé les beautés, que m'importe le Rhéteur qui vient leur donner des noms ? Quand on aura fait la Poëtique de la Fable, le Fabulifte paraît qui vous dit à peu-près, comme le Lacédémonien cité plus d'une fois: *ce qu'on a bien dit, je le fais cent fois mieux*; & cet homme, c'eft LA FONTAINE.

Patru, dit-on, vouloit le détourner de faire des Fables. Il ne croyait pas que l'on pût égaler dans notre langue l'élégante briéveté de Phèdre. Je conviendrai que notre langue eft effentiellement plus lente dans fa marche que celle des Romains. Auffi LA FONTAINE ne fe propofe t-il pas d'être auffi court dans

ses récits que le Fabuliste Latin. Mais sans parler de tant d'avantages qu'il a sur lui, il me semble que si LA FONTAINE dans ses Fables n'est pas remarquable par la briéveté, il l'est par la précision. J'appelle un style précis celui dont on ne peut rien ôter sans que l'ouvrage perde une grâce ou un ornement, & sans que le Lecteur perde un plaisir. Tel est le style de LA FONTAINE dans l'Apologue. On n'y sent jamais ce qu'on appelle langueur. On n'y trouve jamais de vuide. Ce qu'il dit ne peut pas être dit en moins de mots, ou vous ne le diriez pas si bien. Il faut qu'on me pardonne de citer.

Un Octogénaire plantait.
Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !

. . . .

Deux Coqs vivaient en paix ; une Poule survient :
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye.

. . . .

Un Lièvre en son gîte songeait ;
Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe ?
Dans un profond ennui ce Lièvre se plongeait.
Cet Animal est triste, & la crainte le ronge.

Je crois qu'il est impossible de mêler plus rapidement le récit & la réflexion, & c'est ainsi qu'écrit toujours LA FONTAINE. Je remarque

son excellent esprit dans la différence de style qui se trouve entre ses Fables & ses Contes. Il a senti que dans le Conte qui n'a d'autre objet que d'amuser, tout est bon pourvu qu'on amuse. Aussi hasarde-t-il toute sorte d'écarts. Il se détourne vingt fois de sa route, & l'on ne s'en plaint pas ; on fait volontiers le chemin avec lui. Mais dans la Fable qui tend à un but que l'esprit cherche toujours, il faut aller plus vîte, & ne s'arrêter sur les objets que pour les rendre plus frappans. Dans cette partie, comme dans tout le reste, les Fables de LA FONTAINE, à un très-petit nombre près, me paraissent des chef d'œuvres irréprochables.

Ce qui prouve encore, qu'éclairé par un goût naturel, il réglait sa manière d'écrire sur la sévérité du genre, c'est que négligé dans ses Contes, il est beaucoup plus correct dans ses Fables. Il y respecte la langue que Molière ne respectait pas assez. Non content d'y prodiguer les beautés, il s'y défend les fautes. Il savoit que si le Conte familier les fait pardonner, la Fable, plus sérieuse, ne les admet pas : & qui croira pouvoir s'en permettre, quand LA FONTAINE s'en permet si peu ?

Cette correction qui suppose une composition soignée, est d'autant plus admirable qu'elle est accompagnée de ce naturel si rare

& si enchanteur qui semble exclure toute idée de travail. Le plus original de nos Écrivains en est aussi le plus naturel. Je ne crois pas qu'en parcourant les ouvrages de LA FONTAINE on y trouvât une ligne qui sentît la recherche ou l'affectation. Il ne compose point, il converse; s'il raconte, il est persuadé; s'il peint, il a vu; c'est toujours son ame qui vous parle, qui s'épanche, qui se trahit; il a toujours l'air de vous dire son secret & d'avoir besoin de le dire; ses idées, ses réflexions, ses sentimens, tout lui échappe, tout naît du moment, rien n'est cherché, rien n'est préparé; il se plie à tous les tons, & il n'en est aucun qui ne semble être particulièrement le sien; tout, jusqu'au sublime, paraît lui être facile & familier. Il charme toujours & & n'étonne jamais.

Ce naturel domine tellement chez lui, qu'il dérobe au commun des lecteurs les autres beautés de son style; il n'y a que les connaisseurs qui sachent à quel point LA FONTAINE est poëte, ce qu'il a vu de ressources dans la poësie, ce qu'il en a tiré de richesses. On ne fait pas assez d'attention à cette foule d'expressions créés, de métaphores hardies toujours si naturellement placées, que rien ne paraît plus simple. Aucun de nos Poëtes n'a manié plus impérieusement la langue, aucun sur-tout

n'a plié avec tant de facilité le vers français à toutes les formes imaginables. Cette monotonie qu'on reproche à notre verſification, chez lui diſparaît abſolument. Ce n'eſt qu'au plaiſir de l'oreille, au charme d'une harmonie toujours d'accord avec le ſentiment & la penſée, qu'on s'apperçoit qu'il écrit en vers. Il diſpoſe ſi heureuſement ſes rimes, que le retour des ſons ſemble toujours une grâce & jamais une néceſſité. Nul n'a mis dans le ryhtme une variété ſi prodigieuſe & ſi pittoreſque; nul n'a tiré autant d'effets de la meſure & du mouvement. Il coupe, briſe ou ſuſpend ſon vers comme il lui plaît. L'enjambement qui ſembloit réſervé aux vers grecs & latins, eſt un mérite ſi commun dans les ſiens, qu'il eſt à peine remarqué. Il eſt vrai que tant d'avantages qui dépendent en partie de la liberté d'écrire en vers d'inégale meſure, & des privilèges d'un genre qui admet toute ſorte de tons, ne pourraient plus ſe retrouver au même degré dans le ſtyle noble & dans le vers héroïque. Mais tant d'autres ont écrit dans le même genre ! pourquoi ont-ils ſi rarement approché de cette perfection ? L'harmonie imitative des Anciens, ſi difficile à égaler dans notre poéſie, LA FONTAINE la poſſéde dans le plus haut degré, & l'on ne peut s'empêcher de croire en le liſant que toute ſa ſcience

en ce genre eſt plus d'inſtinct que de réflexion. Chez cet homme ſi ami du vrai & ſi ennemi du faux, tous les ſentimens, toutes les idées, tous les caractères ont l'accent qui leur convient, & l'on ſent qu'il n'était pas en lui de pouvoir s'y tromper. Je ſais bien que de lourds calculateurs aimeront mieux y voir des ſons combinés avec un prodigieux travail. Mais le grand Poëte, l'enfant de la Nature, LA FONTAINE aura plutôt fait cent vers harmonieux, que des Critiques pédans n'auront calculé l'harmonie d'un vers.

Faut-il s'étonner qu'un Ecrivain, pour qui la poéſie eſt ſi docile & ſi flexible, ſoit un ſi grand peintre en vers? C'eſt de lui ſur-tout que l'on peut dire proprement qu'il peint avec la parole. Dans quel de nos auteurs trouvera-t-on un ſi grand nombre de tableaux dont l'agrément ſoit égal à la perfection? Je demande encore une fois qu'on me pardonne de citer. Un ſeul exemple parlera mieux pour LA FONTAINE que tout ce que je pourrais dire.

> Quand la Perdrix
> Voit ſes petits
> En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle
> Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
> Elle fait la bleſſée, & va traînant de l'aîle,
> Attirant le Chaſſeur & le chien ſur ſes pas,

Détourne le danger, ſauve ainſi ſa famille,
Et puis quand le Chaſſeur croit que ſon chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend ſa volée, & rit
De l'Homme, qui confus des yeux en vain la ſuit.

Je demande s'il exiſte en poéſie un tableau plus parfait, ſi le plus habile peintre me montrerait ſur la toile plus que je ne vois dans les vers du Poëte ? Comme le chaſſeur & le chien ſuivent pas à pas la perdrix qui ſe *traîne* avec le vers! Comme un hémiſtiche rapide & prompt vous montre le chien qui *pille*!... Ce dernier mot eſt un élan, un éclair ; & avec quel art l'autre vers eſt ſuſpendu quand la perdrix *prend ſa volée*! Elle eſt en l'air, & vous voyez longtemps l'homme immobile, *qui confus des yeux en vain la ſuit.* Le vers ſe prolonge avec l'étonnement.

La fable dont j'ai tiré ce morceau me rappelle avec quelle étonnante facilité cet Ecrivain ſi ſimple s'élève quelquefois au ton de la plus ſublime philoſophie & de la morale la plus noble. Quelle diſtance du corbeau qui laiſſe tomber ſon fromage, à l'éloquence du Payſan du Danube, & à cette fable (1) que je viens de citer, ſi pourtant on ne doit pas

(1) La première du dixième Livre.

donner un titre plus relevé à un ouvrage beaucoup plus étendu que ne doit l'être un simple apologue, à un véritable poëme sur la doctrine de Descartes, plein d'idées & de raison, mais dans lequel la raison parle toujours le langage de l'imagination & du sentiment! Ce langage en effet est par-tout celui de LA FONTAINE: il a beau devenir philosophe; vous retrouvez toujours le grand Poéte & *le bon-homme*.

Vous retrouvez sur-tout cette sensibilité, l'ame de tous les talens; non celle qui est vive, impétueuse, énergique, passionnée, & qui doit animer la Tragédie ou l'Epopée & tous les grands ouvrages de l'imagination, mais cette sensibilité douce & naïve qui convenait si bien au genre d'écrire que LA FONTAINE avait choisi; qui se fait appercevoir à tout moment dans ses ouvrages, sans qu'il paraisse y penser, & joint à tous les agrémens qui s'y rassemblent un nouveau charme plus attachant encore que tous les autres. Quelle foule de sentimens aimables répandue dans ses écrits! Comme on y trouve l'épanchement d'une ame pure & l'effusion d'un bon coeur! Avec quel intérêt il parle des attraits de la solitude & des douceurs de l'amitié! Qui ne voudroit être l'ami de l'homme qui a fait la fable des *deux*

amis ? Se lassera-t-on jamais de relire celle des deux pigeons, ce morceau dont l'impression est si délicieuse, à qui peut-être l'on donneroit la palme sur tous les ouvrages de LA FONTAINE, si, parmi tant de chef-d'œuvres, on avoit la confiance de juger, ou le courage de choisir ? Qu'elle est belle cette fable ! Qu'elle est touchante ! Que ces deux pigeons sont un couple charmant ! Quelle tendresse éloquente dans leurs adieux ! Quel intérêt dans les aventures du pigeon voyageur ! Quel plaisir dans leur réunion ! Et lorsqu'ensuite le Fabuliste finit par un retour sur lui-même, qu'il regrette & redemande les plaisirs qu'il a goûtés dans l'amour, quelle tendre mélancolie ! Quel besoin d'aimer ! On croit entendre les soupirs de Tibulle. Et la fable de Tircis & d'Amarante ! A-t-on jamais peint l'amour avec des traits plus vrais, plus délicats ? Les effets de cette passion, quand elle est encore dans toute sa pureté, ont-ils jamais été tracés avec plus d'expression & de grâce ? Un tableau encore supérieur à tout le reste, c'est le poëme de Vénus & Adonis. Il est digne de la Déesse & du Héros. Le Poëte habite comme eux des lieux enchantés, & y transporte le lecteur. Jamais les jardins d'Armide, ce brillant édifice de l'Imagination, qu'elle a construit pour l'Amour,

n'ont rien offert de plus séduisant & de plus doux. Vous croyez entendre autour de vous les chants du bonheur & les accens de la tendresse. Vous êtes environné des images de la volupté. Tout ce que les cœurs passionnés ont de jouissances intimes, tout ce que les jours qui s'écoulent entre deux amans ont de délices toujours variées & toujours les mêmes, tout ce que deux âmes confondues l'une dans l'autre se communiquent de ravissemens & de transports; enfin ce qu'on voudroit toujours sentir & qu'on croit ne pouvoir jamais peindre : voilà ce que LA FONTAINE vous représente sous les pinceaux que l'Amour a mis dans ses mains.

Quel Ecrivain a réuni plus de titres pour plaire & pour intéresser? Mais aussi quel écrivain est plus souvent relu, plus souvent cité? Quel autre est mieux gravé dans la mémoire de tous les hommes instruits, & même de ceux qui ne le sont pas? Le Poëte des enfans & du peuple est en même temps le Poëte des Philosophes. Cet avantage qui n'appartient qu'à lui seul, peut être dû en partie au genre de ses ouvrages. Mais il l'est sur-tout à son génie. Nul auteur n'a dans ses écrits plus de bon sens joint à plus de bonté. Nul n'a fait un si grand nombre de vers devenus proverbes. Dans ces momens qui ne reviennent que trop, où l'on

cherche à se distraire de soi-même & à se défaire du temps, quelle lecture choisit-on plus volontiers ? Sur quel livre la main se porte-t-elle plus souvent ? Sur LA FONTAINE. Vous vous sentez attiré vers lui par le besoin d'un sentiment doux. Il vous calme & vous réconcilie avec vous-même. On a beau le savoir par cœur ; on le relit toujours, comme on est porté à revoir les gens qu'on aime, sans avoir rien à leur dire.

Madame de Sévigné lui reprochoit, & lui-même s'accuse en plus d'un endroit, d'avoir passé trop légèrement d'un genre à un autre. Mais qu'a-t-il entrepris qui fût étranger au caractère de son génie ? Il avoit fait une comédie ; & dans cette espèce de drame, l'enjouement & la naïveté ne sont pas des titres d'exclusion, & sa comédie est un des plus jolis actes qui égayent encore le théâtre de Thalie. Peut-être n'a-t-il pas si bien réussi dans le roman de Psyché, trop long & trop chargé de détails, mais où l'on retrouve souvent ce naturel & cette grâce qui avertissent qu'on lit LA FONTAINE. Quel autre que lui auroit pu faire la chanson que Psyché entend dans le palais de l'Amour, & qui semble composée par l'Amour lui-même, & cet hymne à la Volupté qu'Horace aurait envié ? Quant aux autres morceaux qu'on

qu'on appelle ses *œuvres mêlées*, on voit par leur peu d'étendue & par leur objet, que ce sont plutôt des fantaisies que des ouvrages. Si elles ont été recueillies, quoiqu'elles ne dussent pas l'être, c'est un tort des Editeurs; & si l'on y trouve un opéra, nous verrons bientôt que ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre.

Je me suis étendu avec plaisir sur ses Fables; pourquoi suis-je moins porté à parler de ses Contes? Ils sont aussi parfaits dans un genre inférieur. C'est toujours ce talent de la narration dans un degré unique. Quelle gaieté! Quelle facilité! Quelle abondance! Quelle variété de tournures! Que tous les Conteurs, ainsi que tous les Fabulistes sont loin de lui! Cependant, quand il n'aurait pas fait ses Contes, serait-il moins le grand homme, le bon-homme, l'homme inimitable? Et qu'en dirais-je, après tout, qui ne tînt à quelqu'une des qualités que nous avons développées dans l'examen de ses Fables? Exigera-t-on de moi que je fasse appercevoir les nuances délicates que son goût naturel a dû mettre dans la distinction de ces deux genres? Faut-il toujours analyser? Le dirai-je? Je répugne à m'occuper long-temps de ces Contes. Ils ont troublé les derniers momens de LA FONTAINE. La sévérité de la Morale chrétienne les réprouve. L'Auteur se les re-

procha lui même avec amertume. Devait-il avoir des ſentimens amers, celui qui nous en a donné de ſi agréables?... Il aurait voulu n'avoir pas fait ces Contes. Il en demanda pardon.... Allons, du moins les rigoriſtes les plus durs feront grâce à ſes vers en faveur de ſon repentir. Bon LA FONTAINE! je ne parlerai pas de tes Contes. Je ſuis trop preſſé de parler de toi.



SECONDE PARTIE.

QUAND la poſtérité juge les Ecrivains & les Artiſtes qui ont des droits à ſon admiration, au moment où les hommages qu'elle rend à leur génie vont s'étendre juſqu'à leur perſonne, ſouvent la Vérité accuſatrice arrête la plume du Panégyriſte. C'eſt pour l'Envie une conſolation & une vengeance. C'eſt un ſentiment triſte pour les ames bien nées. Il eſt ſi doux d'aimer ce que l'on admire ! La louange eſt l'expreſſion du plaiſir. Qu'il eſt affligeant d'y mettre des reſtrictions ! Qu'il eſt douloureux de condamner l'homme, lorſqu'on doit tant de reconnoiſſance à l'Ecrivain ! Sans doute quiconque vit ſous les yeux de la Renommée, a des juges inflexibles dans ceux qu'il force de s'occuper de lui. Il ne doit pas s'attendre à faillir obſcurément ; & dès qu'on prétend à la gloire, on avertit la Cenſure. Qu'il eſt rare de lui échapper ! Qu'il eſt rare que l'inexorable Equité ne laiſſe aucune tache ſur le vêtement de gloire dont la Poſtérité enveloppe les mânes illuſtres ! O quel plaiſir j'éprouve en ce moment où je puis me dire : Tout le monde a aimé, tout le monde aime celui que je loue !

Perſonne ne voudra contredire l'hommage que je lui rends. Nulle accuſation ne l'affoiblira. La voix du blâme & du reproche ne s'élevera pas contre mes louanges. Quand je viens jetter des fleurs ſur ſa tombe, la main du détracteur ne repouſſera pas la mienne : le plus aimable des Ecrivains fut encore le meilleur des hommes!

Je ne veux pas dire ſans doute que LA FONTAINE n'eût pas les imperfections qui ſont le partage de l'humanité; mais il n'eut aucun des vices qui en ſont la honte; & il eut pluſieurs des vertus qui en ſont l'ornement. Ses contemporains nous ont tranſmis l'idée généralement reçue la bonté de ſon caractère : non qu'ils nous en racontent aucun trait frappant; il paraît que c'était en lui une qualité habituelle & reconnue, qui ſe manifeſtait en tout, ſans ſe faire remarquer en rien. Qu'il devait être bon, celui qui a fait de ſi beaux ouvrages, & de qui ſa ſervante diſoit qu'*il était plus bête que méchant, & que Dieu n'aurait pas le courage de le damner!* Ce qui achève de dépoſer en ſa faveur, c'eſt que ce talent poëtique qui donne tant de facilités pour la vengeance, & qui n'en fournit que trop les motifs & l'occaſion; ce talent dont il eſt preſque ſans exemple qu'on n'ait pas quelquefois abuſé; ce talent qui eſt dans ſes écrits

le charme & l'inſtruction de l'Univers, n'a été qu'une ſeule fois une arme dans ſes mains. Il fit une Satire contre Lully. Une Satire ! s'écriera-t-on ! LA FONTAINE ! Pourquoi le dire dans ſon Eloge ? Parce qu'il faut dire la vérité, & parce que cette Satire même eſt d'un bon-homme. Oui, cette Satire eſt un chef-d'œuvre; précisément parce qu'on y trouve toute la candeur de LA FONTAINE. Il raconte de la meilleure foi du monde comment le Florentin l'a dupé, & il avoue que cela n'était pas difficile.

Je me ſens né (dit-il) pour être en butte aux méchans tours.
Vienne encore un Trompeur; je ne tarderai guère.

Lully l'avait engagé, malgré toutes ſes répugnances, à compoſer des paroles d'Opéra; & après l'avoir amuſé long-temps, il n'en fit aucun uſage. Le Fabuliſte accoutumé à jouir de l'indépendance de ſon eſprit, eut de l'humeur, pour la première fois peut-être, d'avoir été forcé à un travail qui lui déplaiſait, & de finir par être trompé. Il confia ſon humeur à ſes vers, à qui volontiers il confiait tout. Il leur avoue comment il a fait, malgré lui, un Opéra pour le *Florentin* qui lui a demandé *du doux, du tendre*, & comment *le Florentin* s'eſt moqué de lui; & il conclut qu'il faut ſe méfier *du Florentin*. Voilà la méchanceté de LA FONTAINE. Le bon-homme!

Eſt ce encore par une ſuite de ce même reſſentiment, & pour montrer ſous un jour odieux les gens du pays de Lulli, qu'il a fait la comédie du Florentin, ſi pleine de gaieté & de bon comique, comme on dit que le Sage compoſa Turcaret pour ſe venger d'un homme de finance? Si l'on a dit vrai, voilà des vengeances qui n'appartiennent qu'au talent, & les ſeules qu'on ne lui reprochera pas.

Sa candeur était égale à ſa bonté. Il était dans ſa conduite & dans ſes diſcours auſſi vrai, auſſi naïf que dans ſes écrits. Il paraît que la réflexion & la réſerve, ſi néceſſaires à la plupart des hommes qui ont quelque choſe à cacher, n'étaient guères faites pour cette ame toujours ouverte, dont tous les mouvemens étaient prompts, libres & honnêtes; pour cet homme qui ſeul pouvait tout dire, parce qu'il n'avait jamais intention d'offenſer. Ce mot ſi connu, *je prendrai le plus long*, aurait été dans la bouche de tout autre une impoliteſſe choquante. Il fait rire dans LA FONTAINE, qui ne ſongeait qu'à dire bonnement combien il avait envie de s'en aller.

Il réclame quelque part contre l'axiome reçu que tout homme eſt menteur. S'il en eſt un qui n'ait jamais menti, on croira volontiers que c'eſt LA FONTAINE. Cette ingénuité de

mœurs & de paroles allait ſi loin que ſes amis l'appelaient quelquefois bêtiſe; mot qu'on ne pouvait ſe permettre ſans conſéquence, que pour un homme de génie, mais qui prouve en même temps que les hommes ne jugent guères de l'eſprit que ſur les rapports qu'il a avec eux. L'eſprit, ſur chaque objet, dépend toujours du dégré d'attention qu'on y apporte. Il n'en fallait pas beaucoup ſans doute pour obſerver toutes les petites convenances de la ſociété. LA FONTAINE accoutumé à la jouiſſance de ſes idées ou au plaiſir de ne ſonger à rien, oubliait le plus ſouvent ces convenances; & cet oubli, on l'appelait bêtiſe. Remarquons pourtant que ſi cet oubli avait paru tenir le moins du monde à un ſentiment de ſupériorité ou de mépris, il aurait été ſans excuſe. Mais chez lui, c'était la préoccupation de ſon talent; &, grâce à la douceur de ſon caractère, elle pouvait amuſer quelquefois, & ne pouvait jamais bleſſer.

Il était naturellement diſtrait. Il n'eſt pas ſans exemple qu'on ait cherché à le paraître. Il faut que l'on faſſe grand cas de la ſingularité, puiſqu'on affecte même celle qui eſt un défaut.

S'il était ſi ſouvent ſeul au milieu de la ſociété, il devait manquer abſolument de cet eſprit de converſation, l'un des grands moyens de plaire, qui, s'il ne conduit pas à la renommée, a-

souvent mené à la fortune. Cet esprit n'est pas nécessaire à la gloire du talent, & il importe peu à la postérité que LA FONTAINE l'ait eu. Mais il ne faut pas en prendre occasion de déprécier ceux qui l'ont possédé, comme font trop souvent des panégyristes mal-adroits, qui convertissent en défauts toutes les qualités que leur héros n'avait pas. De grands Ecrivains ont mis dans leur conversation les agrémens que l'on trouvait dans leurs écrits. De grands Ecrivains ont manqué de cet avantage. Boileau, dans la société, était austère & brusque; Corneille embarrassé & silencieux; Racine & Fénelon étaient pleins d'urbanité, de grâces & d'éloquence. Ces différences tiennent au caractère, & non pas au degré de génie. Une qualité essentielle pour plaire & briller dans un entretien, c'est la disposition à s'intéresser à tout. Le fond du caractère de LA FONTAINE était une profonde indifférence pour un grand nombre d'objets; sorte de philosophie qui a bien autant d'avantages que d'inconvéniens, & qui est très-près du bonheur.

Il fallait bien qu'on lui pardonnât la distraction qu'il portait dans le monde, puisqu'elle s'étendait même sur ses affaires domestiques. Jamais homme n'en fut moins occupé. Cette négligence qui détruisit par degrés sa médiocre

fortune, était la suite d'un grand désintéressement; qualité qui marque toujours une ame noble. Une fois tous les ans il quittait la capitale pour aller voir sa femme retirée à Château-Thierry, & là il vendait une petite partie de son patrimoine qu'il partageait avec elle. C'est ainsi qu'*il s'en allait*, comme il le dit lui même, *mangeant son fonds avec son revenu.*

Il eut donc une femme avec laquelle il ne put pas vivre, cet homme d'une humeur si égale & si facile! Cette femme avait de la beauté & de l'esprit. Celle de Molière avait aussi de l'un & de l'autre, & le rendit malheureux. Mais le Philosophe LA FONTAINE plus prudent que le Philosophe *Moliere* qui fut toute sa vie amoureux & jaloux d'une femme qui le désolait; LA FONTAINE, regardant le repos comme le premier des biens, se sépara d'une compagne qui lui ôtait cette paix domestique sans laquelle la vie est insupportable. On peut repousser la force par la force, & combattre un ennemi. Mais comment combattre ce qu'on aime, & repousser la foiblesse qui vous tyrannise en mettant la pitié entre elle & vous?

Le chagrin que cette séparation dut lui causer fut adouci par les consolations de l'amitié. Il méritait d'avoir des amis: il en eut parmi les Gens de Lettres; & c'étaient les plus célè-

bres. Il eut à la Cour des protecteurs & même des bienfaiteurs, (ce qui n'est pas toujours la même chose) & c'était ce qu'elle avait de plus brillant, les Contis, les Vendômes, sur-tout cet illustre Duc de Bourgogne, l'Elève de Fénelon, qui a laissé une mémoire adorée & digne de son Maître. Ce fut ce Prince dont les bienfaits contribuèrent à le retenir en France, lorsque perdant par la mort de Madame de la Sablière l'asyle qu'il avait cheri pendant vingt ans, il était près d'accepter celui que la Duchesse de Mazarin, la fameuse Hortense, lui offrait auprès d'elle en Angleterre où elle était retirée avec S. Evremond. Mais comment nommer Madame de la Sablière, sans bénir la mémoire de l'excellente amie de LA FONTAINE, de sa digne bienfaitrice, qui s'était fait un devoir & un plaisir d'écarter loin de lui tous les soins, tous les embarras, tous les besoins? Femme respectable, ornement d'un sexe qui peut-être doit avoir plus de bienfaisance que le nôtre, puisqu'il est plus porté à la pitié, ou qui du moins doit rendre ses bienfaits plus aimables, puisqu'il a plus de délicatesse; c'est auprès de toi que LA FONTAINE composa ses chef-d'œuvres; & ton nom dans la postérité sera toujours placé à côté du sien. Tu-t'es chargée de son bonheur; il s'est chargé de ta gloire, si pourtant

la gloire eſt quelque choſe près du plaiſir de faire le bien.

Qu'un Ami véritable eſt une douce choſe !
Il cherche vos beſoins au fond de votre cœur.

Je me plais à croire que LA FONTAINE, quand il fit ces vers, ſongeait à Madame de la Sablière. Ces vers & ceux qui les ſuivent ſuffiraient ſeuls pour nous prouver que cet homme ſi indifférent & ſi apathique ſur la plupart des choſes qui tourmentent les hommes, avait ſenti l'amitié. Je ſais qu'on prétend que les vers ne trouvent jamais rien que de l'imagination. Mais je perſiſte à croire qu'il y en a que l'ame ſeule a pu dicter. C'eſt une vérité qui m'eſt démontrée, ne fût-ce que par les écrits de LA FONTAINE ; & ſi cette preuve ne ſuffiſait pas, on citerait ce mot ſi connu, le plus grand éloge que deux amis ayent jamais fait l'un de l'autre, cette réponſe à M. d'Hervart lorſqu'il le rencontra après la mort de Madame de la Sabliere : *J'allais vous prier de venir loger chez moi*, lui dit M. d'Hervart : *J'y allais*, dit LA FONTAINE.

Oublierons-nous parmi ſes bienfaiteurs, celui qui le fut avant tous, le généreux & infortuné Fouquet ? Peut-être ne ſerait-ce pas pour le Surintendant un grand honneur dans la poſtérité que le nom de LA FONTAINE ſe trouvât

parmi les Protégés illustres qui peuvent flatter l'amour-propre d'un homme en place, si l'on ne savait d'ailleurs que Fouquet pensait noblement & méritait d'être aimé. Mais ce qui sans doute est une espece de mérite plus rare que les bienfaits du Ministre, c'est la reconnoissance éclatante du Poëte. Qu'il nous soit permis de remarquer en faveur des gens de lettres, dont on n'est que trop porté à exagérer les fautes, non qu'ils en commettent plus que d'autres, mais parce qu'elles sont plus connues ; qu'il nous soit permis de remarquer qu'il n'y a point de classe d'hommes où l'on trouve plus d'exemples de ce genre de courage, l'un des plus rares peut-être, qui consiste à mettre l'amitié & la reconnoissance hors de la portée des coups de la fortune. On connaît, on cite beaucoup d'Hommes de lettres, & dans le siecle passé & dans le nôtre, dont l'attachement pour leurs amis & leurs protecteurs a toujours été à l'épreuve de la disgrace ; soit qu'en effet la culture des arts qui ne garantit pas des erreurs & des passions, préserve au moins de l'avilissement ; soit que principalement occupés de la gloire des lettres, ceux qui en sont bien épris s'élevent plus aisément au-dessus des bassesses de l'ambition & de l'intérêt. Dans le moment où le malheureux Sur-

intendant voyait fuir la foule de ses créatures, où l'on ne craignait rien tant que de paraître l'avoir connu, deux Hommes de lettres employèrent leurs talens à sa défense. Pelisson écrivit ses éloquens plaidoyers; LA FONTAINE composa cette élégie attendrissante où il demande grâce pour Fouquet, & ose dire au Roi qu'il doit la faire. Il y avait du courage sans doute à contredire publiquemnet l'opinion & même la colere de LOUIS XIV; mais je suis bien sûr que LA FONTAINE, quand il fit son Elégie, ne croyait pas avoir besoin de courage.

C'est après la disgrâce de Fouquet qu'il entra en qualité de Gentil-homme chez cette Princesse, que l'éloquence & la poësie ont tant célébrée, Henriette d'Angleterre, dont la mort consterna la France, & nous épouvante encore dans Bossuet. Si LA FONTAINE a pu comme un autre être bercé par les songes de l'ambition, cette mort les fit bientôt évanouir, & je doute qu'il les ait beaucoup regrettés. C'est à cette époque qu'il appartint tout entier à l'amitié bienfaisante. Pour un homme de son caractère, elle valait mieux que la Fortune.

Autant qu'il nous est possible de juger du bonheur, qui trompe nos idées comme il échappe

à nos projets, la vie de LA FONTAINE fut assez heureuse. C'est une persuasion bien douce que je remporte de l'examen où cet éloge m'a engagé. Il fut heureux. Tant de grands hommes ne l'ont pas été! Il le fut par son caractère & par ses ouvrages. Plein d'une modestie vraie, de celle qui n'est pas & ne peut pas être l'ignorance de nos avantages, mais l'attention à n'en affecter aucun sur autrui; on ne voit pas qu'il ait jamais eu d'ennemis. Et comment en aurait-il eu? Sa simplicité extérieure devait calmer jusqu'à l'envie. Comme il ne prétendait rien, on lui pardonnait de mériter beaucoup. On sait que dans un moment d'effusion, Molière disait: *nos beaux esprits n'effaceront pas le bon-homme.* L'un de ces beaux esprits est Despréaux, On a peut-être autant de peine à lui pardonner son silence sur LA FONTAINE que son injustice envers Quinault. Etait-il de la destinée de Boileau d'offenser les Grâces, ou par ses satires ou par son silence? On voit du moins par sa lettre sur Joconde qu'il a senti le merveilleux talent de LAFONTAINE pour la narration. Mais pourquoi la Fable & le modèle des Fabulistes n'occupent-ils pas une place dans l'Art Poëtique? l'Auteur se feroit ménagé un bon morceau de plus, &, ce qui est plus précieux, le plaisir de rendre justice.

La Fontaine étoit du petit nombre des écrivains plus véritablement heureux par leurs talens que par leurs ſuccès. Sans être inſenſible à la gloire, il ne parait pas l'avoir trop recherchée. Il obtint les ſuffrages de l'Académie avant Deſpréaux, qui obtint avant lui l'aveu de LOUIS XIV. La poſtérité dans la diſtribution des rangs, a paru ſuivre plutôt l'avis de l'Académie que celui du Monarque. Vivant dans le ſein de l'amitié, aſſez bien né pour ne ſentir que la douceur des bienfaits, ſans en porter jamais le poids, débaraſſé de toute inquiétude, ne connaiſſant ni l'ambition ni l'ennui, incapable d'éprouver le tourment de l'envie, & trop modéré, trop bon pour être en butte à ſes attaques; il jouiſſait de la Nature & du plaiſir de la peindre, du travail & du loiſir, de la facilité de ſe livrer à tous ſes goûts; il jouiſſait de ſes ſentimens, de ſes idées & du plaiſir de les répandre; enfin il était bien avec lui-même, & avait peu beſoin des autres; & tandis que ſes années s'écoulaient ſans qu'il les comptât, il voyait arriver la vieilleſſe ſans la craindre, comme on voit *le ſoir d'un beau jour.* *

* Rien ne trouble ſa fin; c'eſt le ſoir d'un beau jour.
LA FONTAINE.

Vous voyez par tout dans ses ouvrages un esprit serein & une ame satisfaite. Lui-même dit quelque part :

A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.

On connaît son épitaphe. C'est à coup sûr celle d'un homme heureux. Mais qui croirait que ce fût celle d'un poëte ? Ce pourrait être celle de Desyveteaux. Il partage sa vie en deux parts ; *dormir & ne rien faire.* Ainsi ses ouvrages n'avaient été pour lui que des rêves agréables. O l'homme heureux que celui qui, en faisant de si belles choses, croyait passer sa vie *à ne rien faire !*

Quoique depuis sa mort le temps l'ait agrandi dans l'opinion des hommes, sa réputation s'étendit de son vivant chez les étrangers. Des Particuliers Anglais offrirent de lui assurer une subsistance aisée, lorsque Madame de Mazarin l'appella en Angleterre. Il dut être flatté de leurs offres ; mais rendons grâce au Duc de Bourgogne, de ce que, sous le règne de LOUIS XIV, l'Angleterre n'a pas été chargée de nourrir LA FONTAINE.

Il aimait les femmes, c'est-à-dire qu'il était naturellement porté aux égards, à la complaisance & au respect pour ce sexe, qui, toujours ambitieux de plaire, est flatté sur-tout d'en

d'en avoir à tout moment l'assurance. On a remarqué que cet Auteur, qui, dans ses écrits, avait si souvent plaisanté sur les femmes, était à leur égard d'une extrême réserve dans la conversation. il est reconnu que ses mœurs étaient pures. On voit par plus d'un endroit de ses ouvrages que son cœur avait gouté les plaisirs & même les peines de l'amour; mais il y porta la douceur & la modération de son ame; aucun excès n'entrait dans le caractère de La Fontaine.

Il n'y avait qu'une conjoncture où cette tranquillité toujours inaltérable semblait l'abandonner, & cette exception lui fait honneur. C'est lorsqu'on venait lui demander des conseils dans des circonstances épineuses, ou des secours contre l'infortune. Alors il écoutait avec l'intérêt le plus tendre, & consolait en pleurant. Alors cet homme si étranger à ses propres affaires, trouvait des lumieres & des ressources quand il s'agissait d'autrui. Ainsi donc ce n'était qu'aux malheureux qu'il accordait le droit de troubler son repos, & il n'avait de la prudence que pour les intérêts des autres.

Quoique porté à la paresse, il ne négligea pas les connoissances éloignées de ses talens. Il étudia avec son ami Bernier les principes de Descartes & de Gassendi. La question long-

tems fameuſe du mécaniſme des bêtes, eſt très-ingénieuſement diſcutée dans la Fable que j'ai déjà citée, adreſſée à Madame de la Sabliere. Ainſi LA FONTAINE avait fait tout ce qu'on peut demander à un homme occupé d'ouvrages d'imagination : il n'était pas reſté au deſſous de la philoſophie de ſon ſiecle.

La maladie dont il fut attaqué deux ans avant ſa mort, produiſit dans ſon ame cette entiere révolution qui livra aux auſtérités expiatoires un homme qui pendant tout le cours de ſa vie, s'était cru ſi loin du crime & du remords *, & qui pour me ſervir d'un vers de Deſpréaux, beaucoup moins applicable à lui qu'à LA FONTAINE,

Fit, ſans être malin, ſes plus grandes malices.

Sa vie ne fut depuis ce moment qu'une langueur continuelle. il mourut en offrant à Dieu un cœur docile, ingénu & repentant. Il fut porté dans le même ſépulcre qui avait reçu Molière, comme ſi la même deſtinée qui avait rapproché leur naiſſance, eût dû réunir leur tombeau.

---

* Lorſque le temps viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu ſans ſoins, & mourrai ſans remords.

Sa mémoire a été honorée dans sa postérité. Sa famille qui réside encore dans la Ville où il est né, a eu lieu de s'applaudir plus d'une fois de l'honneur de lui appartenir. On n'oubliera jamais le Magistrat (1) qui le premier a voulu qu'elle fût exempte de toute imposition, croyant sans doute que LA FONTAINE avait payé à la France un assez beau tribut, en lui laissant ses écrits & son nom. Il est donc de la destinée du génie de travailler rarement pour lui-même, & de n'avoir de puissance que dans l'avenir! LA FONTAINE est négligé pendant sa vie. Les libéralités de LOUIS XIV, prodiguées même aux étrangers, s'éloignent de lui; & quand il n'est plus, on distingue, on récompense ceux qui n'ont d'autre titre, d'autre avantage que son nom. Les Princes du sang de nos Rois, les Filles augustes du Monarque (2) regardent comme un dépôt di-

---

1 M. D'Armenonville.

2 Le seul fils qu'ait eu LA FONTAINE a laissé deux filles qui vivent encore à Château-Thierry, & un fils qui est mort employé dans les Fermes; il reste de ce dernier deux filles & un fils; l'une des deux filles est auprès de ses tantes; l'autre est élevée dans un couvent auprès de Versailles, sous la protection de Mesdames,

gne de leurs mains royales, l'éducation de la nièce & du neveu de LA FONTAINE ! Ces heureux enfans croiſſent ſous cette protection bienfaiſante, en béniſſant l'homme illuſtre, qui, près d'un ſiecle après ſa mort, peut beaucoup plus pour eux qu'il n'a jamais pu pour lui ! Oh ! que le génie ſe diſe à lui-même, en voyant cet exemple & tant d'autres : » Ce n'eſt pas à moi » d'attendre beaucoup des hommes ; c'eſt à » eux d'attendre beaucoup de moi. Quand » j'aurai parcouru ma carriere au travers des » écueils, & que j'aurai atteint le but de ma » courſe, les générations futures s'aſſembleront autour de ma tombe, & diront : il » étoit grand. Alors on me recherchera dans les » monumens que j'aurai laiſſés, non plus pour » en épier les défauts, mais pour en relever » la beauté. Mes deſcendans recevront les » honneurs qu'on m'avait refuſés. Il ne m'eſt

Monſeigneur le Duc d'Orléans a bien voulu ſe charger du fils qui eſt très-jeune encore, & le fait élever. Meſſieurs les Fermiers-Généraux ont fait préſent aux deux petites filles de LA FONTAINE, établies à Château-Thierry, d'un très-bel exemplaire de la magnifique Edition de LA FONTAINE., *in-folio*. Tous les nouveaux Intendans de la Province, & les Etrangers qui paſſent par Château-Thierry, vont leur rendre viſite.

» permis de jouir qu'en eſpérance, & je ne
» sème pas pour recueillir. Mais quel prix plus
» flatteur pourrais-je prétendre ? Je ferai du
» bien, même quand je ne ferai plus. Plus
» d'une fois peut-être un ſentiment de vertu
» exprimé dans mes ouvrages produira une
» action vertueuſe; plus d'une fois l'expreſ-
» ſion de ma ſenſibilité fera tomber de douces
» larmes des yeux de l'homme ſenſible; je
» conſolerai le cœur infortuné, & j'adoucirai
» l'ame dure; & l'envie qui me diſpute au-
» jourd'hui mon pouvoir & mes récompenſes,
» ne pourra m'ôter du moins ni les bienfaits
» que je laiſſe après moi, ni la reconnoiſſance
» de tous les âges.



DISCOURS

PRONONCÉ

DANS L'ACADÉMIE

FRANÇAISE,

Le Jeudi XX Juin M. DCC. LXXVI.

A LA RÉCEPTION

DE M. DE LA HARPE.

M. de la Harpe ayant été élu par Meſſieurs de l'Académie Françaiſe, à la place de M. Colardeau, y vint prendre ſéance le Lundi 20 Juin 1776, & prononça le Diſcours qui ſuit.

Messieurs,

Le talent qui diſtingue les hommes, le génie qui s'élève au-deſſus du talent, la vertu enfin ſi ſupérieure à l'un & à l'autre, ſe réuniſſant dans un même Sanctuaire, à la voix de la gloire qui les couronne, & ſous les auſpices de la patrie qui les appelle; l'amitié, faite pour leur imprimer un plus touchant caractère, reſſerrant encore les nœuds de cette union ſi honorable; telle était depuis long-temps l'idée que je me formais de cette Aſſemblée, & ce témoignage que j'aime à vous rendre, vous ne le devez, j'oſe le dire, ni aux excuſables illuſions de la reconnaiſſance, ni au plaiſir ſi légitime & ſi pur qu'a dû faire naître en moi la réunion de vos ſuffrages. Entraîné de bonne

heure vers les arts de l'esprit & de l'imagination ; par ce goût irrésistible qui commande tous les sacrifices, enflammé de cet amour des talens, qui ne peut exister sans quelque enthousiasme, j'ai fait connaître assez les sentimens qui m'animaient. Mes premiers regards se sont tournés vers cette classe d'Hommes choisis, qui me donnait une idée plus noble de mon état & de mes travaux, vers ceux chez qui j'ai cru voir la dignité des Lettres conservée comme un dépôt dont ils sont responsables à la Nation, & qui fait partie de leur propre gloire. J'ai regardé comme le but de mes efforts, cette adoption qui en devient aujourd'hui la récompense. J'aurois voulu, je l'avoue, dans l'émulation que vous m'inspiriez, pouvoir vous offrir des titres plus nombreux & plus brillans. Mais instruit par l'expérience que dans la culture des Arts, les difficultés qu'ils offrent par eux-mêmes, toutes pénibles qu'elles peuvent être, ne sont pas toujours les plus insurmontables ; obligé de n'avancer qu'à pas lents dans une carrière qui semble se refermer sans cesse, au moment où l'on se présente pour y courir ; je me suis occupé du moins à célébrer mes modèles, en même temps que je m'étudiais à les imiter : semblable à ces Guerriers qui en marchant au combat, répètent dans leurs chan-

ſons militaires le nom & les louanges des Généraux qui ont vaincu. C'eſt dans cet eſprit que j'ai porté mon hommage au pied des ſtatues de Racine & de Fénelon. Je croyais voir ces ombres illuſtres aſſiſes au milieu de vous, & j'eſpérais que la ſenſibilité de leur Panégyriſte obtiendrait grace auprès de ces Grands Hommes pour les défauts de leur imitateur.

Sans doute il importe aux progrès de l'Artiſte, de l'Ecrivain, il importe à ſa gloire, à ſon bonheur, d'élever ainſi ſa vue & ſa penſée vers les Maîtres de l'Art qui ne ſont plus, & de vivre, autant qu'il eſt poſſible, près des modèles contemporains, près de ſes rivaux les plus célèbres; heureux s'il lui eſt aiſé de chérir ceux qu'il lui eſt difficile d'égaler! En général, il n'eſt point pour un Homme de Lettres de ſociété préférable à celle de ſes Confrères, ſoit qu'il les trouve dans les Compagnies littéraires où le devoir les raſſemble, ſoit qu'il les rencontre dans les cercles du monde où le goût les réunit. Pénétré depuis long-temps de cette vérité, quel moment plus favorable pourrois-je choiſir pour la développer devant vous? Vous en entretenir, MESSIEURS, c'eſt vous rappeller tous les droits que vous avez acquis ſur moi; c'eſt rendre plus ſolemnels & plus authentiques les engagemens que je prends avec vous.

Diſtinguons d'abord, d'une multitude ſans aveu & ſans miſſion, les vrais Gens de Lettres, qui d'un bout de l'Europe à l'autre ſont liés entr'eux par un commerce d'eſtime & de lumières, & par l'amour de l'humanité.

Qu'eſt-ce donc, MESSIEURS, qu'un Homme de Lettres? C'eſt celui dont la profeſſion principale eſt de cultiver ſa raiſon, pour ajouter à celle des autres. C'eſt dans ce genre d'ambition, qui lui eſt particulier, qu'il concentre toute l'activité, tout l'intérêt que les autres hommes diſperſent ſur les différens objets qui les entraînent tour-à-tour. Jaloux d'étendre & de multiplier ſes idées, il remonte dans les ſiècles, & s'avance au travers des monumens épars de l'Antiquité, pour y recueillir, ſur des traces ſouvent preſque effacées, l'ame & la penſée des Grands Hommes de tous les âges. Il converſe avec eux dans leur langue, dont il ſe ſert pour enrichir la ſienne. Il parcourt le domaine de la Littérature étrangère, dont il remporte des dépouilles honorables au tréſor de la Littérature nationale. Doué de ces organes heureux qui font aimer avec paſſion le beau & le vrai en tout genre, il laiſſe les eſprits étroits & prévenus s'efforcer en vain de plier à une même meſure tous les talens & tous les caractères, & il jouit de la variété fé-

conde & sublime de la nature, dans les différens moyens qu'elle a donnés à ses favoris pour charmer les hommes, les éclairer & les servir. C'est pour lui sur-tout que rien n'est perdu de ce qui se fait de bon & de louable; c'est pour une oreille telle que la sienne que Virgile a mis tant de charme dans l'harmonie de ses vers; c'est pour un Juge aussi sensible que Racine répandit un jour si doux dans les replis des ames tendres, que Tacite jeta des lueurs affreuses dans les profondeurs de l'ame des tyrans; c'est à lui que s'adressait Montesquieu quand il plaidait pour l'humanité, Fénelon quand il embellissait la vertu. Pour lui toute vérité est une conquête, tout chef-d'œuvre est une jouissance. Accoutumé à puiser également dans ses réflexions & dans celles d'autrui, il ne sera ni seul dans la retraite, ni étranger dans la société. Enfin quel que soit le travail où il s'applique, soit qu'il marche à pas mesurés dans le monde intellectuel des spéculations mathématiques, ou qu'il s'égare dans le monde enchanté de la poésie, soit qu'il attendrisse les hommes sur la scène, ou qu'il les instruise dans l'histoire; en portant ses tributs au Temple des Arts, il ne cherchera pas à renverser ses Concurrens dans sa route, ni à déshonorer leurs offrandes pour relever le prix de la sienne; il ne détournera

pas des triomphes d'autrui ſon œil conſterné ; les cris de la renommée ne ſeront pas pour ſon ame un bruit importun, & au lieu que la médiocrité inquiéte & jalouſe gémit de tous les ſuccès, parce que le champ du génie ſe rétrécit ſans ceſſe à ſes foibles yeux, le véritable Homme de Lettres, le parcourant d'un regard plus vaſte & plus sûr, y verra toujours & un monument à élever & une place à obtenir.

Maintenant ſi parmi ceux qui ſe ſont conſacrés aux Lettres, il n'en eſt point qui ne doive aſpirer à ſe rapprocher de cet heureux enſemble des qualités que je viens de décrire, où trouveront-ils mieux que chez leurs dignes Confrères tout ce qu'il faut pour élever l'ame ſans exalter la tête, polir les mœurs ſans affaiblir le caractère, adoucir les paſſions & affermir les principes, nourrir l'habitude du travail, exercer la penſée & le goût ? Où trouveront-ils ailleurs & des leçons toujours utiles, & des conſolations trop ſouvent néceſſaires ?

La plûpart des Ecrivains, ſuivant la diverſité de leurs inclinations & de leurs études, ſe portent ou vers la retraite ou vers le monde. Ces deux partis extrêmes ont leurs avantages & leurs inconvéniens. Il me ſemble que le

commerce des Gens de Lettres participe aux uns & remédie aux autres.

La retraite, je l'avoue, eſt eſſentielle au travail. Eh! quel homme de talent n'en a pas fait l'expérience? C'eſt dans des antres ſolitaires qu'Apollon rendait autrefois ſes oracles. Ses Prêtres criaient qu'on écartât les profanes au moment où ils allaient recevoir le Dieu. Ainſi l'Orâteur, le Poëte, le grand Ecrivain, s'il attend & ſollicite l'inſpiration, fuit loin du ſéjour des villes, vers les demeures retirées & champêtres. A meſure qu'il s'en approche, les vaines rumeurs, les bruyantes frivolités, les tumultueuſes diſtractions, les clameurs orageuſes ſe perdent dans le lointain. Il ſemble que tout ſe taiſe autour de lui, & dans ce ſilence univerſel s'élève la voix du génie qui va ſe faire entendre au monde. Auparavant il était gêné dans la foule; ſa marche était contrainte, ſon langage timide; à préſent ſes liens ſont briſés; il relève la vue, ſon regard eſt fixe & aſſuré. Il eſt venu ſe placer à ſa hauteur; il eſt ſeul, & la penſée alors ſort indépendante & fière de l'ame qui l'a conçue. L'ame eſt rappellée à ſa liberté originelle par le grand ſpectacle de la nature. L'immenſité des campagnes, la ſombre ſolitude des forêts & des rochers, la tempête de la nuit, le ſilence du matin,

voilà les alimens de l'enthousiasme & les témoins du génie dans ses momens de création.

Mais il ne peut pas créer toujours. L'exercice de sa force a des bornes nécessaires. A son ivresse enfin rallentie succède l'ardente inquiétude de la gloire, & cette agitation d'un cœur fait pour elle, qui s'interroge en tremblant, & se demande s'il a su la mériter. Il n'appartenait qu'à l'Etre Suprême, au moment où le monde sortait de ses mains, de se dire à lui-même: ce que j'ai fait est bon. L'Artiste dont les yeux jettent encore des étincelles du feu qui vient de l'animer, ne peut pas fixer sur lui-même le regard tranquille d'un Juge. Où portera-t-il sa composition récente & brute, & ce tourment d'une ame fatiguée & incertaine, qui a besoin de se reposer sur l'opinion d'autrui? Ce n'est pas là sans doute le moment où il ira chercher des Juges dans la dissipation des cercles & des sociétés. Semblable à ces anciens Interprêtes des Dieux, à qui je l'ai déjà comparé, il conserve en descendant du trépied quelque chose de religieux & de farouche. A qui donc pourra-t-il mieux s'adresser qu'à ceux qui ne sont point étrangers aux impressions qu'il éprouve? Ce sont eux qui lui montreront de quoi il peut s'applaudir, & ce qu'il doit se reprocher. C'est chez

chez eux qu'il trouvera cette critique réfléchie & lumineuse, qui indique la source des illusions & des erreurs, & les moyens de les réparer; cette expression d'une estime sentie & raisonnée, qui adoucit la blessure que la vérité sévère fait toujours à l'amour-propre; ce sentiment vif des beautés qui console du travail de corriger les fautes, & donne le courage d'envisager la perfection. Enfin, c'est auprès d'eux qu'il peut apprendre à joindre à l'énergie créatrice, cette autre force qui achève & polit l'ouvrage, force non moins rare, & dont l'usage est peut-être plus pénible, parce qu'elle agit sans enthousiasme.

Mais doit-il donner cette confiance à des hommes naturellement ses rivaux? Oui; s'il est un moyen d'étouffer en eux les tristes & malheureux effets de la concurrence, c'est de les convaincre chaque jour qu'on est également éloigné ou de ressentir contr'eux les atteintes de l'envie, ou d'en craindre de leur part. La communication libre & franche des idées, des espérances & des intérêts, substitue par degrés à la dureté de l'égoïsme, l'habitude des ménagemens réciproques & la noblesse des procédés. On s'accoutume à rendre volontiers justice au mérite des autres. On en vient jusqu'à partager leurs succès; car dès qu'on est une fois

au-dessus de la faiblesse qui s'en afflige, il n'y a plus qu'un pas à faire jusqu'à la générosité qui en jouit; & pourquoi refuserait-on, lorsqu'on s'est défait d'un sentiment amer, de le remplacer par un sentiment doux? De ces dispositions naît l'habitude d'une indulgence, qui n'est au fond qu'une sorte d'équité plus aimable; & cette aménité des mœurs, la première des qualités sociales, & la plus nécessaire entre des hommes qui doivent d'autant plus chercher à se plaire, qu'ils ont plus à se disputer.

C'est le monde, il faut l'avouer, qui donne les meilleures leçons de cette aménité si recommandable, & qui en présente les plus parfaits modèles. Depuis cette époque où la Cour de Louis XIV devint un objet d'imitation & d'envie pour toutes les Nations de l'Europe, on ne peut nier qu'en général la société des Grands ne soit la véritable école de cette politesse fine & délicate, de cette élégante urbanité, de ce tact des convenances qui sera toujours un des caractères dominans de l'esprit Français, & qui passe des mœurs jusques dans les écrits. Oui, sans doute; & c'est le principal avantage que les Ecrivains peuvent rapporter du commerce des gens du monde, de tempérer l'austérité de leurs compositions par des teintes plus douces & plus gracieuses, de

donner à leur ſtyle des formes plus légères, plus variées & plus piquantes, de ſaiſir le ridicule & de l'éviter, de connaître & de diſtinguer la bonne plaiſanterie ſur laquelle il eſt ſi facile & ſi commun de ſe tromper, parce que le rire, ainſi que le goût, tient à bien peu de choſe. Voilà ce que peut enſeigner l'habitude de converſer avec l'élite des hommes diſtingués par leurs places & leur naiſſance, & ce que pluſieurs même enſeignent par leurs Ouvrages. Dans une Nation auſſi éclairée, auſſi ingénieuſe que la nôtre, le talent d'écrire ne peut pas être étranger aux prérogatives du rang ni même aux devoirs des grands emplois. Notre ſiècle n'a rien à envier en ce genre à celui de Louis XIV; & ſi la poſtérité diſtingue un la Rochefoucault pour avoir marqué avec ſa préciſion énergique & travaillée tous les traits de l'amour-propre, croyez-vous, MESSIEURS, qu'elle oublie un de vos plus illuſtres Confrères, qui, dans des fables qu'il compoſe en s'amuſant, a mis autant d'eſprit & plus de charme, & une morale non moins fine & plus enjouée?

Mais ſi la ſociété des Gens du monde n'eſt pas infructueuſe pour un homme de Lettres, elle n'eſt pas non plus ſans dangers, & ces dangers mêmes naiſſent de ſes agrémens. Sans

parler de l'empire qu'elle a ſur les caractères qu'elle peut altérer en les poliſſant, ſur les opinions & les jugemens que la vérité ſeule devrait diriger, & que le monde ſubordonne toujours à l'intérêt de plaire ; ſans détailler d'autres ſéductions de toute eſpèce, il en eſt une ſur-tout vraiment à craindre, c'eſt le relâchement dans le travail & le refroidiſſement pour la gloire, effet preſqu'inévitable des douceurs attirantes de la ſociété. La variété de ſes preſtiges, en invitant à toutes les diſtractions, détend par dégrés tous les reſſorts, ſubſtitue la facilité des amuſemens ingénieux à la pénible habitude des grands efforts & des hautes conceptions, & le talent d'effleurer les objets à celui de les approfondir. Que dis-je ? Ce monde ſi vain & ſi détracteur, qui accueille ſi orgueilleuſement les productions de l'eſprit, qui ſe croit toujours ſi fort au-deſſus de ceux qui s'occupent à lui plaire & à l'éclairer, toujours ſi prêt, en ce genre, à calomnier ſes propres jouiſſances & à mépriſer ſes plaiſirs, ce monde vu trop ſouvent & de trop près, ne peut-il pas éteindre cet enthouſiaſme ſi néceſſaire aux travaux de génie ? Ne peut-il pas faire ſentir trop de vuide, trop d'erreur, trop de péril dans la recherche de la gloire ? Hélas! il n'en eſt point peut-être où il n'entre quel-

que illusion. Ah! garde-toi de la perdre, conserve cette illusion précieuse, ô toi dans qui le besoin de produire est un don de la nature & non pas une maladie de l'amour-propre. Si jamais tu peux apprécier froidement l'opinion & l'estime, si le fantôme de la postérité disparaît devant tes yeux, si la voix des siècles cesse de retentir à ton oreille, arrête & jette tes pinceaux, la Divinité s'est retirée de toi; ta plume est désormais inanimée & impuissante; ta pensée restera froide sur le papier & ne passera plus dans l'ame d'autrui. Mais veux-tu ranimer la tienne? ne perds point de vue ceux qui sont travaillés du même feu qui doit t'agiter. Que ta force s'augmente de la leur; que ce commerce soit pour toi ce que la nourriture du Gymnase & les exercices de l'Arène étaient pour les anciens Athlètes; & si l'instant de notre vie, suivant l'expression d'un Ancien, n'est qu'une flamme passagère que les hommes se transmettent rapidement, comme autrefois couraient de main en main les torches des jeux sacrés, ainsi parmi les Ecrivains & les Artistes, passe d'une main à l'autre le flambeau de l'enthousiasme & celui de la vérité; ces deux flambeaux immortels dont l'un jette la lumière dans la nuit des préjugés & des erreurs, & dont l'autre rallume sans cesse dans les ames le

feu du génie de l'amour des Arts.

Si le talent a befoin d'être foutenu dans fes travaux, lui ferait il moins néceffaire d'être confolé dans fes afflictions ? Plus l'ame eft exercée, plus elle eft fenfible. Celle des Gens de Lettres, à qui les objets n'arrivent que réfléchis par une imagination active & prompte, peut-elle n'être pas ouverte plus que toute autre aux impreffions de la douleur ? S'il eft, comme on l'a prouvé, des maladies particulières aux Artiftes, il eft auffi des chagrins qui leur font propres, & que le monde ne peut guères ni plaindre ni adoucir, parce qu'il n'en a pas l'idée. Il en eft (s'il eft permis de le dire), il en eft du talent comme de l'amour, qui ne confie volontiers fes peines qu'à ceux qui ont aimé auffi; & peut-être les hommes ne favent-ils bien confoler que les maux qu'ils ont connus. Si je voulais prouver tout ce que l'amitié des Gens de Lettres peut apporter de fecours, d'encouragemens & de douceurs dans une carrière femée d'écueils & troublée par les orages, le fouvenir de ce que je dois à l'attachement de plufieurs d'entre vous, MESSIEURS, me permettrait-il de citer un autre exemple que le mien ? Avec quelle complaifance je reviendrais fur des traces fi chères & toujours nouvelles dans mon cœur ! Il n'eft fans doute que

deux fortes de bonheur dans la vie, de faire du bien & d'en recevoir. Mais la bienfaisance se tait & jouit dans le secret ; la reconnaissance au contraire a cet avantage, que ne demandant qu'à se répandre, elle appelle tous les cœurs bien nés au partage de ses jouissances. Combien j'aimerais à leur peindre les consolations intimes qui relèvent l'ame au moment où elle s'affaisse, lui rendent le sentiment de sa force dont elle commençait à douter, & rappellent l'espérance qui s'enfuyait ! Que ne dirais-je pas de cette amitié noble & courageuse, dont nulle insinuation maligne ne peut séduire l'oreille, dont nulle clameur calomnieuse ne peut étouffer la voix ? Mais pour achever ce tableau que ma main se plairait à tracer, il faudrait y mêler des couleurs sinistres que j'interdis à mes pinceaux, & que dans un jour tel que celui-ci, MESSIEURS, on ne pardonnerait pas même à la reconnaissance. Eh ! Que dis-je ? Puis-je, après tout, la mieux manifester, qu'en écartant tous les souvenirs qui pourraient jeter quelque teinte d'amertume sur les impressions de bonheur & de joie dont vous attendez les témoignages ? Puis-je enfin mieux remplir votre attente qu'en vous prouvant que cette sensibilité, quelquefois trop malheureusement employée à repousser l'injustice, s'épanche bien plus vo-

lontiers dans l'expreſſion des ſentimens doux ; & dans le récit des bienfaits ?

Qu'il eſt rare, MESSIEURS, que la culture des Lettres ſoit auſſi paiſible qu'elle eſt honorable ! Qu'il eſt difficile d'illuſtrer ſa vie ſans la troubler, & d'élever pour les générations futures l'édifice du génie, ſans qu'il ſoit ou retardé ou inſulté ou méconnu par la génération préſente ! Qu'il eſt doux d'obtenir la réputation en échappant à l'envie ! Ce privilège ſi peu commun fut celui de l'Académicien à qui j'ai l'honneur de ſuccéder. M. Colardeau, né avec le talent le plus heureux (& puiſque je devais être chargé de payer ce tribut à ſa mémoire, je m'applaudis de n'avoir qu'à répéter les expreſſions dont je m'étais déjà ſervi à ſon égard), M. Colardeau marqua ſon premier eſſai de tous les caractères d'un Poëte. Une élégance facile & brillante, un ſentiment exquis de l'harmonie, cette imagination qui anime le ſtyle en coloriant les objets, cette ſenſibilité qui pénètre l'ame en même temps que le vers charme l'oreille, enfin ce naturel aimable qui grave dans la mémoire des lecteurs les idées & les ſentimens, &, ſuivant l'expreſſion de Deſpréaux, *laiſſe un long ſouvenir ;* voilà ce que le public enchanté d'avoir un Poëte de plus, remarqua dans l'Epître d'Héloïſe,

monument justement célèbre que son Auteur élevait à vingt ans, morceau vraiment précieux qui durera autant que notre Langue, qu'on sait par cœur dès qu'on l'a lu, & qu'on relit encore quand on le sait par cœur. Si les autres sujets que traita depuis M. Colardeau, n'ont pas toujours été aussi heureusement choisis, on y retrouve du moins ce talent du style qui sépare du langage vulgaire le langage qu'on a nommé celui des Dieux; & n'eût-il été connu que par cette charmante imitation de Pope, l'Auteur d'Héloïse n'avait pas besoin de plus de titres pour avoir droit à vos suffrages. Qui sait mieux que vous, MESSIEURS, qu'un seul ouvrage supérieur, fait pour consacrer un Ecrivain dans la postérité, le met infiniment au-dessus de tout ce qui n'est que médiocre, surtout depuis qu'il est si facile de l'être, depuis qu'il en coûte si peu pour composer des livres en décomposant d'autres livres, & pour aligner des vers en rejoignant des hémistiches?

Combien ces tristes ressources étaient loin du talent de M. Colardeau! La Poésie semblait être sa langue naturelle. Son extrême facilité à écrire en vers étonnait tous ceux qui l'ont connu. C'est à cette facilité seule que nous sommes redevables de ses productions. Une composition difficile serait devenue pour lui

impossible. Une santé fragile & chancelante ; présage, hélas ! trop fidèle d'une carrière qui devait être trop tôt bornée, lui avait interdit de bonne heure tout grand travail ; & une sorte d'indolence, qui peut-être était la suite de cette foiblesse d'organes, & qui tenait d'ailleurs à des inclinations douces & sociales, ne lui permettait de regarder la Poésie que comme un amusement de plus. La simplicité de ses goûts & de ses mœurs l'attachait aux plaisirs d'une société intime & confiante, & son ame sensible & naïve était faite pour l'amitié. Retiré au sein d'une famille respectable dont il était, pour aiusi dire, l'enfant d'adoption, il y vécut dans cet heureux commerce de soins mutuels, si nécessaires pour lui faire oublier des maux qui renaissaient tous les jours, & une langueur qui devenait incurable. L'égalité de son humeur n'en fut jamais altérée. Lorsque vos suffrages, qu'il n'avait brigués que par son mérite, vinrent le chercher sur le lit de douleur, qu'il ne quittait presque plus, vous vous souvenez, MESSIEURS, de quelle joie pure il parut rempli, & combien l'expression en était aimable & touchante. On vous porta sa lettre de remerciement, & vous crûtes entendre le chant du cygne. Son ame semblait se ranimer un moment pour la gloire & la re-

connaiſſance ; mais ce dernier rayon allait bientôt s'éteindre dans la tombe, & ſon nom inſcrit dans vos faſtes, était donc tout ce qui devait vous reſter de lui ! Il avait traduit quelques chants du Taſſe. Y avait-il une fatalité attachée à ce nom ? Et faut-il que pour la ſeconde fois, il n'ait pas été donné au Taſſe de monter au Capitole ?

La perte que vous avez faite de M. Colardeau, MESSIEURS, s'étend juſques ſur ſon Prédéceſſeur, qui ſans doute aurait trouvé dans lui un meilleur Panégyriſte que moi. Mais quel Homme de Lettres n'aimerait à célébrer le nom de Beauvilliers ? A la gloire de ce nom déjà ſi reſpectable par les vertus qu'il rappelle, M. le Duc de Saint-Aignan joignit encore un nouveau luſtre, celui des ſervices qu'il rendit à ſa patrie dans la dignité des Ambaſſades, & dans les difficultés des négociations. Il était jeune encore lorſqu'il ſignala dans l'Eſpagne les talens de la maturité ; dans cette même contrée, où depuis deux autres de vos Confrères, non moins recommandables par le rang & la naiſſance, ont porté, l'un dans les fonctions du commandement, l'autre dans celles d'Ambaſſadeur, cette noble franchiſe qui ſe joint en eux aux agrémens de l'eſprit & aux vertus bienfaiſantes, cette loyauté françaiſe ;

héritage des anciens Chevaliers, & qui devrait être aujourd'hui la politique des grandes Nations, comme elle est celle des grands cœurs.

M. le Duc de Saint-Aignan réunissait les talens agréables à la connaissance des affaires & à une piété solide. Sa longue carrière fut marquée par cette sérénité constante qui accompagne la pratique des devoirs, & par cette gaieté douce qui naît de la paix de l'ame. Il avait passé les années de sa jeunesse à la Cour de Louis XIV, de ce Monarque vraiment admirable, non pas tant peut-être pour avoir reçu le nom de Grand dans une époque de gloire & d'enthousiasme, que pour l'avoir conservé dans un siècle de Philosophie; de ce Monarque dont les bienfaits envers cette Académie ont achevé & ennobli le monument qui assure à la mémoire de votre Fondateur la reconnaissance des Gens de Lettres & de la Nation. En avançant de l'âge mûr jusqu'à l'extrême vieillesse, M. le Duc de Saint-Aignan traversa toute l'étendue d'un autre Règne qui serait assez recommandable à ce seul titre, que l'amour des Français pour leur Maître, caractère qui les a toujours distingués, semble avoir eu sous Louis XV une expression plus marquée & plus éclatante. Mais s'il est jamais excusable, même après de nombreuses années, de se re-

tourner vers la vie avec quelque regret, c'eſt ſans doute lorſqu'on deſcend dans la nuit de la mort, au moment où ſe lève pour les peuples l'aurore du plus beau jour. M. le Duc de Saint-Aignan, prêt à quitter la vie, a vu les premiers momens de Louis XVI. Ici, MESSIEURS, je ne crains pas que mes louanges ne paraiſſent qu'une vaine cérémonie d'uſage, ni même un ſimple tribut de reconnoiſſance pour les bienfaits que notre jeune Souverain a daigné répandre ſur moi. Quel Citoyen, quel Patriote ne partagerait pas mes ſentimens? Quel ſpectacle plus intéreſſant que la Royauté & la jeuneſſe, que la vertu ſur le Trône, aſſiſe à côté des Graces? Je ne m'étendrai point ſur tout ce que doit déjà la France à un Prince de cet âge, qui n'a parlé aux peuples que pour leur aſſurer des ſoulagemens & des eſpérances, aux Courtiſans que pour leur donner des leçons. Je ne m'arrête que ſur un ſeul point, qui ſans doute ne vous aura pas échappé: c'eſt que ſous le Règne de Louis XVI l'autorité a pris un caractère qu'elle n'avait pas encore eu, celui de la perſuaſion; heureux augure, s'il eſt vrai que le pouvoir ne conſente à perſuader que lorſqu'il eſt sûr de convaincre! Ce grand caractère ſe retrouve aujourd'hui dans tous les actes de l'adminiſtra-

tion. Par-tout on y remarque ce langage d'une raiſon ſupérieure, qui établit le bonheur des peuples ſur des principes durables & ſur la baſe de la légiſlation. Dans la bouche d'un Souverain, ce ton de bonté ſi aimable eſt un exemple fait pour influer ſur tous les états, & que les meilleurs eſprits s'empreſſent de ſuivre. Me ſera-t-il permis d'obſerver que dans le même temps un grand Prélat, aſſis parmi vous, qui honore le premier Siège de France par la ſupériorité de ſes talens & de ſes lumières, dans un écrit vraiment apoſtolique, fait pour ramener les eſprits rébelles à la foi, ne leur a parlé qu'avec cette éloquence affectueuſe & perſuaſive, avec cette tendreſſe paternelle, digne du Miniſtre d'une Religion bienfaiſante, digne du Dieu de l'Evangile? Oh! puiſſent s'étendre par-tout ces principes de douceur & d'indulgence, & que le Régne de Louis XVI ſoit le Règne de l'humanité! Qu'au milieu des orages de l'Europe, qui ébranlent les deux hémiſphères, la paix ſoit le glorieux partage de cette Monarchie, qui doit être toujours aſſez puiſſante, aſſez reſpectée pour ne ſe mouvoir qu'à ſon gré! C'eſt dans ce calme favorable que ſe maintiendra l'honneur des Beaux-Arts, ornemens de la proſpérité. La France ne perdra point cette eſpèce de domination ſi

glorieuse qu'elle a obtenue sur les Peuples éclairés. La lumière des vrais talens ne s'éteindra point dans les ténèbres du mauvais goût. Si d'un côté l'on s'efforce de les épaissir, vous combattez de l'autre pour les dissiper. L'astre qui a long-temps éclairé les Arts, se soutient sur le penchant de sa course, & brille encore à son déclin. Il survit à soixante ans de travaux de Vieillard célèbre, le prodige du siècle qui l'a vu naître, & le désespoir des âges suivans qui ne le verront point égaler. Ce n'est point ici sans doute, ce n'est pas dans ce Lycée, fait pour attester les richesses de la nature, que j'oserai douter de son inépuisable fécondité. Mais peut-être ne lui est-il pas donné de produire deux fois cet assemblage de tous les dons de l'esprit, &, ce qui n'est pas moins rare, l'activité nécessaire pour les mettre tous en valeur. Peut-être aussi doit-elle être unique en tout genre, cette singulière destinée, qui, prolongeant au-delà des bornes ordinaires des jours si laborieux & si remplis, a mené ce Grand Homme sur les débris de quatre générations ensevelies, jusqu'à ce trône élevé par l'opinion toute-puissante, d'où il exerce sur tous les peuples policés la dictature du génie? Il ne lui manque que d'entendre vos acclamations. Quel moment, MESSIEURS, si nous pou-

vions le voir, à la fin de sa carrière, jouir à la fois de sa gloire & de sa patrie! s'il pouvait, sur ce théâtre qu'il a tant de fois embelli de ses chefs-d'œuvres, s'avancer courbé sous l'amas de ses couronnes; répondre par des larmes de joie aux cris de la France assemblée, & plus heureux que Sophocle, survivre encore à son triomphe!



DES ROMANS.

DES ROMANS.

Mon deſſein n'eſt point de remonter aux fables Miléſiennes, ni aux ouvrages d'Héliodore & de Longus. Je ne prétends point m'enfoncer dans de longues & graves diſſertations, ſur les traces du ſavant Huet. Ceux qui veulent de l'érudition partout, peuvent lire le Traité qu'il a publié *ſur l'origine des Romans.* Je ſais bien qu'aujourd'hui des gens qui ſont à peine hommes de Lettres, mettent une grande prétention à paraître ſavans, & ne traitent aucun ſujet ſans citer beaucoup de livres qu'ils n'ont pas lus. Rien n'eſt plus facile que ce petit charlataniſme; il eſt ſi fort à la mode, qu'on le prodigue même lorſqu'il eſt le plus déplacé; mais il ne m'a jamais ſéduit. Je n'ai jamais aimé, je l'avoue, qu'on diſſertât mal à propos dans l'*avant-propos* d'une brochure, qu'au-devant de quelques bagatelles poétiques, on traitât de la Poéſie depuis Homère juſqu'à Pavillon. Cette envie de paraître profond dans des ſujets légers, m'a toujours paru un peu ridicule. Mettons chaque choſe à ſa place, malgré la mode, & ſouvenons-nous que dans les matières de goût & d'agrément, il vaut mieux

jetter rapidement quelques idées justes, quelques réflexions neuves, que de reprendre *ab ovo* tout ce qu'on a dit sur un sujet, & de gâter ce qu'on répéte en croyant le rajeunir.

Tout ce que je me propose ici, c'est de me rendre compte en peu de mots des progrès & des variations du goût dans ce genre de composition, de ses rapports avec les différentes époques des mœurs & avec le caractère des peuples; enfin d'examiner nos titres & nos richesses dans cette partie de la littérature.

Je déclare d'abord que je n'ai jamais ni lu, ni pu lire l'Astrée, ni le roman de la Rose, malgré le mérite si grand de leur ancienneté & le plaisir bien piquant de citer deux ou trois mots naïfs sur des volumes de verbiage & de galimathias. Les Erudits, les Philosophes, les Etimologistes peuvent y chercher les antiquités de notre langue, & étudier notre vieux jargon. Chacun se nourrit de ce qu'il aime. On s'est même avisé de faire revivre ce vieil idiome dans des productions modernes, & d'écrire au dix-huitième siècle comme on parlait au seizième. On a employé dans des romans de nos jours le style de la belle Maguelonne & de Pierre de Provence, remplacés par Pierre le Long & Blanche Basu. Il y a des connaisseurs qui trouvent cette invention

charmante. Moi qui n'y entends pas finesse, je n'y vois qu'un moyen facile de se passer de style & d'esprit.

Je n'ai pas lu non plus la Clélie, ni le Cyrus, dont Boileau s'est tant mocqué & avec tant de raison, ni l'Ariane de Desmarets. Ce n'est pas faute de bonne volonté; mais il m'est impossible de lire ce qui m'ennuye.

Je n'en dis pas autant de Cléopatre, malgré son énorme longueur, ses conversations éternelles que je saute à pieds joints, ses grands coups d'épée qui ne font jamais peur, & que Mde de Sévigné aimait tant, ses résurrections qui font rire, & ses Princesses qui ne font pas pleurer. Avec tous ces défauts, que l'on retrouve dans Cassandre, dans Pharamond, ce la Calprenéde a de l'imagination. Ses personnages ont le front élevé. Il offre des caractères fiérement dessinés, & celui d'Artaban a fait fortune; car il a passé en proverbe. La Calprenéde respire l'héroïsme; & il y a beaucoup à profiter pour ceux qui s'exercent dans le genre de la tragédie. On sait que Crébillon eut le bonheur de trouver le sujet de Rhadamisthe dans le roman de Bérénice, fait à l'imitation de ceux de la Calprenéde, ainsi que celui de Mithridate, & tant d'autres.

On a souvent tourné en ridicule les héroï-

nes de tous ces romans, pour qui une déclaration d'amour eſt un outrage qui ne ſe pardonne qu'après pluſieurs années d'expiation. Mais rien n'approche en ce genre d'un Poléxandre du ſieur de Gomberville, en cinq gros volumes ou billots de mille ou douze cens pages chacun. L'héroïne de ce terrible ouvrage eſt une certaine Alcidiane, qui eſt bien la plus extraordinaire créature qu'on ait jamais imaginée. Elle eſt aimée de tous les Monarques du monde, & il lui vient des Ambaſſadeurs de tous les coins de l'univers pour la demander en mariage. Ceux qui ne peuvent pas y prétendre ſe contentent de ſe déclarer ſes Chevaliers à cinq ou ſix cens lieues d'elle, rompent des lances en ſon honneur, & s'abſtiennent de regarder aucune femme au monde, après avoir vu le portrait d'Alcidiane. Il ſemble d'abord que cette eſpèce d'hommage ne doive pas tirer beaucoup à conſéquence, & il faut avoir de l'humeur pour s'en formaliſer. Cependant la Princeſſe en eſt très-offenſée. Elle trouve très-mauvais que le grand Kan des Tartares, & le Roi de Cachemire, & les Sultans des Indes aient la hardieſſe d'être amoureux d'elle, quoique d'un peu loin; enfin aimer Alcidiane, même à mille lieues, eſt un crime digne de mort, excepté pour Poléxandre, le Héros du

roman, à qui seul elle a permis de l'aimer, parce qu'il faut bien faire grace à quelqu'un. En qualité de son Chevalier, elle le dépêche dans toutes les Cours pour châtier les insolens qui osent se déclarer ses soupirans sans sa permission. Poléxandre fait ainsi le tour du monde, défiant tout ce qu'il rencontre; & quand il a tué l'un, blessé l'autre, détrôné celui-ci, fait celui-là prisonnier, & tiré parole de tous qu'ils n'oseront plus se dire amoureux d'Alcidiane, il revient auprès de sa belle, qui daigne l'honorer d'un regard; & qui ne peut s'accoutumer que fort long-temps après à l'idée d'épouser un homme, après en avoir tant fait tuer.

Nous avons été imitateurs en tout, il faut l'avouer, dans nos défauts, comme dans nos beautés. C'est à l'imagination ardente & déréglée des peuples du midi & de l'orient, qui ont été lettrés avant nous, que nous fûmes redevables de cette tournure exagérée qui régna d'abord dans nos grands romans. Nous imitions les Espagnols qui avaient imité les Arabes. C'est dans les écrits de ces derniers que l'on retrouve originairement ces Princes amoureux d'un portrait dont l'original est au bout du monde, ou quelquefois même n'existe pas, & qui courent l'univers pour chercher l'objet

de leur amour. La galanterie des Castillans & des Arabes, ces passions exaltées, ces paladins invincibles, tous ces caractères d'un héroïsme outré dominèrent dans notre littérature, en même temps que la puissance Espagnole donnait le ton dans l'Europe, & nous faisait adopter ses habillemens, ses fêtes & ses tournois. L'esprit de la Cour de Louis XIV, qui lui-même avait la tête un peu romanesque, favorisa ce goût pour les fictions exagérées, & le rôle qu'avaient joué les femmes dans nos guerres civiles, l'influence toute puissante qu'elles y avaient portée, accoutumaient les Romanciers à faire valoir cet empire d'un sexe qui commande partout où il n'est pas esclave. On passait la mesure sans doute; c'est toujours par-là qu'on commence. De bons esprits ramenèrent la raison. Le ridicule fit passer de mode tous ces grands romans dont l'Espagne nous avait inondés. Nous avions payé longtemps un tribut d'admiration aux Ecrivains de cette contrée. Ils étaient devenus nos maîtres, comme les Italiens l'avaient été, lorsque nous composions nos historiettes licentieuses sur leurs Nouvelles, & que nos Poésies galantes, à quelques morceaux près, respiraient l'affectation de Pétrarque, sans avoir son harmonie & son élégance. Enfin Boileau & Racine, &

les écrivains de Port-Royal nous apprirent à n'imiter que les Anciens, & à connaître en les lisant, une nature vraie & un goût pur & sain.

Le premier roman qui offrit des aventures vraisemblables écrites avec intérêt & élégance, fut celui de Zaïde, & ce fut l'ouvrage d'une femme. Il était juste que l'on dût ce premier modèle au tact naturel & prompt qui distingue les femmes dont l'esprit a été cultivé. Rien n'est plus attachant & plus original que la situation de Consalve & de Zaïde, s'aimant tous les deux dans un désert, ignorant la langue l'un de l'autre, & craignant tous deux de s'être vus trop tard. Quoique le reste de l'ouvrage ne soit pas aussi heureux que ce commencement, & que le caractère d'Alphonse jaloux d'un mort, au point de se brouiller avec sa maîtresse, soit peut-être un peu forcé, cependant la marche de ce roman est soutenue jusqu'au bout, & on le lira toujours avec plaisir. La Princesse de Clèves est une autre production de Mde de La Fayette, encore plus aimable & plus touchante. Jamais l'amour combattu par le devoir n'a été peint avec plus d'intérêt ; il n'a été donné qu'à une autre femme de peindre, un siècle après, avec un succès égal, l'amour combattu par les obstacles. Le

Comte de Cominges, de Mde de Tencin, peut être regardé comme le pendant de la Princeſſe de Clèves.

Paſſer de Mde de La Fayette à Scarron, & de Zaïde au *Roman-comique*, c'eſt aller de la bonne compagnie à la taverne. Mais les honnêtes gens vont quelquefois ſe divertir au cabaret, & la gaieté eſt une ſi bonne choſe! il y en a dans ce livre, & même de la bonne. Le caractère de la Rancune eſt original & vrai, & la ſcène des bottes eſt très-comique. Il faut paſſer toutes les hiſtoires galantes que l'Auteur emprunte aux Eſpagnols, ou qu'il compoſe dans leur goût. J'aime cent fois mieux Ragotin que toutes ces fadeurs amoureuſes, & ces froides intrigues. Ragotin eſt de la farce; mais il fait rire. A l'égard du Virgile traveſti, ce genre de turlupinade eſt inſupportable au bout de deux pages. Il y a une ſcène plaiſante dans Jodelet, & quelques bouffonneries dans D. Japhet; ce ſont d'ailleurs deux pièces dégoûtantes indignes de la ſcène Françaiſe. *Le Roman-comique* vaut infiniment mieux. C'eſt à proprement parler, tout ce qui reſte de Scaron.

Le Sage porta dans ſes romans le talent de la comédie, & cet eſprit obſervateur qui le diſtingue. Il peint des mœurs & des caractères. Il eſt plein de naturel & de vérité, qualités

précieuses qui le feront toujours lire. *Le Bachelier de Salamanque* est le plus médiocre de ses ouvrages. Ce livre roule tout entier sur un seul objet, les désagrémens du métier d'instituteur. Ce fond est pauvre, & dans les ouvrages d'imagination il faut aller plus vîte. *Le Diable boiteux* vaut mieux ; ce n'est pas que le merveilleux qui en fait le fondement soit une invention louable. Il y a peu d'art à se faire transporter par le diable sur le toit de chaque maison pour voir ce qui s'y passe, & avoir occasion de conter une aventure qui n'a aucune liaison avec ce qui précéde ni avec ce qui suit. On en pourrait conter ainsi des milliers, & quand il y a si peu de difficulté, il y a peu de mérite. C'est encore aux Espagnols, toujours épris du merveilleux, que le Sage a emprunté cette fable. Mais la diversité des aventures & des portraits, une critique vive & ingénieuse donnèrent beaucoup de vogue à ce roman, que Boileau jugeait avec trop de sévérité.

Gilblas est un chef-d'œuvre. Il est du petit nombre des romans qu'on relit toujours avec plaisir. C'est un tableau moral & animé de la vie humaine. Toutes les conditions y paraissent pour recevoir ou pour donner une leçon. C'est-là que l'instruction n'est jamais sans agré-

ment. *Utile dulci* devait être la devise de cet excellent livre, que la bonne plaisanterie assaisonne partout. Plusieurs traits ont passé en proverbes, comme, par exemple, les Homélies de l'Archevêque de Grenade. L'interrogatoire des domestiques de Samuel Simon est digne de Molière, & quelle sanglante satyre de l'Inquisition! ailleurs, quelle peinture de l'audience d'un premier Commis, de l'impertinence des Comédiens, de la vanité d'un parvenu, de la folie d'un Poëte, de la mollesse des Chanoines, de l'intérieur d'une grande maison, du caractère des Grands, des mœurs de leurs domestiques! c'est l'école du monde que Gilblas. On reproche à l'Auteur de n'avoir peint presque jamais que des fripons. Qu'importe, si ses portraits sont reconnaissables? Il a fait d'ailleurs son métier; car le Roman & la Comédie sont un genre de satyre. On lui reproche trop de détails subalternes; mais ils sont tous vrais, & aucun n'est indifférent. Il n'est point tombé dans cette profusion gratuite de circonstances minutieuses qu'on prend aujourd'hui pour de la vérité, & qui ne signifie rien. On connaît les personnages de Gilblas. On a vécu avec eux; on les retrouve à tout moment. Pourquoi? Parce que dans la peinture qu'il en fait, il n'y a pas un trait sans

dessein & sans effet. Le Sage avait bien de l'esprit; mais il met tant de talent à le cacher, il aime tant à se retirer derrière ses personnages, il s'occupe si peu de lui, qu'il faut avoir de bons yeux pour voir l'Auteur dans l'ouvrage, & apprécier à la fois l'un & l'autre.

Il se montre davantage dans Turcaret. Il n'y a point de pièce dont le dialogue soit plus piquant & plus gai. Il y prodigue le sel à pleines mains. Ce sont de mauvaises moeurs, dit-on. Il est vrai ; mais les bonnes moeurs sont-elles comiques? Est-ce avec de la vertu qu'on fait rire? Et la Comédie doit-elle peindre autre chose que des vices, des travers, des ridicules? Il faut lui permettre de les montrer, si l'on veut qu'elle les corrige? Et les mœurs du *Bourgeois Gentilhomme*, de *George Dandin*, du *Légataire*, de *l'Ecole des Maris*, sont-elles bien pures? Le *Drame* lui-même, qui de sa nature est si moral, ne peint-il pas souvent des caractères odieux, ainsi que la Tragédie? Il est vrai que dans Turcaret, il n'y a pas un seul personnage qui ne soit un fripon, excepté le Marquis; encore peut-on croire que s'il ne l'est pas, c'est parce qu'il est toujours ivre. Mais cet assemblage de fripons est tellement mis en œuvre par la verve comique de l'Auteur, qu'il y a peu de pièces plus originales

& plus agréables au théâtre que Turcaret.

Un autre avantage de Gilblas, c'eſt qu'il n'eſt pas, comme tant de romans, guindé ſur une morale ſtoïque & déſeſpérante, qui n'offre jamais de la vertu & de l'humanité, qu'un modèle idéal que perſonne ne peut ſe flatter d'atteindre. L'Auteur y peint les hommes tels qu'ils ſont, capables de fautes & de repentir, de faibleſſes & de retour. Il n'affecte point ce rigoriſme outré que l'expérience dément & que condamne une meilleure philoſophie, parce qu'en exigeant trop des hommes on les décourage, & qu'en ne pardonnant rien, on leur ôte l'envie & l'eſpoir de ſe corriger.

Gilblas conduit naturellement à parler de D. Quichotte, ouvrage original dont la nation Eſpagnole eſt redevable à l'extravagance de ſes écrivains. Cent mauvais livres en ont produit un bon qui les a fait tous périr, & qui vivra. Peut-être eſt-il un peu long, même indépendamment des continuateurs ; peut-être un ſeul ridicule ne peut-il pas amuſer & attacher bien long-temps. Mais on n'en ſent que mieux l'art de l'Auteur qui a ſu tirer tant de choſes agréables de la folie ſérieuſe de D. Quichotte & des bouffonneries de Sancho. Les Nouvelles hiſtoriques dont ce livre eſt ſemé, lui donnent encore un nouveau prix. Une de

ces Nouvelles, *le Curieux impertinent*, eſt un des meilleurs morceaux de Cervantes.

Au ſurplus, malgré le ſuccès qu'a eu parmi nous la traduction de D. Quichotte, il n'eſt pourtant pas du goût de tout le monde. Il y a des eſprits ſévéres pour qui le fonds de ce livre eſt trop frivole, & qui ne peuvent pas rire des folies d'un malheureux qu'il faudrait renfermer. C'eſt l'inconvénient de tous les ouvrages qui ne peignent qu'un ridicule particulier. Quelque mérite qu'ils aient, ils ſont toujours au-deſſous de ceux qui peignent l'homme de tous les temps & de tous les lieux; & c'eſt par cette raiſon que des juges délicats n'ont jamais regardé la Métromanie que comme un ouvrage du ſecond ordre.

Sans m'arrêter à une foule de bagatelles auſſi frivoles qu'éphémères, je paſſe tout de ſuite aux Romanciers de ce ſiècle qui ont eu plus ou moins de ſuccès, & dont les ouvrages ſont demeurés avec plus ou moins de réputation. Marivaux & l'abbé Prévôt ſont tous deux au premier rang, & y ſont parvenus par une route toute différente. L'un n'a pour lui qu'un ſeul ouvrage dont la ſupériorité lui a tenu lieu de productions nombreuſes; l'autre au contraire a nui à la renommée de ſes bons ouvrages par la quantité de ſes productions mé-

diocres. Mariane eſt un des meilleurs romans français, & l'un de ceux dont les étrangers font le plus de cas. Il attache également par l'intérêt des ſituations & par celui des caractères. Celui de Mde de Miran a tout le charme de la bonté naturelle; celui de Mde Dorſin, le mérite des lumières unies à la vertu; celui de M. de Climal eſt un portrait fidèle & fait avec art, de la fauſſe dévotion & de l'hypocriſie, quoique Marivaux eût tort de le croire fort ſupérieur au Tartuffe, dont il n'approche pas. Mariane & Valville ont toutes les qualités d'un âge aimable avec ſes défauts; il n'y a pas juſqu'à Mde Dutour, la groſſe Marchande, qui ne ſoit très-bien peinte. Les tracaſſeries du couvent, l'eſprit de communauté, l'audience d'un Miniſtre, le ton du monde, tout eſt tracé avec une vérité d'expreſſion qui voudrait reſſembler à la naïveté, & qui laiſſe voir la fineſſe. Il eſt vrai qu'on a reproché à Marivaux avec trop de juſtice une affectation de ſtyle qui ſe fait remarquer juſques dans ſa négligence, un artifice qui conſiſte à revêtir d'expreſſions populaires des idées ſubtiles & alembiquées, une abondance vicieuſe qui le porte à retourner une ſeule penſée ſous toutes les formes poſſibles, & qui ne lui permet guère de la quitter qu'il ne l'ait gâtée; enfin un néo-

logiſme précieux & recherché qui choque la langue & le goût. Tous ces défauts ſe retrouvent dans ſon *Payſan parvenu*, & ſe font même ſentir dans le dialogue de ſes Comédies. Mais ils ne ſont nulle part rachetés par autant de mérite que dans ſa Mariane. C'était d'ailleurs un cadre également favorable à ſon talent & à ſes défauts. Ses obſervations ſe portaient ſur les détours ſecrets de la vanité, les ruſes de l'amour-propre, les ſophiſmes des paſſions. On pouvait l'appeller le Métaphiſicien du cœur. Souvent il perd trop de temps & de ſoin à en fouiller les plus petits replis. Mais pouvait-il être plus à ſon aiſe qu'en prétant cette eſpèce de babil moral à une femme qui raconte les aventures de ſa jeuneſſe, dans un temps où elle n'y met plus d'autre intérêt que celui de converſer avec elle-même, & de ſe rendre un compte fidèle de tout ce qu'elle a éprouvé & ſenti? Auſſi Marivaux fait-il préſent de tout ſon eſprit à ſon héroïne, & ne lui fait grace de rien. On dirait qu'il lui dicte l'hiſtoire de la coquetterie & la confeſſion de toutes les femmes.

Ce genre d'eſprit a plus d'inconvéniens au théâtre, qui demande une marche plus rapide, & des effets plus reſſentis. Les pièces de Marivaux ont eu preſque toutes du ſuccès dans

la nouveauté ; mais d'un Théâtre de cinq volumes, il n'eſt reſté que trois petites Comédies, la Surpriſe d'Amour, l'Epreuve & le Legs. Elles ſont ingénieuſes, mais froides. C'eſt un effort d'eſprit continuel, & jamais le nœud de la pièce n'eſt autre choſe qu'un mot qu'on s'obſtine à ne dire qu'à la fin & qui eſt prévu dès le commencement. Ses obſtacles ne naiſſent jamais que de ſon dialogue, & au lieu de nouer une intrigue, il file une déclaration ou un aveu. Ces reſſorts trop déliés ſont peu attachans, & j'ai obſervé que ſes pièces, qui ſont ſouvent ſourire, ſont auſſi ſouvent bailler.

Marivaux avait une haute idée de lui, ce qui eſt d'autant plus convenable, qu'il en avait une très-médiocre de Molière. Il faiſait peu de cas du Tartuffe. Quelqu'un qui lui aurait dit que comme auteur comique il était au-deſſous de Dancourt, l'aurait bien étonné, & pourtant lui aurait dit vrai. Marivaux avait peu de talent pour le théâtre ; mais il avait beaucoup d'eſprit. Sa Mariane & les premières parties de ſon *Payſan*, qu'il n'a pas achevé, ſeront en tout temps une lecture agréable. Celle de ſon *Spectateur* ne donne d'autre envie que d'en tirer deux ou trois chapitres pour ne lire jamais le reſte. Mais je le répéte, Mariane ſeule

lui

lui assure une des premières places parmi les Romanciers Français.

L'Abbé Prévôt a autant d'imagination que Marivaux a d'esprit, & tous les deux pèchent par l'abus de leurs facultés. Le grand défaut de l'Abbé Prévôt, c'est de ne savoir ni borner son plan, ni régler sa marche. Il s'avance au hazard, oubliant d'où il est parti, & ne sachant où il va. On s'apperçoit souvent qu'il accumule des feuilles pour les libraires, plutôt qu'il n'arrange un ouvrage pour la postérité. Un bon roman doit offrir un ensemble régulier, & marcher à un but comme le Drame; comme le Drame, il manque son effet, si l'intérêt est porté sur un trop grand nombre de personnages, si la mémoire est fatiguée & l'attention distraite par une trop grande multitude d'aventures. Nous verrons tout-à-l'heure que les Anglais, à qui l'on reproche avec raison d'avoir longtemps ignoré l'art de faire un livre, ont quelquefois connu mieux que nous la composition des romans, dont plusieurs forment chez eux un tout composé de parties distinctes, & fixent le lecteur sur un objet dont ils ne le détournent jamais. L'Abbé Prévôt est bien éloigné de cette méthode. Il entasse événemens sur événemens, & vous fait perdre de vue les personnages qui vous intéressaient, pour en introduire de nouveaux. Les premières par-

ties de Cléveland ſont très-attachantes, & il n'y a perſonne qui n'ait frémi en ſuivant Milord Axminſter dans la caverne de Rumney-hole. Les faits & les caractères, dans tout ce premier volume, ſont d'une imagination dramatique & d'une touche ſombre & vigoureuſe. L'épiſode de l'iſle Ste Héléne commence à diſtraire le lecteur, & finit par s'en emparer, tant ce morceau eſt original & intéreſſant. Enſuite l'auteur vous promène d'un bout du monde à l'autre, & les longues réflexions, les aventures incroyables refroidiſſent la curioſité, qui d'abord était vivement excitée. On en peut dire autant des *Mémoires d'un Homme de qualité*. Ils ſont évidemment compoſés de pluſieurs parties qui n'ont entr'elles aucun rapport, & qui ne ſont raſſemblées ſous un même titre que pour joindre des volumes à des volumes. C'eſt d'ailleurs un répertoire de toutes ſortes de contes, dont pluſieurs étaient connus avant que l'Abbé Prévôt s'en emparât. Il y a des ſituations pathétiques entre le Gouverneur & l'Elève, & c'eſt là le mérite de ce roman, qui ferait beaucoup meilleur, s'il eût été réduit à la moitié, mais qui dans tous les cas ne vaudrait pas Cléveland, ni même *le Doyen de Killerine*. Il y a dans celui-ci des caractères mieux ſoutenus & une intrigue mieux nouée

que dans tous les autres romans du même auteur, (un seul excepté;) mais il a comme les autres, le défaut de ne pas tenir tout ce qu'il promet.

Le chef-d'œuvre de l'Abbé Prévôt est ce roman que je viens d'excepter, & qui dans son origine ne devait être qu'un épisode des *Mémoires d'un Homme de qualité.* On voit bien que je veux parler de *Manon Lescaut.* Comment, dira-t-on, pouvez-vous mettre tant de prix aux aventures d'une fille entretenue & d'un Chevalier d'industrie? C'est précisément à ce titre que l'ouvrage me paraît plus remarquable. Quel mérite a donc l'auteur, puisqu'avec un pareil sujet il a su attacher & émouvoir! Comment deux enfans qui se prennent de passion l'un pour l'autre à la première vue, & qui semblent d'intelligence avant d'avoir pu se parler; qui abandonnent tous deux leurs parens pour s'enfuir ensemble, sans se douter si l'on a dans la vie d'autre besoin que de s'aimer; qui se trouvent bientôt dans l'indigence, & dont l'une prend le parti de faire commerce de ses attraits, tandis que l'autre apprend à friponner au jeu; comment ces deux personnes dont les aventures jusques-là paraissent si communes, inspirent-elles dès le premier instant un intérêt si vif, & qui à la fin est porté au plus haut

degré ? C'eſt qu'il y a de la paſſion & de la vérité, deux choſes inappréciables dans tout ouvrage d'invention ; c'eſt que le caractère de Manon eſt tracé d'après nature ; que cette femme toujours fidèle au Chevalier-Deſgrieux, même en le trahiſſant, qui n'aime rien tant que lui, mais qui ne craint rien tant que la misère, qui mêle un ſi grand charme à ſes infidélités ; dont l'imagination voluptueuſe, les graces, la gaité ont pris un ſi grand empire ſur ſon amant ; qu'une telle femme eſt un perſonnage auſſi ſéduiſant dans la peinture que dans la réalité ; c'eſt que l'enchantement qui l'environne ſous le pinceau de l'écrivain, ne la quitte jamais, pas même dans la charette qui la tranſporte à l'hôpital ; c'eſt qu'en ce moment, Manon avec ſes larmes qui l'inondent, & ſes beaux cheveux flottans qui la couvrent, liée par le milieu du corps, tendant les bras à ſon amant qui paye de quart-d'heure en quart-d'heure la permiſſion de la ſuivre de loin, & qui attendrit juſqu'à ſes impitoyables conducteurs, Manon ſemble ſéparée de ſes mépriſables compagnes par ce preſtige qui ſuit partout la beauté, & cet intérêt, qui naît toujours d'une grande paſſion ; c'eſt que dans ce prodigieux attachement du Chevalier que les fautes & les malheurs de ſa maîtreſſe ne

font que redoubler, on ne peut méconnaître cet attrait réciproque qui entraîne & domine à jamais deux créatures nées l'une pour l'autre. Et qu'arrive-t-il à la fin ? Que cette femme si aimable jusques dans ses torts, devient ensuite admirable par sa constance & sa tendresse ; que les erreurs d'une imagination ardente font place aux vertus d'une ame sensible ; qu'après avoir été une maîtresse charmante, Manon devient une amante héroïque ; qu'elle préfére la pauvreté, les dangers, la proscription de son amant à une alliance honorable & avantageuse avec un homme en place ; que cette femme si délicate, si amollie par l'habitude des plaisirs, consent à fuir dans un désert avec celui qu'elle aime, plutôt que de s'en séparer, & trouve enfin la mort à côté de lui : exemple frappant de cette vérité morale, qu'il n'y a point d'ame qu'une grande passion n'élève au-dessus d'elle-même, & ne rende capable de tout. Quelle situation plus déchirante que celle de Desgrieux, lorsque sa malheureuse amante expire à ses côtés, épuisée de douleur & de fatigue, au milieu des déserts où elle l'a suivi ! j'avoue que j'ai éprouvé rarement une émotion aussi profonde, un attendrissement aussi douloureux qu'au dénoument de cet ouvrage.

Il semblerait que ce fût au fils de l'auteur

de Rhadamifthe & d'Atrée à faire les romans de l'Abbé Prévôt, plutôt que *Sopha & Tanzaï.* Mais ces productions agréables & frivoles eurent l'avantage de l'apropos. Elles parurent dans un temps où les mauvaifes moeurs étaient de mode dans un certain monde qui donnait le ton. Tanzaï, qui n'eft en ce genre qu'un libertinage d'efprit, eût de plus dans fa naiffance le piquant de l'allufion & de la fatyre. On crut y voir l'allégorie d'une Bulle fameufe dont on a tant parlé & dont on ne parle plus, & la critique du ftyle de Marivaux, que l'auteur parut contrefaire très heureufement dans la fée Mouftache; car il eft auffi aifé de contrefaire le mauvais ftyle, que difficile d'imiter le bon. Le Verfac des *Egaremens* était calqué, dit-on, fur plus d'un perfonnage de la Cour. Les romans de Crébillon où la corruption était érigée en fyftème & l'indécence en bon air, eurent d'autant plus de vogue, qu'ils peignaient en effet quelques originaux célébres, qui joignant de l'efprit & des graces à ce libertinage hardi que la régence avait mis à la mode, s'étaient réunis avec quelques femmes de la Cour pour afficher la débauche, & l'accréditer par l'exemple & l'autorité des grands noms & l'efpérance des mêmes fuccès. Mais cette contagion fut paffagère, & les ouvrages

qu'elle avait fait réuſſir, ont depuis perdu beaucoup. Où trouverait-on aujourd'hui l'original de Verſac? On ne voit point dans la bonne compagnie de femme qui ſe faſſe une gloire d'être effrontée, ni d'homme qui ſe donne pour le précepteur du vice. En général les mœurs ſont au moins plus décentes ſi elles ne ſont pas plus pures, & l'on reſpecte la pudeur publique, unique & dernier reſte d'honnêteté, qu'il ſerait dangereux de détruire, parce que tout ſerait perdu s'il fallait que la vertu ſe cachât, & que le vice ſeul eût droit de ſe montrer. Auſſi ces peintures menſongères & révoltantes ne ſe trouvent-elles plus que dans de mal-adroites imitations des Romans de Crébillon, telles que *les Malheurs de l'Inconſtance*, *les Sacrifices de l'Amour*, (1) ouvrages où tout eſt faux, & où les perſonnages & le ſtyle ſont également hors de nature.

Si les jeunes gens, les hommes oiſifs liſent encore quelquefois par déſœuvrement *le Sopha*, *Tanzaï*, *les Egaremens*, ces productions futiles inſpirent peu d'eſtime. Sans le perſonnage de Schabaham, qui eſt plaiſant, le Sopha n'aurait pas d'autre mérite que celui de Tanzaï, l'art ſi facile de gazer des obſcénités.

(1) Romans de M. Dorat.

C'eſt d'ailleurs bien peu de choſe que l'idée de faire raconter des aventures amoureuſes par un homme qui a été Sopha. Ces aventures ſont communes, & le langage eſt très-incorrect. Il n'y a dans cet ouvrage & dans les autres du même auteur ni invention, ni intérêt, ni ſtyle. Le ſeul qui offre un commencement d'intrigue eſt le roman des *Egaremens*. Auſſi n'a-t-il jamais pu l'achever. Il ne faut pas parler des autres brochures de Crébillon, du *Sylphe*, d'*Ah! quel conte!* des *Lettres de la Ducheſſe*, des *Lettres Athéniennes*, &c. &c. toutes productions oubliées. On a cru le bien louer en l'appellant *le Philoſophe des femmes*. Je ne ſais pas ce que ſignifie ce mot, & il n'y a dans Crébillon de philoſophie d'aucune eſpèce.

J'ai parlé plus haut de Mde de Tencin. *Le Comte de Cominge* n'eſt pas le ſeul ouvrage qui honore ſa mémoire. *Le Siége de Calais & les Malheurs de l'Amour*, ſont des romans pleins d'intérêt & de goût. Ailleurs * j'ai fait mention de *la Comteſſe de Savoye*, par Mde de Fontaines, des *Lettres du Marquis de Roſel*, par Mde Elie de Beaumont. Mais celle qui dans ce ſiècle partage avec Mde de Tencin la gloire de diſputer la palme à nos meilleurs Romanciers, eſt ſans contredit Mde Riccoboni.

Les Romans ſont de tous les ouvrages d'eſ-

* Tome V, p. 52 & 53.

prit celui dont les femmes ſont le plus capables. L'amour qui en eſt toujours le ſujet principal, eſt le ſentiment qu'elles connaiſſent le mieux. Il y a dans la paſſion une foule de nuances délicates & imperceptibles qu'en général elles ſaiſiſſent mieux que nous, ſoit parce que l'amour a plus d'importance pour elles, ſoit parce que plus intéreſſées à en tirer parti, elles en obſervent mieux les caractères & les effets. Ce n'eſt pas qu'elles ſachent peindre mieux que les hommes l'énergie & la violence des paſſions extrêmes. Au contraire, elles n'ont rien fait en ce genre qui approche, même de loin, de nos bons tragiques, & le pinceau qui a tracé Hermione & Oroſmane n'a jamais été ſous la main d'une femme. Il n'en faudrait pas conclure qu'elles ont moins de ſenſibilité que nous ; car rien n'eſt ſupérieur à l'éloquence d'une femme paſſionnée ; mais c'eſt que la ſenſibilité ne ſuffit pas pour exceller dans les ouvrages de poéſie & de théâtre ; c'eſt que la réunion des convenances dramatiques avec les mouvemens du cœur, & l'art de reſſerrer dans l'eſpace d'un moment les grands effets des caractères & des paſſions, comme on raſſemble des rayons qui s'embraſent dans le même foyer, demande une force de conception réfléchie & de travail ſuivi, qui ſemble au-deſſus

de ce sexe dont l'imagination n'est si vive qu'aux dépens de la réflexion. Tout est compensé dans la nature. La grace & la force s'excluent nécessairement l'une l'autre, & des mains faites pour arranger des fleurs ne soutiennent pas la massue d'Hercule. Dans le drame on ne peut saisir que les grands traits. Le Roman se nourrit de petits détails. C'est cette prodigieuse disproportion du Roman au Drame que n'ont pas sentie ceux qui ont mal-à-propos rapproché ces deux genres. Tout est permis au Romancier. Le monde entier est à lui. Il dispose des temps & des lieux. Le Dramatiste n'a qu'un moment, & s'il a mal choisi, tout est perdu.

Les *Lettres de Katesby* & *le Marquis de Cressy* furent les premiers essais de Mde Riccoboni, & ce sont ses chefs-d'œuvres. Le premier eut un grand succès, quoique le principal ressort parût peut-être un peu forcé. Le roman est d'ailleurs conduit avec art & très-attachant. Il régne dans *le Marquis de Cressy* un grand intérêt d'action & de style. On y trouve surtout cette unité d'objet si précieuse dans tous les genres. On y remarque des expressions heureuses & faites pour être retenues par le cœur : celle-ci, par exemple : *les ames tendres tournent tout contre elles-mêmes*. J'avoue que de tout ce

qu'a fait Mde Riccoboni, *le Marquis de Creſſy* eſt ce que je préférerais.

Les *Lettres de Fanny* n'offrent rien que les détails d'un amour heureux & partagé, toujours intéreſſans entre deux amans, mais qui peuvent quelquefois paraître petits au lecteur. La dernière de ces Lettres eſt d'un ton noble & pathétique. C'eſt un morceau remarquable.

Amélie, imitée en partie du roman de Fielding, *Jenny*, *les Lettres de Mde de Sancerre, de Sophie de Valliére, de Milord Rivers*, ne ſont pas des ouvrages auſſi parfaits que *le Marquis de Creſſy* & *les Lettres de Catesby*; mais il n'y en a pas un qu'on ne liſe avec plaiſir, & qui n'offre des morceaux très-bien faits & très-intéreſſans. Ce qui diſtingue l'Auteur dans tout ce qu'elle a compoſé, c'eſt l'agrément de ſon ſtyle. Peu de femmes, peu d'hommes même ont penſé avec autant de fineſſe, & écrit avec autant d'eſprit.

A l'égard d'*Erneſtine*, quoique ce ſoit la moindre production de l'Auteur pour l'étendue, c'eſt peut-être la première pour l'intérêt & les graces. C'eſt un morceau fini qui ſuffirait ſeul pour faire de la réputation à un Ecrivain. On pourrait appeller *Erneſtine* le diamant de Mde Riccoboni.

C'eſt à l'Auteur de Cléveland qu'il convenait

d'être le traducteur de Richardson. L'Abbé Prévôt fut le premier qui transplanta parmi nous & y naturalisa, pour ainsi dire, cette branche si riche de la littérature anglaise. Nous ne connaissions guères auparavant que Robinson, ouvrage que M. Rousseau conseille de mettre entre les mains des jeunes gens, parce que conformément au plan d'éducation tracé dans Emile, Robinson fait voir tout ce que l'homme abandonné à lui-même peut trouver de ressources dans son industrie, dans son courage, & dans le sentiment réfléchi de ses besoins. L'homme civil a trop de secours autour de lui, pour sentir toutes ses forces & connaître tous ses moyens. Réduit à lui seul, comme Robinson, c'est au malheur qu'il est redevable de l'éducation que dans l'état sauvage il eût reçue de la nature, & ce qui n'eût été qu'un effet de l'habitude & de l'instinct, devient un effort d'intelligence. Voilà ce qui fait de la premiere partie de Robinson un ouvrage vraiment original, dont l'auteur s'éloignant des routes ordinaires où l'on mène les lecteurs, nous attache avec un seul personnage au milieu d'une isle déserte, & ne nous montre d'autre tableau que celui de l'homme, seul avec la nature. La seconde partie est très-inférieure. Rien n'est plus commun que les aventures de

Robinson, quand il a quitté son isle, & c'était là que devait finir le roman. Mais le défaut des Anglais est de connaître rarement la mesure.

C'est aussi le défaut essentiel des romans de Richardson. Le plus faible de tous, celui qui offre le plus de détails prolixes avec le moins d'action, c'est Paméla. On n'y voit autre chose qu'un maître qui tente tous les moyens pour séduire sa servante, & qui finit par l'épouser. Quatre volumes conduisent bien lentement à ce dénoument prévu, & l'on s'impatiente plus d'une fois en chemin. Le plan était bon, très-moral, & réduit à un volume, il serait infiniment meilleur & beaucoup plus intéressant. Grandisson est plus compliqué. Des épisodes se joignent à l'action principale. Mais il y a ici un autre inconvénient. Les épisodes l'emportent sur le fonds. Les amours graves & sensés de Miss Byron & de Charles sont un peu froids, & sans l'intéressante Clémentine, sans les caractères aimables de Charlotte & d'Emilie, on aurait peine à supporter l'ennui qu'inspire la monotone perfection de Grandisson, qui pour le lecteur a le grand tort d'avoir toujours raison. En général c'est un roman de beaucoup de mérite & de peu d'effet.

On n'en peut pas dire autant de Clariſſe. L'effet des dernières parties eſt auſſi grand qu'il puiſſe être, & l'intérêt d'un roman ne peut pas aller plus loin. Clariſſe depuis le moment où elle a quitté ſes parens, eſt un être vraiment céleſte. Jamais la vertu n'eut un plus beau caractère ; jamais l'innocence ne fut plus auguſte, ni l'infortune plus touchante. Que Clariſſe paraît reſpectable dans le ſéjour de l'infâmie ! Qu'elle eſt grande dans la priſon ! On eſt tenté de tomber à ſes pieds avec Belfort, & de ne lui parler qu'à genoux. Comme ſa vertu eſt ſans fard, ſa patience ſans oſtentation, & ſes plaintes ſans emportement ! Que les ſentimens religieux qui ſoutiennent une conſcience pure contre le malheur & l'oppreſſion, que le calme de ſes derniers momens, les apprêts de ſa mort, le pardon & les vœux qu'elle envoye pour adieux à ſon perſécuteur, que toutes ces ſcènes de douleur & de grandeur ſont attendriſſantes, & laiſſent une profonde impreſſion !

Voilà ſans doute aſſez de beautés pour juſtifier le grand ſuccès que ce livre eut parmi nous, lorſque l'Abbé Prévôt le traduiſit, & l'enthouſiaſme de ſes partiſans qui vont juſqu'à ſe paſſionner pour les longueurs & les défauts de l'ouvrage. J'excuſe volontiers cet enthouſiaſme ; je l'admire même dans l'éloquence

qu'il a inſpirée au célèbre panégyriſte de Richardſon. Mais comme je n'exige pas qu'on y renonce, il eſt juſte auſſi qu'on n'exige pas que je le partage. Au contraire, plus je ſuis tranſporté des beautés de Clariſſe dans ſes dernières parties, plus je ſuis affligé des vices eſſentiels & de la révoltante prolixité qui rendent ſi difficile la lecture de ce roman, dans les trois quarts de ſon étendue.

D'abord j'en trouve le héros abſolument hors de nature. Lovelace m'a toujours paru un être de raiſon ; ce n'eſt pas parcè qu'il allie les contraires ; rien n'eſt moins rare dans l'homme ; mais parce qu'il allie dans un même moment des ſentimens qui s'excluent, à moins qu'on ne ſoit inſenſé, & parce que ſa conduite eſt trop ſouvent en contradiction avec ſon caractère. Par exemple, il eſt donné, il ſe donne lui-même pour l'homme le plus ſuperbe qu'il y ait au monde. Il y a dans ſes ſentimens pour Clariſſe infiniment plus d'orgueil que d'amour. Il a mis ſa vanité à ſubjuguer un ange, comme il l'appelle. Il ne renonce pas à l'épouſer, malgré ſon goût pour le célibat ; mais il veut voir auparavant ſi la vertu de Clariſſe eſt au-deſſus de toutes les épreuves ; juſques-là je le conçois. Qu'il conduiſe Clariſſe par toutes ſortes d'artifices juſqu'à ſe remettre entre ſes mains en fuyant la maiſon paternelle ; l'intérêt

de son amour, sa haine pour les Harloves doivent lui dicter ce projet. Mais que cet homme qui a le cœur si haut mette sa maîtresse dans un lieu d'infâmie, qu'il l'entoure de prostituées, & avilisse ce qu'il veut épouser; que cet homme qui met tant d'amour propre dans la conquête d'une femme, n'imagine pas d'autre moyen pour y parvenir que de l'assoupir avec un narcotique, & d'exposer la vie de sa maîtresse pour lui ravir l'honneur; que cette bassesse lui paraisse un triomphe, & cette brutalité une jouissance; je dis aussitôt: ou cet homme n'est pas tel que vous le peignez, ou il n'a pas tenu cette conduite.

On objecte que ces contradictions sont dans la nature; qu'un homme hautain fait une action basse; qu'un homme passionné ne choisit pas toujours les moyens. Je réponds: Oui; mais il y a toujours un fonds de caractère qui ne se dément point, du moins dans les choses essentielles; & quand vous l'avez établi, je veux le retrouver, ou je ne sais plus où j'en suis. Vous ne pouvez sans doute m'attacher, qu'en me présentant un personnage vraisemblable; je veux voir un rapport entre ses principes & ses actions, entre ses intérêts & ses démarches; en un mot, il tend à un but, & je le suis. S'il y tourne le dos, en me disant toujours qu'il y

va,

va, je ne vois plus qu'une créature fantastique, une sorte de monstre qui ne me rappelle rien, ne me peint rien; & quand même cet excès d'inconséquence serait dans quelques individus, ce ne serait pas là ce que les ouvrages de fiction devraient peindre, parce que leur objet n'est pas de représenter des exceptions. Comment puis-je supporter, par exemple, que Lovelace, livré après la mort de Clarisse à un désespoir qui fait craindre pour sa vie, & qui oblige ses amis de veiller sur lui, revienne tout de suite après à ses ridicules bouffonneries & à son insultante gaité? Cet inconcevable contraste est il dans la nature? Que Lovelace soit tour-à tour amoureux & libertin, sensible & gai, raisonnable & impertinent; soit. Mais il y a un terme à tout, & l'on ne passe pas de la frénésie la plus douloureuse à une légèreté cruelle & bouffonne. Ce passage immédiat est aussi impossible, que celui de la fiévre chaude à l'état de la meilleure santé. On ne peut excuser Lovelace, qu'en disant qu'il est fou. Je suis porté à le croire; mais quel intérêt puis-je prendre à un fou méchant? J'ai entendu quelquefois admirer les ressources de son esprit, la variété de ses artifices. Lui-même donne l'exemple de cette admiration, & se regarde sans cesse comme une créature supérieure. La belle

ſupériorité, en effet, que celle d'un homme qui emploie plus de moyens, plus de machines, plus d'argent, pour égarer une jeune fille ſans expérience, qu'il n'en faudrait pour ſéduire vingt coquettes des plus ſavantes, ou vingt prudes des plus rébelles, & qui finit par être obligé de l'aſſoupir avec un breuvage, après l'avoir menée dans un lieu de proſtitution! L'importance qu'il met à toutes ſes inventions, fait rire de pitié, & le plaiſir qu'il prend à nuire, ſoulève de dégoût. Je ſuis tenté à tout moment de lui dire: Eh! mon ami, il n'y a pas tant de quoi te vanter: un eſpion de Police en fait plus que toi.

Ce n'eſt pas qu'il n'ait réellement beaucoup d'eſprit: ſes converſations avec M. Hikman & le Capitaine Morden, en ſont la preuve; mais le pitoyable uſage qu'il en fait, rend encore plus ridicule l'excès de ſa vanité, & il tombe à tout moment dans le jargon, le galimathias & la déraiſon.

On ſait gré à Richardſon de la multitude de ſes perſonnages: pourquoi, ſi la plupart ſont inutiles ou indifférens? Que me fait à moi cette foule d'agens ſubalternes, hommes ou femmes, mis en œuvre par Lovelace? ce ſont des fripons gagés, des femmes perdues: ne voilà-t-il pas des objets bien intéreſſans, pour

m'en occuper si long-temps ? Ne donner à chaque personnage que la place qu'il doit tenir, est un art du Romancier, & certes Richardson ne l'a pas connu.

Mais ce qu'il a connu moins que tout le reste, c'est la mesure des détails. Quoi ! l'on arrive à la moitié de son ouvrage, & l'action n'a pas encore fait un pas ! Quoi ! les persécutions de la famille Harlove & la résistance de Clarisse, occupent trois gros volumes, sans qu'il y ait un fait, un événement, une révolution ? Tout cet immense espace est rempli par des lettres de trente personnages qui répètent cent fois la même chose, chacun suivant sa maniere de voir & de penser, & cet énorme verbiage, cet intolérable babil passera pour la fécondité du génie ! J'en demande pardon encore une fois à ceux qui admirent ces longueurs ; mais je ne puis ni partager leurs plaisirs, ni goûter leurs raisons. Ils prétendent que cette multitude de détails établit la vérité, & ajoute à l'intérêt. Ni l'un ni l'autre. Quand je sais, quand j'ai vu que tous les Harloves sont ou barbares ou stupides, ai-je besoin que leur bêtise & leur dureté soient tracées dans deux ou trois cent lettres ? Pour m'intéresser à Clarisse, faut il que j'aie vécu avec sa famille à toutes les heures du jour, & qu'on m'ait redit

mille fois les mêmes choses? Cela eſt ſi peu vrai, que perſonne, j'oſe le dire, n'eſt plus ému que moi des dernieres parties de Clariſſe, & cependant jamais, non, jamais, je n'ai pu, malgré mes efforts & mes réſolutions, lire la dixième partie des trois premiers volumes. A quelque endroit que j'ouvriſſe le livre, je me retrouvais au même point, & je revoyais les mêmes acteurs faiſant & diſant les mêmes choſes. *O mes amis!* s'écrie le Panégyriſte de Richardſon, *Paméla, Clariſſe & Grandiſſon ſont trois grands Drames.* Non, ſans doute, ce ne ſont pas là des Drames. Eſt-ce donc à un Ecrivain tel que M. Diderot à confondre ainſi les limites des arts? Comment excuſerait-il les Romans de ſon Auteur, s'il falloit les juger ſur les procédés dramatiques? Le Romancier me fait habiter des années avec les gens pour leſquels il veut m'intéreſſer. Le Poëte me tranſporte ſur le champ au milieu d'eux, & un quart-d'heure après mes larmes coulent, & je partage leurs infortunes, comme ſi je les aimais depuis long-temps. O mes amis! tel eſt l'art du Poëte. Ne lui comparez rien; car il n'y a rien qui en approche.

Il a donc manqué à Richardſon une condition eſſentielle & indiſpenſable pour bien écrire & pour faire un bon livre, de ſavoir

s'arrêter. Il aurait dû simplifier son action, retrancher la moitié de ses personnages, & la moitié de son ouvrage. Les Anglais, quoique leur goût ne soit pas aussi sévère & aussi épuré que le nôtre, ont senti les défauts de Richardson. Ils admirent les belles situations de Clarisse, & la vérité du langage qu'il met alors dans la bouche de ses Acteurs; mais en général ils lui préferent Fielding, & j'avoue que pour cette fois je suis de leur avis. Joseph Andrews appartient trop aux mœurs anglaises, pour plaire aux étrangers autant qu'aux nationaux; mais pour moi, le premier Roman du monde, c'est Tom Jones.

D'abord l'idée premiere sur laquelle tout l'ouvrage est bâti, est en morale un trait de génie. Des deux principaux acteurs qui occupent la scène, l'un paraît toujours avoir tort; l'autre, toujours raison; & il se trouve à la fin, que le premier est un honnête homme, & l'autre un fripon; mais l'un, plein de la candeur & de l'étourderie de la jeunesse, commet toutes les fautes qui peuvent prévenir contre lui la vertu même, susceptible de se laisser tromper; l'autre, toujours maître de lui, se sert de ses vices avec tant d'adresse, qu'il fait en même temps noircir l'innocence, & en imposer à la vertu. L'un n'a que des défauts, il les montre & donne

des avantages sur lui; l'autre a des vices, il les cache, & ne fait le mal qu'avec sûreté. Ce contraste est l'histoire de la société, & l'on n'a jamais, dans un ouvrage d'imagination, développé un plus beau fonds de morale, ni donné une plus grande leçon.

Et d'ailleurs, quelle diversité de caractères, tous vrais, tous attrachans! La vertu bienfaisante d'Alworthy, malheureusement mêlée d'une trop grande facilité à se laisser prévenir; la bonté naturelle & brusque du Gentilhomme Western, son amour pour la chasse & pour sa fille, sa promptitude à se fâcher & à s'appaiser, son aversion pour les Lords & pour les ducls, son goût pour les anciens airs de musique, & la sorte de respect qu'il a pour sa soeur, quoiqu'il la donne au diable cent fois le jour; cette soeur, si ridicule avec ses prétentions à la politique & à la sagesse, & sa gravité qui contraste si plaisamment avec les boutades de Western; cette Myladi Bellaston, qui retrace si bien la noble effronterie & les foiblesses impérieuses des grandes Dames, quand elles protégent de beaux garçons; la bonne Mde Miller, dont le coeur a deviné celui de Tom Jones, & qui l'aime si franchement; M. Nichtingale qui, comme tant d'autres, n'a besoin, pour faire une bonne action, que d'y être en-

couragé ; & Sophie, la charmante Sophie, dont l'amour est si vrai, si tendre, si courageux, Sophie qui, comme toutes les ames bien nées, n'en devient que meilleure en aimant, & doit à l'amour de montrer tout ce qu'elle a d'excellent ; enfin, jusqu'à la femme de chambre Honora & aux deux pédans Tuakum & Square, tous les personnages sont des originaux supérieurement tracés, que vous connoissez comme si vous aviez vécu avec eux, que vous retrouvez tous les jours dans le monde, & que l'auteur peint non par l'abondance de paroles, mais par la vérité des actions.

Tom Jones est le livre le mieux fait de l'Angleterre. Avec quel art le fil de l'intrigue principale passe à travers les événemens épisodiques, sans que jamais on le perde de vue? On n'y éprouve pas, il est vrai, le grand effet de quelques situations de Clarisse; mais qui ne s'intéresse pas aux amours de Tom Jones & de Sophie? qui ne désire pas leur bonheur? Comme le dénoument est bien suspendu & bien amené! & quelle heureuse variété de tons! quelle foule de peintures comiques qui amusent le lecteur sans le refroidir, & promènent ses yeux sur le tableau du monde, sans lui faire oublier les personnages dont la destinée doit l'occuper!

Personne n'a essayé d'imiter Fielding : il est resté, comme Molière, seul de sa classe. Richardson a eu parmi nous un célèbre imitateur, je veux dire l'auteur de *la nouvelle Héloïse*, roman qui a beaucoup de traits de ressemblance avec Clarisse. Dans l'un & l'autre ouvrage, il s'agit d'un père qui veut forcer les inclinations de sa fille, & la porter à un mariage qu'elle repousse. Le père de Clarisse projette, après avoir tout tenté en vain, de se jetter aux pieds de sa fille, pour obtenir un consentement que la violence n'a pu arracher. La fuite de Clarisse prévient l'exécution de ce dessein ; mais ce que Richardson n'a mis qu'en projet, M. Rousseau l'a mis en action ; & c'est ainsi que le Baron d'Etange détermine Julie à épouser Volmar. Claire, l'amie de Julie, a paru une copie de Miss Howe, & l'auteur a suivi le système épistolaire de Richardson, en donnant à ses amans tout le babil de la passion qui aime le plus à écrire & à parler. *Ce sont des amans, & non des académiciens*, dit-il dans une note ; croyant justifier par ce seul mot les incorrections, les longueurs & les inutilités. Mais cette apologie n'est qu'un sophisme qu'on peut renverser aussi d'un seul mot. Non, ce ne sont pas des amans qui parlent, c'est M. Rousseau qui les fait parler. La meilleure correspondance amoureuse, si on

l'imprimait, ferait un mauvais livre; car il dirait la même chofe à toutes les pages, & ce qui eft excellent entre deux amans, ne vaut rien pour le lecteur. Julie, ainfi que Clariffe, eft un peu *prêcheufe;* & je crois que toutes deux le font trop.

Les rapports qu'on a remarqués entre ces deux ouvrages, n'empêchent pas qu'en d'autres parties ils ne s'éloignent l'un de l'autre, autant que le génie de l'Auteur Anglais s'éloigne de celui du Génevois. L'imagination eft la qualité dominante dans Richardfon; la philofophie & l'efprit de controverfe caractérifent M. Rouffeau, & il a porté dans l'une & dans l'autre la plus grande éloquence. Auffi les objets de la dialectique reviennent-ils par-tout fous fa plume; & tout au travers des amours de Julie & de Saint Preux, on differte en forme fur le duel, fur le fuicide, fur l'opéra, & le pour & le contre eft oratoirement difcuté. Plufieurs même de ces morceaux font ce qu'il y a de plus beau dans la nouvelle Héloïfe, & ce qui porte principalement l'empreinte du talent de M. Rouffeau. L'ouvrage d'ailleurs, confidéré comme roman, a paru très-défectueux. C'eft une hardieffe fans doute, dont nul Romancier ne fe ferait avifé, de rendre les deux amans heureux prefque dès le commencement

de l'ouvrage; mais il n'en résulte pas moins que le reste se ressent de cette langueur qui succède à la vivacité d'un premier intérêt qu'on a perdu de vue. Le mariage de Julie avec Volmar, tandis qu'elle aime encore Saint Preux, est une chose très-extraordinaire, & répugne aux principes de morale que Julie a suivis jusques-là, & qui défendent de tromper personne. D'ailleurs, c'est aimer bien peu un homme, que d'en épouser un autre, & Julie dès ce moment devient moins intéressante. S'il y a quelque chose de plus étrange, c'est la conduite de Saint Preux, qui, après avoir couru le monde pendant deux ans, revient vivre tranquillement entre sa maîtresse, & l'homme qui l'a épousée; c'est la confiance de Volmar qui voit sans inquiétude Saint Preux auprès de Julie, & qui pourtant a entre les mains la lettre où cette même Julie proposait à son amant un rendez-vous qui exposait la vie de tous les deux. Je vois bien dans les lettres de Julie ce qui pouvait faire trembler Volmar, mais je n'y vois nullement ce qui pouvait le rassurer. Enfin, l'auteur ne sachant comment sortir de cette situation bizarre, termine le roman par un incident fortuit, étranger à tous les intérêts dont on a été occupé jusques-là, & Julie meurt, uniquement pour

tirer M. Rousseau d'embarras. Malgré tous ces défauts, ce roman eut un très grand succès dans sa nouveauté, & quoiqu'il ait été apprécié depuis, il restera toujours comme un livre d'un ordre très-distingué, puisqu'il offre assez de beautés pour faire pardonner de grands défauts. Il y a de la passion & de l'éloquence; & si les personnages choquent souvent par leur conduite, ils rappellent & attachent par la vérité de leurs discours, & par cette chaleur qui anime le style de l'auteur. La lettre écrite de Meillerie, la promenade sur le lac, les monumens des amours de Saint Preux épars dans les Alpes, & parlant à son imagination, le moment où il voit Julie malade de la petite vérole, tous ces morceaux fortement tracés, joints à ceux qui sont pleins d'une philosophie énergique & persuasive, sont des beautés du grand Ecrivain, qui couvrent les fautes du Romancier. Il y a d'ailleurs un puissant attrait pour les femmes & pour la jeunesse; c'est que les foiblesses ont dans ce roman le langage & les honneurs de la vertu; & s'il a été donné à M. Rousseau (ce qui n'appartient qu'aux hommes éloquens) d'exalter les têtes & d'exciter l'enthousiasme, c'est sur-tout dans ce livre, le plus séduisant & le plus dangereux de tous pour les jeunes personnes.

Il ne faut pas regarder Emile comme un roman ; mais la forme romanesque que l'auteur a donnée à un ouvrage dont l'objet est si sérieux, n'a point nui à son utilité ni à son mérite, & y a même ajouté beaucoup. Emile & Sophie donnent de l'intérêt & du charme aux leçons de leur instituteur. Ce n'est pas que son systême total d'éducation soit admissible. C'est un excès en théorie & en pratique, comme presque toutes les idées générales du même écrivain sont des excès en spéculation. Mais il y joint une foule de vérités particulières & d'idées lumineuses qui n'ont pas été perdues pour notre siècle. S'il a emprunté les idées de Locke sur l'enfance, l'Orateur Genevois a persuadé ce que le Philosophe Anglais n'avait fait qu'indiquer. Enfin, il a obtenu un des succès les plus flatteurs pour tout homme qui prétend à la gloire de faire le bien ; il a opéré une révolution dans une partie très-importante des mœurs publiques, l'éducation. On ne peut nier que depuis un certain nombre d'années, il ne se soit fait un changement très-sensible dans la manière dont on élève l'enfance. Si ce premier âge de l'homme, si intéressant & si aimable, jouit aujourd'hui en tout sens de cette douce liberté qui lui permet de développer tout ce qu'il a de naïveté, de gaîté &

de grace; s'il n'eſt plus intimidé & contraint ſous les gênes & les entraves de toute eſpèce, c'eſt à l'Auteur d'Emile qu'on en a l'obligation. Ainſi les générations naiſſantes lui devront le bonheur de leurs premières années; & ſi l'exemple d'une ſtatue élevée au plus grand homme de notre ſiècle, amenait parmi nous l'uſage d'honorer par de ſemblables monumens tous les bienfaiteurs de l'humanité en quelque genre que ce ſoit, j'aimerais à me repréſenter un groupe dans lequel la ſtatue de l'illuſtre Génevois ſerait couronnée par les mains d'un enfant que ſa mère ſouleverait juſqu'à lui, tandis qu'il ſourirait à une autre femme qui allaiterait le ſien; & peut-être l'entourerais-je encore d'un chœur d'enfans qui s'amuſeraient à tous les jeux de leur âge.

Un homme qui s'eſt ouvert des ſentiers nouveaux dans toutes les carrières où il eſt entré après d'autres, un écrivain qui a donné à ſes compoſitions en tout genre l'empreinte d'un eſprit original, Voltaire a voulu faire des romans, & il fallait bien que les ſiens ne reſſemblaſſent pas à ceux qu'on avait faits. Ce n'eſt pas que dans Zadig, il n'ait emprunté d'ouvrages connus le fond de pluſieurs chapitres; de l'Arioſte, par exemple, celui de l'homme aux armes vertes; des *Mille & un jour*, celui

de l'hermite, &c. que dans Micromégas, il n'ait imité une idée de Gulliver; que dans l'Ingénu, la principale situation ne soit prise de *la Baronne de Luz*, roman de Duclós.*; mais l'ensemble & la manière lui appartiennent, & il a mis par-tout le cachet de son génie. Ce qui caractérise Zadig, Candide, Memnon, Babouc, Scarmentado, l'Ingénu, c'est un fond de philosophie, semée par-tout dans un style rapide, ingénieux & piquant, rendue plus sensible par des contrastes saillans & des rapprochemens inattendus qui frappent l'imagination, & qui semblent à la fois le secret & le jeu de son génie. Nul n'a mieux connu l'art de tourner la raison en plaisanterie. Il converse avec ses lecteurs, & leur fait accroire qu'ils ont tout l'esprit qu'il leur donne, tant les idées qu'il jette en foule se présentent sous un jour clair & sous un aspect agréable! Il a quelquefois dans les petites choses le ton sérieusement ironique, & la sorte de persiflage que l'on aime dans Hamilton, auteur qui lui ressemble dans son genre, comme une conversation spirituelle ressemble à un bon livre.

J'aurais dû faire mention, en commençant,

* J'ai parlé des Romans de Duclos dans un des articles de littérature qui forment le sixième volume. Voyez la page 423.

d'une eſpèce d'ouvrages qui ont précédé tous ceux dont je viens de parler, mais qui ne reſſemblent à nos romans qu'en ce qu'ils appartiennent à l'imagination. Il eſt vrai que la féerie & le merveilleux en ſont l'abus; mais l'agrément fait tout pardonner. Je relis tous les ans les Contes Orientaux & toujours avec plaiſir. L'Orient, il faut l'avouer, eſt le berceau de l'apologue, & la ſource des contes qui ont rempli le monde. Ces peuples amollis par le climat, & intimidés par le gouvernement, ne ſe ſont point élevés juſqu'aux ſpéculations de la philoſophie, & n'ont qu'effleuré les ſciences; mais ils ont habillé la morale en paraboles, & inventé des fables charmantes que les autres peuples ont adoptées à l'envi. Quelle prodigieuſe fécondité dans ce genre! quelle variété! quel intérêt! ce n'eſt pas que dans la Mythologie des Arabes il y ait autant d'eſprit & de goût que dans celle des Grecs. Les fables de ceux-ci ſemblent faites pour des hommes, & celles des autres pour des enfans! mais ne ſommes-nous pas tous un peu enfans, dès qu'il s'agit de contes? Y a-t-il une hiſtoire plus agréable que celle d'Aboulcaſem? Une hiſtoire plus touchante que celle de Ganem? D'ailleurs l'amuſement que ces livres procurent, n'eſt pas leur ſeul mérite. Ils ſervent à

donner une idée très-fidèle du caractère & des mœurs de ces Arabes qui ont long-temps régné dans l'Orient. On y reconnaît cette générosité qui a toujours été une de leurs vertus favorites, & sur laquelle l'ame & la verve de leurs Poëtes & de leurs Romanciers semble toujours exaltée. Les plus beaux traits en ce genre nous viennent d'eux ; on ne saurait le nier ; & ce qui rend cette nation remarquable, c'est la seule chez qui le despotisme paraisse n'avoir ni avili les cœurs, ni étouffé le génie. Il n'y a point eu de despote plus absolu, plus redoutable que ce fameux Haroun ou Aaron dont le nom revient à tout moment dans leurs contes, & dont le regne est l'époque la plus brillante du Califat & de la grandeur des Arabes. On est toujours étonné de ces mœurs & de ces opinions singulières qu'inspirent à une nation ingénieuse & magnanime, d'un côté l'habitude de l'esclavage, & de l'autre l'abus du pouvoir; cette disposition dans un Prince d'ailleurs éclairé, à compter pour rien la vie des hommes, & dans ces mêmes hommes la facilité à se persuader qu'ils ne valent pas plus qu'on ne les apprécie, & à faire de la servitude politique un dévoument réligieux. Voilà ce qu'on voit à tout moment dans leurs livres, & peut-être ce mépris d'eux-mêmes tient en par-

tie

tie à ce dogme de la fatalité qui semble de tout temps enraciné dans les têtes orientales. Il revient dans toutes leurs fables dont le fonds est presque toujours un passage rapide de l'excès du malheur au faite des prospérités, & de l'ivresse de la joie au comble de l'affliction. Il semble qu'ils n'ayent eu pour objet que de nous apprendre à quel point nous sommes assujettis à cette destinée éternelle, écrite sur *la table de lumière.*

Les mille & une Nuit sont une sorte de peinture dramatique de la nation Arabe. Les artifices de leurs femmes, l'hypocrisie de leurs Religieux, la corruption des gens de loi, les friponneries des esclaves, tout y est fidèlement représenté, & beaucoup mieux que ne pourrait faire le voyageur le plus exact. On y retrouve aussi beaucoup de traditions antiques que plusieurs nations ont rapportées à leur manière. L'histoire de Phèdre & celle de Circé y sont très-aisées à reconnaître. Plusieurs endroits ressemblent aussi à des traits historiques des livres Juifs. Cette avanture de Joseph, la plus touchante peut-être que l'antiquité nous ait transmise, cet emblême de l'envie qui anime des frères contre un frère, se retrouve aussi en partie dans les contes Arabes. Ce n'est pas qu'on puisse faire beaucoup de cas de la ma-

nière dont ces contes ſont amenés. On ſait que l'aventure de Joconde ſert de fondement aux *mille & une Nuit*, & que le Sultan Schahriar, irrité de l'infidélité de la Sultane, prend le parti de faire étrangler le matin la nouvelle épouſe de la veille. Le moyen eſt violent; mais enfin la fille de ſon Viſir parvient à faire ceſſer ces nôces meurtrières, & à ſauver ſa propre vie en amuſant le Sultan par des contes. On peut croire que Schahriar aimait mieux les contes que les femmes, & qu'il était à-peu-près auſſi raiſonnable dans ſa clémence que dans ſa cruauté. Il faut pourtant avouer que toutes les hiſtoires du premier volume excitent tellement la curioſité dès les vingt premières lignes, qu'en effet il eſt bien difficile de n'avoir pas envie de ſavoir le reſte, ſurtout lorſqu'on peut dire ce que le Sultan diſait de ſa femme en ſe levant : *je la ferai toujours bien mourir demain.*

Les contes Perſans que l'on appelle *mille & un Jour*, ont un fondement plus raiſonnable que *les mille & une Nuit.* Il s'agit de perſuader à une jeune Princeſſe que les hommes peuvent être fidèles dans leur amour; & en effet, la plûpart des contes Perſans ſont des exemples de fidélité. Pluſieurs ſont du plus grand intérêt; mais il y a moins de variété,

moins d'invention que dans *les mille & une Nuit.* On voit d'ailleurs qu'ils font l'ouvrage d'un Réligieux, a la multitude de traditions tirées de la Théologie musulmane, & à la haine fanatique qu'ils respirent contre la réligion des Mages, détruite par les successeurs de Mahomet.

La vogue qu'eurent *les mille & une Nuit* dans leur nouveauté fit bientôt éclore les imitateurs qui marchent toujours à la suite des succès; ainsi l'on vit paraître *les mille & une Heure*, *les mille & un Quart-d'heure*, &c. ouvrages ingénieux, fort au-dessous de leurs modèles. C'est à MM. Galland & Pétis de la Croix que nous avons l'obligation de nous avoir fait connaître les écrits des Arabes & des Persans. Le premier a écrit avec une grande négligence; le second avec plus de correction, & tous deux avec naturel. Il n'y a peut-être personne qui n'ait entendu raconter ce qui arriva à M. Galland peu de temps après la publication de son premier volume, dans lequel il répétait souvent: *ma chère sœur, si vous ne dormez pas, contez-moi un de ces contes*, &c. Quelques jeunes gens que cette répétition avait impatientés, imaginèrent d'aller réveiller M. Galland au milieu d'une nuit d'hiver, en criant de toutes leur force sous ses fenêtres, M. Galland, M.

Galland. Il ouvre enfin la fenêtre, & demande ce qu'on lui veut. *M. Galland, eſt-ce vous qui avez traduit ces beaux contes Arabes ? Oui, Meſſienrs, c'eſt moi-même. Eh ! bien, M. Galland, ſi vous ne dormez pas, contez-nous un de ces contes,* &c.

Les interprêtes des langues Orientales ont fouillé depuis dans le vaſte manuſcrit des *mille & une Nuit* dépoſé dans la Bibliothèque du Roi, & dont M. Galland n'avait traduit qu'une partie ; mais ils ont reconnu qu'il avait choiſi tout ce qu'il y avait de meilleur, & que ce ſerait un travail ingrat de glaner après lui. Ce même M. Galland avait commencé une traduction des fables de Bidpaï, que nous nommons Bilpaï, célèbre Bramine, & M. de Cardonne l'a achevée. Ce recueil d'apologues & de contes moraux eſt curieux & intéreſſant ; & pour en faire l'éloge il ſuffit de dire que La Fontaine en a tiré ſes plus belles fables, telles, par exemple, que celle des deux Pigeons & celle des deux Amis.

Fin du Tome troiſième.

